Passer en Espagne 1940-1943

Pour rejoindre la France Libre

ASCFL

Passer en Espagne 1940-1943
pour rejoindre la France Libre

Quand les futurs Cadets de la France Libre quittaient la France et passaient par l'Espagne pour rejoindre la France Libre

© ASCFL 2023

Mes remerciements vont d'abord aux Cadets qui ont écrit ces pages d'Histoire avec leur détermination, leur courage, leur amour de la patrie, mais aussi avec leurs peines et pour certains en y laissant leur vie.

Je remercie aussi Jeannine qui nous a permis de connaître les documents archivés, Sylvie, Pierre, Patrick et Michel qui ont relus les premiers textes et m'ont généreusement aidé de leurs suggestions.

1. PREFACE 7

2. AVANT-PROPOS 9

3. INTRODUCTION 11

4. LES 78 CADETS PASSES PAR L'ESPAGNE 13

5. SORTIR DE FRANCE ET PASSER EN ESPAGNE 15

6. PREMIERE PARTIE – AVANT LE 11 NOVEMBRE 1942 17

1. CHARLES BERTHON ET GUY XOUAL PASSENT LE 28 DECEMBRE 1940 19
2. DEUX FOIS REFOULE (RENE LEMOINE) PASSE EN FEVRIER 1941 22
3. DENIS BLOCH PART LE 25 MAI 1941 25
4. GUY DESROUSSEAUX PARTI EN SEPTEMBRE 1941 27
5. REMY DREYFUS ALIAS PLOWRIGHT PASSE EN FEVRIER 1942 28
6. GILLES ANSPACH PART EN MARS 1942 29
7. ALOYSE SCHILTZ PASSE LE 5 AOUT 1942 33
8. GABRIEL MORAND, EVADE LE 7 OCTOBRE 1942 37
9. SAMUEL TUROVER PART LE 7 OCTOBRE 1942 39
10. PAUL ANDRE METZ PART LE 10 OCTOBRE 1942 43
11. LOUIS DE GOURVILLE EST PARTI LE 14 OCTOBRE 1942 45
12. RAYMOND ILLOUZ PASSE EN ESPAGNE LE 25 OCTOBRE 1942 51

8. APRES L'OCCUPATION DE LA ZONE SUD 53

13. ANDRE BERNHEIM, ALBERT BLIN ET PIERRE LEFRANC DEPART DU 10 NOVEMBRE 1942 55
14. ALIX GOLENDORT PART LE 13 NOVEMBRE 1942 61
15. MICHEL D'ARCANGUES PART LE 15 NOVEMBRE 1943 63
16. RAYMOND BANZET - PASSAGE LE 16 NOVEMBRE 1942 67
17. RAYMOND VITTE PASSE LE 20 NOVEMBRE 1942. 69
18. LOUIS WEISS PASSE LA FRONTIERE LE 27 NOVEMBRE 1942 73
19. CHARLES VOELKEL PASSE LE 3 DECEMBRE 1942 75
20. JEAN-LOUIS ALIX PASSE LE 10 DECEMBRE 1942 79
21. JACQUES KAUFFMAN PASSE LE 10 DECEMBRE 1942 82
22. ARON ALIAS CARON PASSE LE 21 DECEMBRE 1942 85
23. PHILIPPE WEYL PASSE LE 24 DECEMBRE1942 88
24. MARC SAVIGNY ALIAS SLOUCH PASSE EN FAMILLE LE 24 DECEMBRE 1942 ... 90
25. ROBERT GAITZ PASSE LE 28 JANVER 1943 93
26. ANDRE DE GANAY PASSE EN FEVRIER 1943 97

27. PAUL ZUCKERMAN PASSE LE 20 JANVIER AVEC CLAUDE GOMEZ-VAEZ 98
28. PIERRE LAVAL PASSE LE 26 JANVIER 1943 103

9. GIBRALTAR – LA VISITE DU GENERAL DE GAULLE 109

1 ANNEXES 110

29. LES IDENTITES ANGLAISES OU CANADIENNES 110
30. LES AUTRES CADETS VENUS DE FRANCE 111
31. LES DATES DE PASSAGE 112
32. DUREES DES VOYAGES 115

POSTFACE 117

10. L'ASSOCIATION DU SOUVENIR DES CADETS DE LA FRANCE LIBRE .. 118

11. ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE 120

1. Préface

L'Ecole militaire des Cadets de la France libre a formé de 1941 à 1944 près de 400 jeunes Français qui ont rejoint la Grande Bretagne et le général de Gaulle dès juin 1940, à l'issue de parcours qui nous paraissent aujourd'hui relever de l'exploit impossible. Quitter, adolescent, son pays et sa famille, répondre à un appel profond et intime à la défense de l'honneur de sa Patrie, poursuivre le combat pour la libération de la France : tels étaient les ressorts qui ont conduit ces très jeunes Français à prendre tous les risques et à affronter tous les dangers.

Ce parcours initiatique qui les a conduits aux portes du « Saint-Cyr de la France Libre » a pris les chemins les plus divers pour rejoindre l'Angleterre. Mais celui qui a rassemblé le plus grand nombre est celui de l'Espagne, surement l'un des plus risqués : atteindre la zone libre puis la frontière, traverser les Pyrénées, affronter un régime franquiste hostile et les geôles espagnoles, rejoindre ensuite Gibraltar ou le Portugal et parvenir enfin, par bateau, dans un port britannique.

L'Association du souvenir des Cadets de la France Libre (ASCFL) a voulu réunir les témoignages des Cadets qui ont accompli ce parcours. Merci à Hugues LAVOIX, son secrétaire général, de nous présenter ces récits.

L'association espère ainsi ouvrir, pour les historiens spécialistes de la deuxième guerre mondiale, des perspectives d'études académiques sur le «parcours espagnol» des Cadets, de leurs instructeurs et personnels d'encadrement de l'Ecole militaire des Cadets de la France Libre.

Pierre MOULIÉ, président de l'ASCFL

2. Avant-propos

L'ouverture des archives relatives à la seconde guerre mondiale permet d'accéder progressivement aux récits d'évasions effectués par les volontaires se ralliant à la France libre de 1940 à 1943. Il s'agit en général de la transcription des interrogatoires oraux effectués par les officiers du BCRA.

Nous présentons ici une trentaine de récits effectués par les futurs Cadets, c'est-à-dire ceux qui allaient suivre une formation d'officier à l'École militaire des Cadets de la France Libre. A ces récits s'ajoutent quelques récits écrits après la guerre parfois plus de 40 années après par quelques-uns des anciens Cadets.

Ces interrogatoires sont retranscrits de façon aussi fidèle que possible. Ils sont néanmoins expurgés de la description des éléments familiaux ainsi que des renseignements fournis sur les collaborateurs ou les résistants connus des arrivants. On notera aussi que les noms de lieux sont transcrits fidèlement tels qu'ils se trouvent dans les récits. Par ailleurs, les interrogatoires comportent des particularités typographiques consistant à transcrire en lettres majuscules les noms de personnes et les noms de lieux. Ces particularités ne se retrouvent pas dans les récits écrits ultérieurement.

Outre les récits, l'ouvrage comporte plusieurs tableaux donnant la liste complète des futurs Cadets de l'École des Cadets de la France Libre passés par l'Espagne, qu'ils soient sortis Aspirants ou non à l'issue de leur formation.

Le recensement des Cadets passés par l'Espagne compte déjà 78 cas de voyages à travers l'Espagne. Il reste un certain nombre de Cadets venus de France pour lesquels on ne sait pas établir s'ils sont passés par l'Espagne ou par une filière maritime.

Les récits présentés sont classés dans l'ordre chronologique des passages de la frontière en mettant en valeur deux périodes distinctes à savoir d'une part les voyages effectués de juin 1940 à octobre 1942, d'autre part ceux effectués après l'arrivée des Américains en Afrique du nord et l'occupation de la zone sud de la France par les troupes allemandes.

Hugues Lavoix
Novembre 2023

3. Introduction

Il faut être fou pour croire qu'une grande nation puisse s'effondrer en quelques mois.
Et pourtant en à peine plus d'un mois, la France de la troisième république s'est effondrée.

Il faudrait être fou pour croire que les militaires de métier puissent se laisser dépasser par le progrès technique.
Et pourtant en 1940, aucune leçon n'a été tirée de la défaite de la Pologne.

Il faudrait être fou pour croire qu'un peuple entier se laisse mettre en esclavage.
Et pourtant en 1940, la majorité des Français ont dit "*ouf c'est fini*" quand on leur a dit de déposer les armes.

Il faut être fou lorsqu'on est seul en pays étranger pour s'imaginer capable de "*relever le tronçon brisé de l'épée de France*", reconstituer une armée, un gouvernement et libérer sa patrie et pourtant un certain Général de GAULLE …

Il faut être fou lorsqu'on a moins de 20 ans ou moins de 25 ans pour croire qu'on va pouvoir participer utilement à relever la France.
Et pourtant, parmi les Français, c'étaient les plus jeunes qui ont décidé de combattre en rejoignant le général de Gaulle.

Et parmi ces jeunes Français Libres, ceux qui par leur niveau d'étude pouvaient accéder à une formation d'officier, ce sont les Cadets de la France Libre.

Pour ceux qui partaient de France, il fallait prendre la mer ou passer par l'Espagne. Dès 1941, les accès à la mer étaient efficacement contrôlés et de toutes les façons inaccessibles à des terriens inexpérimentés.

C'est donc le chemin des Pyrénées qu'ont pris presque tous les futurs Cadets de la France libre partis de France après 1940.
Mais si franchir la montagne n'est pas simple, traverser sans passeport et sans visa l'Espagne exposait à bien des épreuves. Des épreuves qui transformaient de jeunes adolescents à peine sortis de leur famille ou de leur école en hommes prêts à affronter les combats de la Libération.

On trouvera ci-après une trentaine de récits transmis par 28 de ces futurs Cadets. Certains récits ont été retranscrits à leur arrivée à Londres lors des interrogatoires ou pour certains écrits une cinquantaine d'années plus tard.

4. Les 78 Cadets passés par l'Espagne

La liste qui suit comporte les 39 noms identifiés dans les numéros 37-38-39 de la revue L'Écho des Cadets augmentés de tous ceux dont le passage par l'Espagne est mentionné dans le site "francaislibres.net" (liste Ecochard) ou constaté après consultation des archives du Service Historique de la Défense.

Nom - prénom	Promo	Date Naissance	Date évasion	Age en juin 1940
ALIX Jean-Louis	18J	14/08/1922	10/12/1942	18
ANSPACH Gilles	CS	05/03/1920	30/03/1942	19
ARCANGUES Michel	K18	16/11/1919	15/11/1942	21
ARON Michel	18J	23/10/1920	21/12/1942	20
BANZET Raymond	18J	05/02/1920	15/11/1942	19
BERNHEIM André	18J	14/07/1920	10/11/1942	20
BERTHIER Joachim	K18	09/08/1922	01/12/1942	18
BERTHON Charles	FT	08/01/1921	28/12/1940	18
BLANC Guy	18J	16/02/1922	04/04/1943	17
BLIN Albert	18J	19/10/1921	10/11/1942	19
BLOCH Denis	BH	20/10/1919	01/02/1941	21
BONOPERA Enzo	K18	29/10/1926	12/12/1940	14
BOSCQ Jean	18J	18/04/1921	23/06/1943	18
BRAUN Jean-Pierre	18J	11/10/1925	27/01/1943	15
BRIAULT Charles	18J	23/08/1922	25/02/1943	18
CHATENAY Jacques	CS	13/03/1924	01/12/1942	15
CHEVRIER Henri	18J	06/05/1925	15/04/1941	15
CREMIEUX Claude	18J	14/07/1920	20/12/1942	20
DESROUSSEAUX Guy	18J	12/09/1923	01/09/1941	17
DREYFUS Rémi	BH	06/09/1919	01/02/1942	21
DULAC Jacques	K18	26/11/1922	01/01/1943	18
DUPOUY Jean-Marcel	18J	26/06/1925	01/11/1942	15
ELMALEH Roger	K18	24/08/1924	01/06/1942	16
FAFA Marcel-Henri	CS	18/04/1924	18/06/1941	15
FIRTH Ralph	CS	17/05/1926	01/06/1941	14
FOLLIOT Jean	FT	01/10/1921	01/08/1942	19
FOLLIOT Pierre	K18	12/03/1924	01/08/1942	15
FRANCK Alain	CS	26/10/1920	01/07/1942	20
GAITZ Robert	18J	11/08/1923	28/01/1943	17
GEILLON Ange	18J	28/10/1920	22/04/1943	20
GESKIS Robert	18J	30/01/1921		18
GILBERT de GOURVILLE Louis	18J	05/01/1925	14/10/1942	14
GOLENDORT Alix	18J	08/05/1920	13/11/1942	20
GOMMEZ-VAEZ Claude	K18		20/01/1943	15
HESSENBRUCH Charles	K18	11/11/1924	20/06/1940	16
HULOT Léopold	FT	16/07/1923	06/10/1941	17
ILLOUZ Raymond	CS	25/01/1924	25/10/1942	15
KASSEL Harry	CS	25/11/1923		17
KAUFMANN Jacques	18J	10/09/1920	10/12/1942	20

Nom - prénom	Promo	Date Naissance	Date évasion	Age en juin 1940
LAVAL Pierre	K18	09/04/1921	26/01/1943	18
LAZAR Henry	18J	20/08/1922	01/11/1942	18
LEFÈVRE Jacques	FT	20/06/1925	01/01/1942	15
LEFRANC Pierre	18J	23/01/1922	12/11/1942	17
LEMOINE René	18J	29/06/1921	25/04/1941	19
LYON Gilles	18J	18/08/1921	01/02/1943	19
MARTIN d'ESCRIENNE Jean	FT	06/12/1922	01/01/1942	18
MARX Jean	18J	24/04/1924	01/04/1943	15
MAYER Antoine	18J	09/10/1924	27/12/1942	16
METZ Paul-André	CS	25/02/1924	10/10/1942	15
MEYER Jean-Gabriel	18J	18/01/1923	24/11/1942	16
MIDDLETON Georges	FT	04/07/1922	01/12/1942	18
MORAND Gabriel	18J	23/12/1919	07/10/1942	21
MORTIER Claude	18J	19/07/1924		16
NOUVEAU Jean-Pierre	FT	14/04/1921	30/01/1941	18
PHILIP Olivier	18J	31/08/1925	01/08/1940	15
PINSKY Boris	CS	12/11/1922	26/08/1942	18
RANVILLE Gérard	18J	17/02/1922	01/10/1942	17
REMLINGER Pierre	K18	09/05/1926	01/01/1943	14
ROSENBERG Armand	18J	07/09/1922		18
SAINT-DENIS Jérôme	18J	21/09/1924	01/01/1943	16
SAVIGNY Marc	18J	28/05/1924	25/12/1942	16
SCHILTZ Aloïse	18J	21/01/1919	05/08/1942	20
TENSORER André	18J	25/11/1922	24/12/1942	18
TERRIER Bernard	18J	30/06/1924		16
THALMANN Raymond	18J	23/03/1922	15/01/1943	17
TUROVER Samuel	CS	03/01/1921	07/10/1942	18
VALLIER Claude	18J	13/02/1921	01/02/1942	18
VEYSSIÈRES Alexandre	K18	21/07/1921	07/03/1943	19
VITTE Raymond	18J	12/04/1922	20/11/1942	17
VOELCKEL Charles	18J	15/11/1922	05/12/1942	18
WAHL Jean	18J	04/06/1922	27/12/1942	18
WAHL Pierre	18J	03/05/1921	27/12/1942	19
WEISS Louis	18J	18/06/1922	27/11/1942	18
WEMAERE André	18J	02/06/1925		15
WEYL François	18J	04/01/1923	01/12/1942	16
WEYL Philippe	18J	23/11/1923	24/12/1942	17
XOUAL Guy	BH	23/06/1921	28/12/1940	19
ZUCKERMANN Paul	K18	07/09/1921	20/01/1943	19

Les noms des promotions sont abrégés comme suit : BH= Bir-Hakeim, FT=Fezzan-Tunisie, CS= Corse et Savoie, 18J=18 juin pour les Cadets promus aspirants, KBH, KFT, KCS, K18 pour les élèves non promus au grade d'aspirant

5. Sortir de France et passer en Espagne

Sortir de France

La première étape consiste à sortir du territoire français …

Et en tant de guerre, c'est déjà interdit … sauf autorisation spéciale et les voyageurs "en règle" sont ceux qui sont munis d'un passeport étranger, américain, anglais ou australien avec quelques cas de passeports mexicains ou Brésiliens.

En Espagne

Au-delà, lorsque l'on entre dans un pays étranger, faute de visa et de passeport, on est considéré comme un voyageur clandestin, en infraction avec la loi et passible de prison …

L'accès au Portugal

Pour les voyageurs arrivant au Portugal de façon clandestine, les autorités portugaises semblent avoir changé d'attitude au fur et à mesure du déroulement du conflit. Pour les premiers clandestins, la règle était le renvoi en Espagne. Par la suite, les sorties vers l'Angleterre étaient la règle générale pourvu qu'un consul anglais accordât son visa. Un cas très particulier voit un navire français sous pavillon anglais venir chercher des voyageurs pour les ramener en Afrique du nord.

On compte 30 futurs Cadets ayant effectué la traversée de l'Espagne avant novembre 1942

* * *

Décret-loi du 6 avril 1940 interdisant le franchissement irrégulier de la frontière.

Le Président de la République française,

Vu la loi du 9 avril 1819 sur l'état de siège et les textes subséquent ;
Vu la loi du 1er septembre 1939, appliquant l'état de siège ;
Vu la loi du 8 décembre 1939, modifiant l'article 36 de la loi du 11 Juillet 1938 sur l'organisation de la nation en temps de guerre ;
Le conseil des ministres entendu,

Article 1
En temps de guerre, le franchissement de la frontière à l'entrée ou à la sortie est interdit à toute personne, à quelque nationalité qu'elle appartienne, dans quelque condition que ce soit, en dehors des points de passage limitativement désignés et dont la liste est fixée par arrêté du ministre de la défense et du ministre de l'intérieur.

Article 2
A ces points de passage s'effectuent les différents contrôles prévus par les lois et règlements en vigueur ; l'accès ou la sortie du territoire est refusé aux personnes qui ne sont pas munies des documents revêtus des timbres et visas règlementaires.

Article 3
Tout contrevenant aux dispositions du présent décret-loi sera puni d'un emprisonnement de un an et d'une amende de 3 750 francs.

Article 4
Le présent décret ne dispense pas les étrangers des obligations résultant des divers textes régissant les conditions d'entrée et de séjour des étrangers en France, ainsi que l'exercice de leur activité.

Article 5
Le président du conseil, ministre des affaires étrangères, le ministre de la défense nationale et de la guerre, le ministre de l'intérieur, le garde des sceaux, ministre de la justice, et le ministre des finances sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera soumis à la ratification des Chambres, dans les conditions prévues par la loi du 1er décembre 1939.

Par le Président de la République :
ALBERT LEBRUN.
Le président du conseil, ministre des Affaires étrangères, PAUL REYNAUD.
Le ministre de l'Intérieur, HENRI ROY.
Le ministre de la Défense nationale et de la guerre, EDOUARD DALADIER.
Le ministre des Finances, LUCIEN LAMOUREUX.
Le garde des sceaux, ministre de la Justice, ALBERT SEROL.

6. Première partie – avant le 11 novembre 1942

Le 11 novembre 1942, les Allemands occupent toute la zone sud de la France.
Avant cette date, la frontière des Pyrénées est contrôlée par la police française ou par les douaniers.
Durant cette période, il est possible pour les voyageurs dotés de passeports américains anglais ou brésiliens de sortir de France légalement.
Pour les autres, … c'est l'aventure et s'ils sont pris la prison en France ou en Espagne.

Le réseau Pat-O'Leary

Une voie supplémentaire passant par Hendaye a été ouverte ultérieurement.

1. Charles Berthon et Guy Xoual passent le 28 décembre 1940

C'est ensemble qu'ils ont traversé la frontière. On connait leur périple grâce aux états de service de Charles Berthon, mais aussi grâce à un certificat établi ultérieurement par Berthon au profit de Guy Xoual.

Relevé des services

Service Liquidateur "Archives BCRA" Paris le 6 janvier 1956
Relevé des services accomplis par :
Monsieur. BERTHON, Charles, Henry né le 8 janvier 1921 à Salins les bains
Bureau de recrutement Classe : 1941

MUTATIONS ET POSITIONS DIVERSES,
PÉRIODE du 28 décembre 1940 au 1er juin 1945
- Évadé de France le 28 Décembre 1940 et franchit la frontière des Pyrénées aux environs du Perthus (P.O) le dit jour.
- Arrêté par la police espagnole à Figueras le 29 Décembre 1940 et écroué le dit jour.
- Dirigé sur le Camp de Miranda de Ebro et interné du 31 janvier 1941 au 25 février 1942 sous le nom d'emprunt de "ROBERTSON" sujet canadien.
- Libéré et dirigé sur MADRID le 24 février 1942.
- Dirigé sur GIBRALTAR le 28 février 1942.
- Dirigé sur l'Angleterre et embarqué à bord d'un cargo Polonais le 14 mars 1942.
- Débarqué à GLASGOW (Ecosse) le 18 mars 1942.

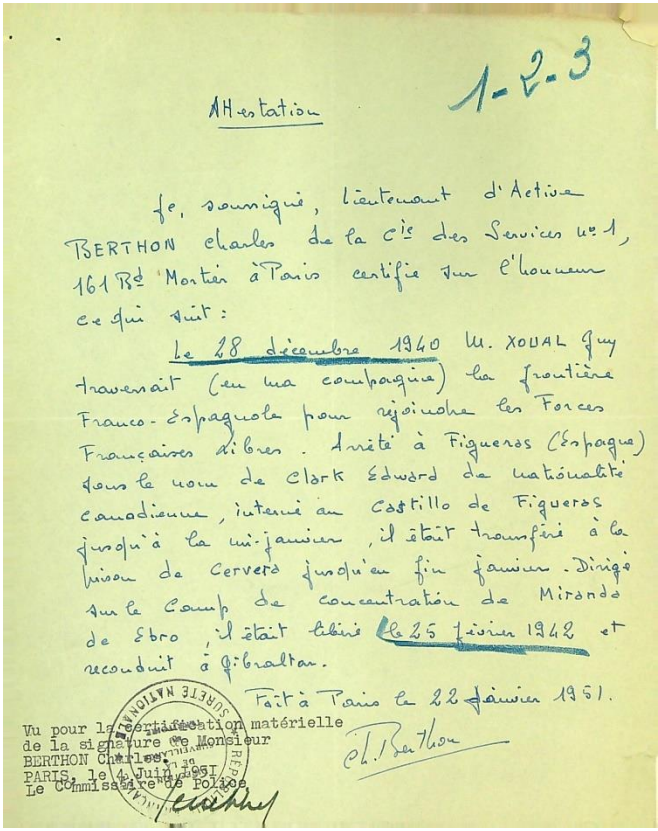
- Engagé volontaire pour la durée de la Guerre à LONDRES le 2 Avril 1942, au titre des Forces Françaises Libres pour compter du 30 Décembre 1940 - acte d'engagement n° 2585-D.
- Affecté aux Forces Terrestres en Grande-Bretagne le 2 Avril 1942.
- Affecté à la Compagnie Portée du Camp d'Old-Dean à Camberley à compter du 9 Avril 1942.
- Muté à l'École des Cadets de Ribbesford-House pour compter du 30 Juin 1942.
- Nommé Sergent pour compter du 10 Décembre 1942 par arrêté n° 1400-G.E.B./3-C du 8 Décembre 1942 du Général Commissaire à la Guerre à Londres.
- Nommé aspirant pour prendre rang le 1er juin 1943.
- Affecté au Contre d'Instruction d'old Dean à compter du 27 Juillet 1943.

- Muté à l'Ecole des Cadets le 20 août 1943.
- Dirigé sur l'Afrique du Nord et embarqué le 13 Septembre 1943.
- Débarqué à ALGER le 21 Septembre 1943.
- Affecté à la 2e Division Blindée en A.F.N. par note n°217 - 2° D.B/EM du 25 Septembre 1943.
- Affecté au 12° Régiment de chasseurs d'Afrique (2° D.B.) par note n° 219 de la Brigade de chars du 5 Octobre 1943.
- Muté au B.C.R.A. à ALGER le 4 Décembre 1943, grade aspirant.
- Détaché au centre d'Instruction et d'entraînement du club des Pins à Staouéli stage d'opérateur-radio.
- Volontaire pour accomplir une mission en France occupée, acheminé par opération aérienne nuit du 6 au 7 Juillet 1944, et déposé à St Vulbas en "R1" en qualité d'opérateur radio, du réseau "Action - S.A.P - R1" Chargé de mission de 3e classe assimilé au grade de Sous-Lieutenant.
- Mission terminée le 30 Septembre 1944.
- Services homologués par le Secrétaire d'État aux Forces Armées "Guerre" Direction du personnel militaire de l'armée de Terre, 6° Bureau au titre des Forces Françaises Combattantes Réseau "Action.- - S.A.P. — R1" du ... . Juillet 1944 au 30 Septembre 1944 - grade homologué,- Sous-Lieutenant - pour la durée de la mission, attestation n° 44 507.
- Affecté à la Direction Générale des Etudes et recherches à PARIS Service des Transmissions et pris en compte par la compagnie des Services n°1 à PARIS pour compter du 1er Octobre 1944 en qualité de Chargé de mission de 3e classe (Sous-Lieutenant).
- Promu Sous-Lieutenant d'active "Cavalerie" par décret du 21 mai 1945 pour prendre rang du 1er juin 1945.

* * *

Guy XOUAL

Attestation au profit de Guy Xoual



1-2-3

Attestation

Je, soussigné, Lieutenant d'Active BERTHON Charles de la Cie des Services n° 1, 161 Bd Montier à Paris certifie sur l'honneur ce qui suit :

Le 28 décembre 1940 M. XOUAL Guy traversait (en ma compagnie) la frontière Franco-Espagnole pour rejoindre les Forces Françaises libres. Arrêté à Figueras (Espagne) sous le nom de Clark Edward de nationalité canadienne, interné au Castillo de Figueras jusqu'à la mi-janvier, il était transféré à la prison de Cervera jusqu'au fin janvier. Dirigé sur le Camp de concentration de Miranda de Ebro, il était libéré le 25 février 1942 et reconduit à Gibraltar.

Fait à Paris le 22 janvier 1951.

Ch. Berthon

Vu pour la certification matérielle de la signature de Monsieur BERTHON Charles.
PARIS, le 4 Juin 1951
Le Commissaire de Police

Le 28 décembre, 1940, M. XOUAL Guy traversait (en ma compagnie) la frontière Franco-espagnole pour rejoindre les Forces Françaises libres. Arrêté à Figueras (Espagne) sous le nom de CLARK Edward de nationalité canadienne, interné au Castillo de Figueras jusqu'à mi-janvier, il était transféré à la prison de Cervera jusqu'à fin janvier. Dirigé sur le camp de concentration de Miranda de Ebro, il était libéré le 25 février 1942 et reconduit à Gibraltar

2. Deux fois refoulé (René LEMOINE) passe en février 1941

René Lemoine traverse 3 fois la frontière espagnole. Refoulé deux fois, il persévère et passe la troisième fois

Premier passage, le 7 août 1940

Le premier passage est connu de façon assez précise par le jugement du tribunal devant lequel il a comparu :

```
      Audience du 28 août 1940
      (…)
      Attendu qu'il résulte de la procédure et des débats que le
sept août 1940, le prévenu LEMOINE René a été surpris à Bourg-
Madame (P.O) alors qu'il venait de franchir la frontière en dehors
des points de passage soumis au contrôle;
      Attendu que LEMOINE René reconnait le fait qui lui est
reproché, prévu et réprimé par le décret du 6 avril 1940.
      Par ces motifs;
      Le Tribunal jugeant publiquement et en premier ressort,
contradictoirement;
      Déclare LEMOINE René convaincu d'avoir été surpris à BOURG-
Madame (P.O.) le 7 août 1940 passant la frontière en dehors des
points de passage signalés;
      Et en réparation;
      Le condamne à un mois d'emprisonnement et à cent francs
d'amende;
      Le condamne, en outre, par corps au remboursement des frais
liquidés à 187frs35, en ce, compris l'extrait du présent jugement
```

Il n'est pas clairement précisé s'il a été refoulé par les Espagnols ou si ce sont les douaniers français qui l'ont appréhendé.

Deuxième passage en février 1941

Le deuxième passage donne également lieu à un jugement en date du 15 février 1941. Le juge a manifestement fait preuve de mansuétude puisqu'il ne prononce pas de condamnation, mais menace néanmoins de reprendre la procédure en cas de récidive.

```
      Nous, juge d'instruction près le tribunal de première instance
de Pau, soussigné,
      -vu le réquisitoire de M. le Procureur de la République, de
l'autre part;
      Vu aussi les pièces de l'instruction suivie contre le nommé:
                                LEMOINE René
      Inculpé de : Franchissement clandestin de frontière et le
réquisitoire ci-dessous.
      Attendu qu'il ne résulte pas du réquisitoire contre le
susnommé d'avoir, en 1940 et depuis temps non prescrit franchi
irrégulièrement et clandestinement la frontière Franco-Espagnole
      Déclarons n'y avoir lieu à suivre contre le susnommé et
ordonnons le dépôt de la procédure au greffe pour qu'elle y soit
reprise en vue de survenance de nouvelles charges.
      Fait en la chambre d'Instruction, à Pau le 15/2/1941
```

Ce qu'il dit en 2012 lors d'une interview :[1]

En 1940, alors qu'il se trouve dans la Creuse, René Lemoine entend une rediffusion de l'appel du général de Gaulle. Tout de suite sa décision est prise, il lui faut partir.
Il rentre à Soissons, prend quelques affaires et part pour sa première tentative.

Passé en Espagne, il est arrêté le 8 août, refoulé et remis à la police française.

Il passe au tribunal mais s'en sort sans trop de mal avec 1 mois ferme et 100 francs d'amende.

Libéré, après quelques temps à rechercher une solution, il retrouve le compagnon de sa première tentative, avec lequel il retente sa chance.

A nouveau, ils sont arrêtés par la Guardia Civil.

Il est incarcéré au Carcel Modelo de Barcelone puis au camp de Miranda de Ebro.

Il est libéré le 10 février 1941 et expulsé vers la France. Jugé à nouveau en France, le juge étant fort clément il obtient un non-lieu.

[1] Source : le site web : Ses compagnons d'évasion R.L - Entrer en résistance, un collégien dans la guerre (francaislibres.fr)

Troisième passage le 25 avril 1941

Après ces 2 tentatives d'évasion infructueuses, de retour à Soissons, il décide de repartir. Son ami René Nicolas lui fait rencontrer Louis Delanchy, candidat au départ et Marius Vuillemenot se joint à eux.

Arrestation en Espagne

Pour ce passage, il a prévu de se présenter comme un officier anglais sous le nom de Richard White. Il a également prévu une paire de chaussures de rechange, ayant noté que la Guardia Civil repérait immédiatement les clandestins à leurs chaussures boueuses.

Après le passage des Pyrénées, il est arrêté dans le train.

Conduit avec Louis M.Delanchy au Carcel Modelo, ils sont alors séparés.

Plus âgé, René Lemoine se déclare officier britannique, il est de ce fait transféré au Fort de Montjouïc. Il y reste jusqu'en mai 1942, il est alors libéré avec 42 autres Français, et dirigés sur Gibraltar.

Ils embarquent sur le *SS Narkunda*[2] en Juillet 1942 à destination de Greenock.

Une autre source d'information : Le récit du périple de Louis Delanchy

Ce récit, écrit par Jean-Pierre Fitamen[3] retrace une partie du 3e voyage :

De retour à Soissons, il organise avec deux camarades[4] leur périple vers l'Espagne.

Le passage de la ligne de démarcation sera un événement très marquant de leur évasion.

Ils vont la franchir de nuit, à la nage sous le tir des patrouilles allemandes.

Arrivé à Marseille, le groupe se sépare.

Louis et l'un de ses compagnons (R. Lemoine) continuent vers l'Espagne.

Le 25 avril 1941 ils passent la frontière à Saint Martin de l'Albere, puis ils poursuivent leur chemin à pied vers Figueras où ils prennent le train.

Ils sont arrêtés dans ce train le 29 avril 1941.

Déclarant être citoyen britannique du nom de Lewis Cox, il est tout d'abord incarcéré à Barcelone, au Carcel Modelo. Il est alors séparé de son compagnon René Lemoine, alias Richard White, plus âgé, se faisant passer pour un officier britannique, qui sera incarcéré au fort de Montjouïc. A la fin juin 1941, Louis est transféré au camp de Miranda de Ebro.

* * *

[2] SS préfixe anglais pour Steam Ship (HMS Her Majesty Ship pour les navires de guerre

[3] Source Web : https://www.memoresist.org/resistant/louis-delanchy/

[4] René Lemoine (alias Richard White) et Marius Vuillemenot

3. Denis Bloch part le 25 mai 1941

On dispose de 3 documents pour suivre son périple. D'abord un récit tapé à la machine et portant sa signature rédigé à Lisbonne, puis la transcription de son interrogatoire à Londres et enfin un bref résumé de ses états de service.

Son curriculum vitae rédigé à Lisbonne

LISBONNE, pour E.M 2ème bureau

CURRICULUM VITAE de

Nom: - BLOCH
Prénom:- Denis Jean

- né le 20 octobre 1919 à SEVRES (S. et O).
- Études au Lycée Buffon à Paris. Baccalauréat à Paris.
- Première année de licence en droit à Paris juin 1940,
- Deux ans de préparation militaire supérieure à Paris.
- Mobilisé à Orléans, le 8 juin 1940, au 5e dépôt de cavalerie 8e Chasseurs,
- Retraite jusqu'à Carcassonne,
- Affecté dans les Chantiers de la jeunesse n° 23, Groupe 2, comme Chef d'équipe. Libéré le 1er février 1941.
- Cherche alors à gagner les Forces Françaises Libres. Rencontre à Marseille quelqu'un qui m'offre pour Frs.15.000 de me conduire jusqu'à Lisbonne.
- Parti de Marseille le 25 mai, passé la frontière à Osséja, arrive à Barcelone le 27, à Madrid. le 28, Badajoz le 1er juin et à Lisbonne le 2 juin, (La personne qui m'avait offert de me conduire Lisbonne m'a abandonné à Barcelone).

Lisbonne, le 2 juin 1941.

Et ses états de services

-. Engagé dans les F.F.L. à LONDRES le 22 Juillet 1941 (acte d'engagement No 1645 D)
-. Camp Old Dean (Escadron mixte) le 24.7.41.
-. Ecole des Cadets de Ribbesford c/c du 15.7.42.
-. S.G. a/c du 16.2.43.
-. C.I. Old Dean, instance départ Levant a/c du 29.3-43
-. 1ère D.F.L. le 16-5-43
-. Présent au 501 R.C.C. 4ème Cie Ie 26.6.44.
-. Démobilisé le 22.11.45.

Son interrogatoire du 29 Juillet 1941

Londres - Le 29 Juillet 1941.Interrogatoire N°. 3.958

BLOCH Denis Jean.

- Né le 20 octobre 1919 à SEVRES (S. et Oise).
- Mobilisé le 8 juin 1940 au 5ème Dépôt de Cavalerie du 8ème Chasseurs à cheval à ORLEANS.
- Fait la retraite jusqu'à CARCASSONNE où il est démobilisé le 20 août
- Versé au Groupement de. Jeunesse No. 29, groupe 2, dans un camp situé près de FORMIGUERES où il remplit les fonctions de chef d'équipe.
- Libéré le 1er février 194.1,
- Se retire à CASTRES.
- Fait un premier voyage en zone occupée, le 3 mars 1941, en franchissant la ligne de démarcation entre LA HAYE et DESCARTES (Indre). Le passage lui est relativement facile, grâce à la complicité d'amis qui habitent dans la région.
- Retourne en zone libre, le 14 mars 1941, par les mêmes moyens.

EVASION

- L'informateur se met en liaison avec Monsieur JEAN (nom présumé faux), 13, rue d'Anvers à MARSEILLE
- qui lui assure que, moyennant la somme de 15.000 francs, il peut le conduire jusqu'à LISBONNE.
- Il se rend à PERPIGNAN puis à OSSEJA, passe la frontière espagnole accompagné d'un guide, prend ensuite une auto jusqu'à X.... petite localité située près de BARCELONE (l'informateur en a oublié le nom) ; va trouver le consul britannique qui lui remet une certaine somme d'argent et un billet pour Madrid.
- Arrivé dans cette dernière ville, il retourne chez le Consul britannique qui lui remet un billet pour se rendre à BADAROSSE.
- L'informateur passe ensuite la frontière portugaise où il est recueilli par des guides qui lui avaient été indiqués par des Belges. Ces guides le conduisent jusqu'à LISBONNE où il reste quelque temps.
- Rejoint GIBRALTAR sur une petite barque partie de OLHAON.

- L'informateur étant une jeune recrue n'a pu nous communiquer aucune information militaire.

* * *

4. Guy Desrousseaux parti en septembre 1941

Pour certains, le passage est plus simple. Tel est de cas de Guy Desrousseaux, dont le père était employé à l'ambassade de France à Madrid…

Son interrogatoire à Londres

INTERROGATOIRE de DESROUSSEAUX Guy Georges du 28.7.43

- Né le 12 septembre 1923 à SAN JOSE DE COSTA RICA,
- Français, catholique, célibataire, étudiant
- demeurant chez ses parents, 62 Calle Breton de los Herreros Madrid
-

1-J'ai commencé mes études au Lycée Français de VARSOVIE de 1928 à1939 avec un an d'interruption à PARIS de 37 à 38 au Lycée Michelet à Paris.
- Pendant la guerre j'ai fait mes études au Lycée de TOURCOING (Nord) ; mon père était chiffreur à LILLE. J'ai passé la première partie de mon bachot à la faculté de LILLE puis ma deuxième partie à la faculté de TOULOUSE.
- Je connais couramment le polonais et l'allemand mais je parle uniquement l'espagnol. En 1941, nous sommes allés nous installer en ESPAGNE où mon père était nommé à l'Ambassade de France comme chiffreur et j'ai alors suivi les cours par correspondance de la Faculté de Droit de TOULOUSE. Je n'ai pas pu aller à TOULOUSE pour passer mon examen de droit à cause de l'occupation allemande.

2.- Je n'ai jamais fait de service militaire.

3.- J'ai quitté l'Espagne le 20 juin 43 et j'ai franchi la frontière hispano-portugaise le même jour avec un passeport diplomatique pour rejoindre Londres.
- Je suis arrivé en Angleterre par avion le 24 juin 43. Je suis passé par BROMLEY, CAMBERWELL, R.V.P.S.

* * *

5. Rémy DREYFUS alias PLOWRIGHT passe en février 1942

On dispose d'une lettre adressée à son frère dès son arrivée en Angleterre, lettre dans laquelle il raconte son passage.

Il est temps que je te raconte un peu mon voyage à Londres. Tes lettres de Barcelone m'ont bien aidé, je suis parti sans papiers, sans argent étranger, sans paquets (sauf une paire de souliers de ville pour avoir l'air d'un monsieur dans Barcelone, des affaires de toilette et de la vaseline pour les oreilles car il faisait froid en février pour passer les Pyrénées). J'ai mis exactement 22 jours à trouver le trou de serrure allant successivement d'Annemasse à Marseille, Cerbère, Toulouse. Finalement Colette Braun m'a présenté un espagnol de Toulouse et j'ai eu l'adresse d'un guide qui pour 15.000 m'emmenait à Barcelone. On a passé les Pyrénées très haut (3 200 m) dans deux mètres de neige fraîche et la nuit fut longue mais au matin j'étais dans une ferme à Castellar de Nuch près de la frontière de Pingarde. Là mon guide m'a laissé tomber il a fallu que je me "démerde". J'ai marché de nuit pendant 60 km jusqu'à une station de chemin de fer sur une ligne secondaire (probablement non contrôlée) et j'ai pris bravement un billet pour Barcelone. Cinq heures de train affreuses. A chaque arrêt je guettais les flics. Mais point. A dix heures du matin je débarquais par un beau soleil à Barcelone.

Un taxi m'emmena à Plazza de Catalatra, j'allai chez un coiffeur, une limpia botta et en avant pour le Paseo de Gracia. J'ai poussé un "ouf" sérieux une fois dans le consulat. Whitfield et Miss Colie étaient bien épatés de me voir ainsi frais et rose et propre et si vite venu.

J'ai été caché 8 jours dans la banlieue. J'ai juste vu Larry deux fois et son père malade qui la retenait beaucoup. Nous avons parlé de toi, elle m'a gâté et puis au bout de 8 jours je suis parti pour Madrid en coche diplomatico. Merveilleux voyage par Saragosse. Vu les champs de bataille du centre.

A Madrid recaché. Mais pas de contact direct avec l'ambassade et par suite de malchance inexplicable j'ai été plus ou moins oublié et j'ai moisi 2 mois. J'y ai gagné de connaître à fond Madrid dont l'exploration était amusante vu les circonstances et tous les ouvriers rouges de la ville qui me faisaient visiter les champs de bataille de la cité universitaire. Je te raconterai tout cela en plus longuement un jour. Finalement je suis reparti le 14 avril en voiture diplomatique pour la frontière. Par suite d'une panne j'ai manqué le guide et suis alors parti tranquillement vers l'ouest marchant tout droit dans la nuit. J'ai rencontré une rivière, le Rio Guadiana, et ai trouvé une barque pour traverser, mais la barque fuyait et j'ai coulé à pic *à 50 m du bord. J'ai fini sagement à la nage puis ai continué toujours tout droit. A 6 heures du matin j'arrivai dans une ferme où j'étais très bien reçu par des gens désintéressés (chose inouïe près d'une frontière) qui m'ont conduit le lendemain à un arrêt de l'autocar pour Lisbonne.*

* * *

6. Gilles ANSPACH part en mars 1942

On dispose de plusieurs récits de Gilles Anspach. Celui qui est publié ici est le texte de son interrogatoire au BCRA

Interrogatoire de ANSPACH Gilles, Gaston du 18/12/1942

- Né le 5 mars 1920 à NICE
- Nationalité française,
- Profession : étudiant
- Religion protestante
- Célibataire
- 80, Boul. St-Michel BRUXELLES.
- Pièces d'identité : détruites en Espagne.

1. J'ai commencé mes études à Paris vers 1926, d'abord au lycée de jeunes filles Jules Ferry avec ma sœur puis, vers 1927/28 je suis allé au lycée Condorcet et ensuite j'ai été mis en pension au lycée Hoche à Versailles, pour finir au collège Carnot à Fontainebleau.

2. En 1932 j'ai quitté Fontainebleau pour aller en Belgique chez ma tante, Mme LEPER, domiciliée à LIEGE, 8 Place Emile Dupont, divorcée et actuellement Mme ANSPACH, J'ai fait mes études dans cette ville de 1933 à 1939 à l'Athénée Royal de LIEGE, établissement secondaire. J'ai obtenu le certificat et le diplôme belges.

3. A la déclaration de la guerre j'ai dû opter pour la nationalité française ou belge et je me suis engagé alors dans l'armée française à Paris près des Invalides. J'ai été envoyé au 2ème dépôt à NIMES (artillerie) où je suis resté un mois et demi et ensuite envoyé dans un camp d'instruction à CHABEUIL près de VALENCE vers janvier 1940.

4. A la sortie de ce camp je suis allé à TAIN L'HERMITAGE (Drôme) où je suis resté très peu de temps, le régiment étant en formation, puis, vers le 20 mai je suis monté au front. Je me suis battu avec le 321ème R.A., 2ème groupe, dans l'AISNE, la SOMME et dans la vallée de COMPIEGNE. J'ai effectué la retraite avec mon régiment qui s'est replié à EYZIES (Dordogne). Ce régiment a conservé le contact avec les allemands jusqu'à l'armistice.

5. Je suis resté 4 jours environ à EYZIES puis nous avons cantonné dans les environs de PERIGUEUX où nous sommes arrivés vers le 30 Juin. J'ai été

envoyé de régiment en régiment. J'ai été démobilisé le 17 Septembre 1940 alors que j'étais au 35ème R.A.T, avec le titre de volontaire pour la durée de la guerre.

6. Comme ressources j'avais d'abord une avance sur la prime de démobilisation que j'ai reçue à PERIGUEUX; Je me suis fait démobiliser pour MONTIGNY SUR LOING, croyant y retrouver mon père. Je me suis rendu d'abord à Paris où j'ai logé chez Pierre RENOIR fils du peintre RENOIR et dont le frère est l'acteur Jean RENOIR. Je connais depuis longtemps la famille RENOIR qui était en relation avec mes parents. J'ai mis plusieurs jours pour me rendre à Paris, les trains marchant alors très mal. Je suis resté environ 5 jours chez Pierre RENOIR puis je me suis rendu à MONTIGNY où je n'ai pas retrouvé mon père. Je suis alors allé chez ma grand-mère qui habitait également cette ville. Quelques jours après je suis reparti pour Paris où j'ai enfin revu mon père qui demeurait alors 11 avenue Junot et chez qui j'ai demeuré pendant quelque temps (15 jours environ).

7. J'ai quitté mon père vers le 15 Octobre car je m'entendais assez mal avec ma belle-mère et d'ailleurs j'habitais généralement chez ma tante en Belgique. Je suis donc parti pour LIEGE. Ayant résidé en Belgique, j'avais une carte d'identité belge qui datait de 1936/37. C'est avec cette carte que je me suis fait établir un sauf conduit pour aller en Belgique et pour cela je me suis adressé à la Croix Rouge belge, située dans une rue près des Champs Élysées. L'indication de m'adresser à la Croix Rouge belge m'avait été donnée par des réfugiés belges également. Comme j'avais l'intention d'aller en Belgique je n'ai pas fait mention de mon engagement dans l'armée française. D'ailleurs on ne m'a demandé aucun renseignement et même des laissez-passer étaient délivrés à des personnes présentant des cartes d'identité françaises. J'ai obtenu le sauf conduit 4 ou 5 jours après ma demande. J'avais alors 500 Francs, mais j'ai voyagé dans un train de rapatriés et pour lesquels le voyage était gratis.

8. La foule des réfugiés était un peu étonnée par une certaine propagande allemande qui essayait de leur faire croire qu'ils avaient été mal reçus en France. Ils se montraient en général satisfaits de quitter ce pays. L'opinion générale était l'espoir de la victoire anglaise - Le gouvernement PETAIN aurait participé dans une grande mesure à amoindrir la popularité de la France en Belgique,

9. Comme il n'y avait qu'une seule ligne j'ai été obligé d'aller à Bruxelles où je suis arrivé 12 heures après. 2 jours après je suis allé à LIEGE chez ma tante, mariée alors à LEPERSONNE, administrateur à la Banque de Bruxelles et aux Aciéries de ARBED au Luxembourg. J'avais alors l'intention de passer l'examen à l'école des mines. J'ai préparé cet examen avec l'aide d'un ami, professeur de

physiques et mathématiques, Armand DELSEN, 26/27 ans, actuellement à MIRANDA.

10. En mars 1941 J'ai quitté ma tante d'abord parce que j'avais eu quelques accrochages et puis parce que j'avais alors 21 ans et qu'elle avait décidé que je pouvais me débrouiller tout seul. Elle m'a servi une rente et je suis parti pour BRUXELLES avec l'intention de continuer à préparer l'École des Mines. Là j'ai logé chez ma sœur Mme LAMBRICHS.

10. L'opinion générale à BRUXELLES est moins pro-anglaise que celle des Liégeois. Bien entendu les éléments flamands sont sympathisants du régime, mais il y a quand même beaucoup de gens contre les Allemands.

11. VL. - Quels sont les journaux qui paraissent actuellement-?
(.. *suivent plusieurs paragraphes sur les différents journaux belges)*

16. La préparation de mon examen terminée, je suis parti pour LIEGE vers le 15 Juillet où je suis resté pendant un mois, habitant pendant une grande partie chez ma tante. Puis, après avoir passé quelques jours de vacances dans les Ardennes je suis rentré chez ma sœur à BRUXELLES pour reprendre mes études à l'université. Après avoir été reçu à l'examen de LIEGE je suis entré à l'Ecole des Mines comme externe où j'ai suivi les cours jusqu'au 24 novembre 1941, c'est à dire jusqu'à la fermeture. A ce moment-là des cours clandestins ont été organisés par tous les professeurs de la faculté et surtout par M. BOULANGER. Ces cours étaient donnés aux domiciles des élèves d'abord puis ensuite à l'école des hautes études à Bruxelles. Les Allemands ont par la suite défendu aux professeurs de continuer ces cours sous peine d'emprisonnement.

17. En mars 1942 j'ai quitté Bruxelles pour Paris afin de me rendre chez mon père avec l'intention de partir en Angleterre ensuite. J'ai pris le train à Bruxelles sans laissez-passer - dans le train aucun contrôle. Je suis passé en fraude mais facilement. J'avais pris la précaution de changer mon argent en marks d'occupation qui ont cours aussi bien en France qu'en Belgique. Cela me faisait env. 125 marks.

18. Comme papiers d'identité j'avais mes papiers de démobilisation et mon permis de conduire ainsi que la carte d'identité belge déjà mentionnée. Naturellement à mon premier départ de Paris J'avais caché mes papiers français pour ne pas avoir d'ennui.

19. Je suis arrivé chez mon père vers fin mars 1942 et j'ai séjourné chez lui une vingtaine de jours. J'ai fait part à mon père de mes intentions et il m'a approuvé. Pour m'aider dans mon entreprise je comptais m'adresser à une vieille amie de mon père que nous avions déjà connue en Belgique, Mme DESCHEPPER, veuve, 58 ans environ, sans profession et qui demeurait alors juste sur la ligne de démarcation à MONTRAVEL (Dordogne).

Il manque une page du témoignage dans le dossier recueilli …

26. J'ai pris la route à un tournant et me suis fait arrêter par des carabiniers qui m'ont demandé mes papiers. J'ai été conduit à TORRE BLANCA, province de CASTILLON et mis dans une prison de village. J'étais ravitaillé par des gens du village qui n'ont ensuite dit en français que des personnes enfermées là auparavant s'étaient échappées en faisant un trou dans le toit. En effet je me suis rendu compte qu'il y avait un trou couvert d'une grosse dalle. Je suis parvenu à élargir le trou et à dépasser cette dalle. C'est ainsi que j'ai pu m'échapper et je me suis rendu à pieds jusqu'à VALENCE où je suis arrivé vers le 18.

27. Le consulat anglais de VALENCE m'a dirigé sur ALICANTE. J'ai passé la nuit chez un employé du consulat à VALENCE. Arrivé à ALICANTE le 19, on m'a logé dans un petit hôtel situé près du consulat.
Je suis parti le lendemain accompagné de deux types qui désiraient également venir en Angleterre, pour GRENADE où je devais encore me rendre au consulat britannique. Arrivé là, le consulat étant fermé, j'ai dû coucher dans le jardin de l'Alhambra. Je suis allé ensuite à SEVILLE et à LA PALMA pour franchir la frontière portugaise. Je possédais 200 pesetas données par le consulat. En payant un fermier j'ai pu ne procurer des vivres et trouver quelqu'un pour m'aider à franchir la frontière. A SEVILLE on m'avait dit de de me rendre à la police portugaise en donnant mon vrai nom. Je me suis donc rendu au Minos de San Domingo qui m'a refoulé en Espagne

28. J'ai été alors mis en prison à HUELVA et de là parti au camp de MIRANDA où je suis resté deux mois. J'ai quitté MIRANDA le 7 octobre 1942. Sur les conseils du consulat anglais de Barcelone j'ai pris le nom de ANDOVER de nationalité canadienne. De MIRANDA j'ai été conduit en camion à l'hôtel MORA à MADRID, J'ai, ensuite pris le train jusqu'à LA LINEA où j'ai pris un car pour GIBRALTAR.

* * *

7. Aloyse SCHILTZ passe le 5 août 1942

Londres, Interrogatoire de SCHILTZ, Aloyse, Jean du 15.12.1942

- Né le 21 janvier 1919 à ETTELBRUCK (Luxembourg)
- Profession : étudiant
- Religion : catholique
- Célibataire

En 1925, j'ai commencé à faire mes études à l'école primaire à ETTELBRUCK. Ensuite, en septembre 1931, je suis entré au Gymnase de DIEKIRCH (études secondaires). En Juillet 1938 j'ai passé un examen qui correspond au baccalauréat. En octobre 1938 j'ai commencé des études de mathématiques spéciales à l'école supérieure; j'ai passé un examen en 1939 dans l'intention d'aller à Saint Cyr. Je n'ai pu continuer par suite de la guerre.

Je parle couramment le français et l'allemand et je possède quelques notions d'anglais.

Je suis resté à ETTELBRUCK pendant tout le temps de l'occupation, c'est à dire jusque vers le 15/16 Juillet 1941, date à laquelle j'ai été pris par la Gestapo pour opposition et propagande antinazi. J'ai été mis dans un camp de concentration à HERMESKAEIL (Allemagne près de TREVE) où je suis resté pendant 4 semaines.

Le 15 Août je me suis sauvé du camp de concentration et je suis retourné au Luxembourg dans les environs de chez moi. J'y suis resté jusqu'au 28 Août.

. P. - Pendant la guerre, avez-vous fait un service actif, du point de vue militaire ?

S. - Non aucun.

P. - Que faisait votre père ?

S. - Il a été directeur de l'abattoir jusqu'au 15 mai 1941, date à laquelle il a été démis de ses fonctions. Il a été déporté au début d'octobre 1941.

Je suis ensuite parti en France et j'ai traversé la frontière entre la France et le Luxembourg à DIFFFERDANGE, en direction de SAULNES. Nous étions deux à ce moment-là, mon copain se nomme LUX Félix, 24 ans environs. Des amis

de Luxembourg nous ont décidés à passer. Ce sont : Eugène LEUGER de DIFFERDANGE et Albert CLAUDE également de cette ville. Ce dernier a été fusillé par les allemands le 23 janvier 1942. - Nous nous sommes rendus ensuite, successivement, à LONGWY, NANCY, BESANÇON et SALINS LES BAINS, et avons franchi la ligne à POLIGNY (Jura). C'est là que nous avons été arrêtés par la police française. Nous avons été interrogés par le commissaire de police qui nous a envoyés à LONS LE SAULNIER où le commissaire de cette ville, M. KAYSER, alsacien, a été très aimable pour nous et nous a gardés deux jours chez lui; il nous a permis ensuite de rejoindre MACON. Malheureusement nous avons été arrêtés entre MACON et LYON à nouveau, par la police nationale française qui nous a mis au fort de CHAPOLY, près de LYON. Nous sommes restés là de septembre à fin octobre, date à laquelle nous avons été relâchés et nous avons pu rejoindre la Croix Rouge Luxembourgeoise à MONTPELLIER.

Nous sommes allés travailler à MONTAGNAC (Hérault) comme ouvriers cavistes.

Vers fin novembre ou début décembre, retour à MONTPELLIER où nous avons dû rejoindre un camp de travail près de DIGNE, à TAUZE. Nous y sommes restés jusqu'à fin février. J'étais toujours avec mon copain LUX, mais par la suite, il a pu quitter le camp car il a eu des papiers du 2ème Bureau français.

P. - Saviez-vous que le 2ème Bureau s'occupait de lui ?

S. - Il était en relations avec un capitaine de MACON. Car ses papiers ont été mis en règle par ce service, il est retourné directement.

Pendant mon internement à DIGNE, j'ai reçu une lettre du Président de la Croix Rouge à MONTPELLIER me faisant connaître qu'il était possible, en faisant une demande à Vichy, d'obtenir une libération pour continuer mes études. Effectivement j'ai fait cette demande et obtenu satisfaction. C'est ainsi que j'ai pu quitter le camp vers fin février 1942. Je suis resté à DIGNE deux ou trois jours encore afin de mettre mes papiers en règle.

Je me suis alors rendu à LYON où je résidais au foyer des étudiants pendant une quinzaine de jours. A cette date j'ai été adopté par une famille française, Mr. et Mme Jean FORAZ, 7 rue Vendôme à LYON. M. FORAZ était ingénieur. Par l'intermédiaire de cette famille qui était en relation avec la femme du consul des Etats-Unis à LYON, j'ai pu obtenir un faux passeport d'après lequel je devais me rendre à ANGOLA, colonie portugaise, mais à LISBONNE on a arrangé cela.... - La famille FORAZ avait donc des sentiments pro-alliés.

Pendant tout le temps passé à LYON je suis allé à l'université du 10 mars à Juillet 1942. J'ai suivi les cours de l'école vétérinaire de Lyon. A la fermeture de l'école

je suis allé en vacances à ROTALON (près de Lyon) où la famille FORAZ possédait une propriété.

Le 4 août mes papiers étaient prêts. J'ai quitté la France le 5 août au matin et j'ai franchi la frontière franco-espagnole à CERBERE le même jour. Le 7 août je suis arrivé à BARCELONE où je me suis présenté à la Légation Belge qui s'occupait des intérêts luxembourgeois. Cette Légation m'a dirigé sur MADRID où j'ai également vu la Légation de Belgique qui m'a envoyé à LISBONNE où je suis arrivé le 10 août. Je suis resté 20 jours dans cette ville que j'ai quittée le 2 septembre dans la nuit par hydravion. Je suis arrivé le même jour en Angleterre.

Depuis, c'est le gouvernement Luxembourgeois qui s'est occupé de moi. A Patriotic School on m'avait, par erreur, donné un papier pour rejoindre les forces belges. Si je me suis rendu à Lisbonne à la Légation Belge, je n'ai rien à voir avec le Gouvernement belge ici et je ne tiens pas à rejoindre les forces belges.

P. -Vous désirez donc rejoindre les F.F.C. comme combattant ?
S. - Je désirerais, autant que possible, aller à l'école des Cadets des F.F..C.
- Je crois d'ailleurs que cela a été arrangé entre le gouvernement luxembourgeois et le Colonel RENOIR.

* * *

Certifiée conforme à l'original
qui nous a été présenté
le 5-9-77

DIRECTION DEPARTEMENTALE des A.C. et V.C. de PARIS
SERVICE des STATISTIQUES

CROIX-ROUGE FRANÇAISE

Délégation Générale en Espagne

Référence: 4583
JS/GDD.-

ATTESTATION

Monsieur Jean SOURDEAU, Délégué Général en Espagne de la CROIX-ROUGE FRANCAISE,

C E R T I F I E :

Que, d'après les renseignements contenus dans les archives de cette Délégation, Monsieur MORAND Gabriel, (alias LAFLEUR Robert, de nationalité canadienne), est entré clandestinement en Espagne le 7 octobre 1942.

Arrêté par les autorités espagnoles, il fut interné à la Prison de FIGUERAS, du 7 au 11 octobre 1942, puis aux Prisons de BARCELONA et ZARAGOZA (en transit), du 12 au 14 octobre 1942 et, finalement, au Camp de MIRANDA DE EBRO, du 15 octobre 1942 au 19 avril 1943.

Cette Délégation ne possède aucun renseignement sur la date à laquelle Monsieur MORAND Gabriel a quitté définitivement l'Espagne, ni vers quelle destination.

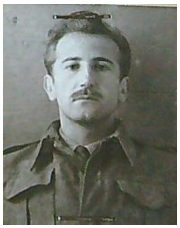
En foi de quoi, je signe la présente pour servir ce que de droit./.

Madrid, le 7 Nov. 1977

8. Gabriel MORAND, évadé le 7 octobre 1942

Londres, le 1er juin 1943. INTERROGATOIRE de MORAND Gabriel, Henri

-Né le 23 décembre 1919 à CHAMBERY (Savoie)
-Nationalité française
-Religion catholique
-Marié à Mlle Lydia SELBY-BIGGE âgée de 22 ans domiciliée en Angleterre à Kingston Manor, LEWES (Sussex)
-Deux enfants Sylvestre âgé de 2 ans Timothy, Charles âgé de 1 an



1.- J'ai fait mes études secondaires à CHAMBERY au Collège où j'ai passé la première partie du baccalauréat en 1936 (partie B). J'ai devancé l'appel et le 15 avril 1938. J'ai été incorporé au 13ème B.C.A. à CHAMBERY où j'ai fait trente mois de service. Je n'ai pas été démobilisé à cause de la guerre, j'ai été détaché à un peloton d'E.O.R. à LYON. Au bout de huit jours j'ai eu un accident au genou et je suis resté 3 mois à l'hôpital. J'ai eu 3 mois de convalescence puis je suis retourné dans mon bataillon comme secrétaire au Centre Mobilisateur. Maintenu, j'ai été affecté à la promotion du 53ème B.C.A. où je suis resté comme secrétaire du Commandant. Puis je suis allé dans les Alpes dans une section d'éclaireurs scouts. En avril, nous avons embarqué pour la Norvège, avons fait la campagne de Norvège (NAMSOS) puis nous sommes revenus en France. J'ai fait la campagne de France et j'ai été fait prisonnier le 8 juin à l'hôpital de DINARD. Je suis resté 2 mois dans cette ville et je me suis évadé du Grand Séminaire de RENNES où j'avais été transféré, le 12 Juillet. J'ai rejoint DINARD, puis PARIS avec des papiers de réfugié parisien et de PARIS j'ai gagné la Savoie.

Ensuite je me suis marié et j'ai préparé une école de cadres pour les mouvements de Jeunesse. Je me suis occupé des Mouvements de Jeunesse pendant un an et demi ; je dirigeais un centre composé d'une cinquantaine de jeunes. Le programme comportait l'éducation physique, l'éducation civique, etc... mais absolument pas d'entraînement militaire, même aucune propagande, rien. Les jeunes de 14 à 17 ans étaient placés chez des artisans tandis que ceux de 17 à 20 ans étaient envoyés dans des chantiers de charbonnage en montagne. J'y suis resté jusqu'au mois d'août 1942. Ma femme avait fait sa demande de rapatriement puisqu'elle est Anglaise et j'avais fait une demande de visa aller et retour; ce visa m'a été refusé et ma femme est partie fin août. Je l'ai suivie en octobre.

B.- N'avez-vous jamais fait partie de mouvements de résistance ?

M.- Non, j'étais en contact avant de partir, à CHAMBERY mais je n'ai absolument rien pu faire, d'ailleurs ce n'était qu'en formation à cette époque.

Décidé à partir, j'ai cherché des tuyaux et, n'en trouvant pas, je suis allé à l'Ambassade britannique où je connaissais déjà quelques personnes car j'étais allé faire les démarches pour le départ de ma femme. C'est Madame BUCKE qui m'a indiqué la filière par laquelle je suis venu. C'est une dame employée au consulat américain qui avait pris en charge les intérêts anglais. Elle m'a dit d'aller à PERPIGNAN, à l'hôtel et là j'ai vu MARTINEZ. C'était une bande de réfugiés espagnols, certainement, je n'avais pas d'adresse, je les voyais dans les cafés. MARTINEZ a tout préparé, il m'a demandé si j'avais des bagages à faire passer, je lui ai confié mes valises et je ne les ai plus revues! C'est lui qui m'a mis en contact avec la femme qui m'a fait passer, une Espagnole dont les enfants habitaient la France et qui était mariée à un médecin espagnol en France également. Elle m'a donné rendez-vous le 6 octobre, au départ du car et à 6 heures du soir nous sommes partis de PERPIGNAN pour le BOULOU. Dans le car j'ai fait la connaissance d'ATIAS qui est passé en même temps que moi. Nous avons passé la frontière le 7 au matin. Cette jeune femme nous a laissés tomber à l'hôtel et nous sommes allés nous présenter aux autorités espagnoles pour savoir ce qu'on ferait de nous. Nous avons évidemment été emprisonnés.

B.- Combien avez-vous payé la femme ?
M.- J'avais remis l'argent par l'intermédiaire de cette dame parce que c'était une filière qui passait les aviateurs anglais. J'ai donné 30.000 francs.

J'ai détruit mes papiers à la frontière. Nous avons donc été mis en prison à FIGUERAS et nous sommes restés 7 mois à MIRANDA où je me suis déclaré Canadien. J'en suis sorti comme tel par le consulat anglais et j'ai été mis en route sur MADRID et GIBRALTAR que j'ai quitté à bord de L' "ARGENTINA" le 25 avril pour arriver à GOUROCK le 1er mai, Je suis resté 7 jours à Camberwell et 15 jours à Patriotic School.

6. Je voudrais entrer à l'Ecole des Cadets, si possible.

* * *

9. Samuel TUROVER part le 7 octobre 1942

Interrogatoire de TUROVER Marcel (Londres le 22 janvier 1943)

-Né le 23 septembre, 1910 à SOCHAQUO, Pologne.
-Nationalité : Polonaise de naissance Française par naturalisation
-Profession : Docteur en Droit
-Célibataire
-Religion : Israélite
-Langues :Français, Polonais, notions d'Anglais et d'Allemand

1. J'ai obtenu mon bachot en Pologne en 1928 à une école privée. Le système d'études n'est pas le même en Pologne qu'en France: il n'y a pas d'écoles d'État. C'était une école privée à VARSOVIE. En 1928, je suis allé en France pour continuer mes études à PARIS. J'ai commencé par le P.C.M. devant la Faculté de Médecine de PARIS en 1929. J'ai abandonné la médecine après mon P.C.M. Je suis retourné en Pologne, en vacances, et je suis revenu en France où j'ai continué mes études à la Faculté de Droit de TOULOUSE où en 1935 j'ai obtenu la licence en droit.

2. J'ai été naturalisé Français en 1933, j'ai dû présenter des certificats, pièces d'identité, etc. J'ai obtenu la naturalisation assez facilement.

3. J'ai fait mon service militaire en 1935, et je fus libéré le 1er octobre 1936.

4. En 1932-33, j'avais suivi le peloton préparatoire des E.O.R. à BORDEAUX au 57ème R.I. Je n'ai pas été reçu à l' École de ST.MEXANT. Nous étions à peu près une centaine à BORDEAUX pour passer l'Examen, mais aucun de nous n'a été nommé.

5. J'ai été démobilisé en 1936 avec le grade de 2ème Classe.

6. En 1936, je me suis fait inscrire à la Faculté de Droit. J'ai mes deux certificats d'Études supérieures obtenus devant la Faculté de Droit: (le 1er en juin, 1937; le 2ème en octobre 1937-) à TOULOUSE, avec la mention "bien". Le sujet qui m'a été alloué étant un sujet intéressant la politique économique plus particulièrement de l'U.R.S.S., je n'ai pu obtenir la documentation, et je n'ai pu présenter la thèse faute de présidence de Jury: le Professeur BYE qui devait présider celui-ci, étant envoyé en mission en Amérique du Sud.

7. En 1938, j'ai fait une période militaire d'une durée de 15 jours et c'est au cours de cette période, effectuée au 57ème R.I., que j'ai été nommé caporal.

8. Mobilisé le 3 septembre 1939, j'ai été affecté au 172ème Centre de Mobilisation à AGEN à un détachement du 3ème R.T.A., j'y suis resté environ trois semaines, puis j'ai été envoyé via MARSEILLE à ALGER et TUNIS, toujours à un détachement : nous ne savions pas à quel régiment ni à quelle arme nous appartenions,

9. Je suis resté un jour à ALGER, ensuite je suis allé en Tunisie. Là nous sommes restés pendant deux semaines au Camp de Servières, puis j'ai été affecté à la D.R.T., 1ère Compagnie de guet au C.M.R. de TUNIS où je suis resté jusqu'au 9 avril 1940. A cette date, j'ai été muté à la 2ème Compagnie de guet et envoyé au C.M.R. de GABES. J'y suis resté jusqu'à l'armistice et j'ai été démobilisé le 16 août 1940 à TUNIS pour TOULOUSE.

10. A mon retour en France, je n'ai rien fait; j'aurais dû aller à PARIS préparer l'aggrégation, je n'ai pas pu le faire. Je suis resté à TOULOUSE, inactif, pendant deux ans, chez mes parents. Mon père vivait de ses rentes.

11. J'ai essayé par tous les moyens de partir, c'était très difficile. Ce n'est qu'en octobre 1942 que j'ai trouvé une organisation, composée d'Espagnols; parmi ceux que j'ai connu il n'y avait que des Espagnols, dont le chef paraissait être un nommé VIDAL. Je suis entré en relations avec cette organisation par l'intermédiaire d'un de nos amis, M. EYCHEN, il a plus de 50 ans, fourreur de profession, domicilié à TOULOUSE, rue Ste. Catherine No.14. Il nous a dit qu'il connaissait quelqu'un qui pourrait nous faire partir. Il y avait encore une autre famille qui voulait partir: la famille KASSEL. Nous sommes partis ensemble par la même organisation; la famille KASSEL est partie une dizaine de jours avant nous. Mon père, ma mère, mon frère Samuel et moi, sommes partis de TOULOUSE avec la famille EYCHEN dans la matinée du 6 octobre 1942. Les frais de voyage étaient payés: on a payé 35.000 Frs. par tête. Tout était payé jusqu'à BARCELONE. Je ne connais pas le nom du guide; celui qui s'est occupé le plus activement de nous faire partir se nomme RAFAEL, celui-ci m'a donné l'adresse d'un de ses amis qui habite à TOULOUSE et que j'ai connu par la suite; il s'agit d'un nommé SALVADOR, Professeur de langues, domicilié 2 rue Deville à TOULOUSE, au 3ème étage.

12. Nous sommes partis en direction de la Tour de Carol, nous avons changé de train à la Tour de Carol et nous avons pris le train de BOURG-MADAME à OSSEJA.

13. Comme pièces d'identité j'avais mon livret militaire, l'acte de naturalisation, ma feuille de démobilisation, mon certificat de Faculté, un extrait de casier judiciaire, ma carte d'identité qui m'avait été délivrée à TOULOUSE immédiatement après ma démobilisation par le Commissariat Central de Police, rue de Ramesin.

14. Nous avons traversé les Pyrénées entre le 7 et 8 octobre 1942, je ne sais pas exactement à quel endroit, je crois que nous sommes passés du côté d'ANDORRE. Le guide nous a conduits par étapes successives, nous avons marché pendant la nuit du 6 au 7 et du 7 au 8. Le 8 octobre au matin, nous sommes arrivés à BERGA, à environ 40 km de la frontière. Là nous sommes allés dans un hôtel, nous n'avons pas dû montrer nos pièces d'identité; cet hôtel faisait partie de l'organisation; il se nomme: Bar de la Lune à BERGA. Nous sommes restés enfermés au 2ème étage, le soir nous sommes partis. Le patron de l'hôtel nous a. accompagnés jusqu'à la gare et sa sœur nous a conduits jusqu'à BARCELONE. Mes parents sont allés par une voie différente, nous nous sommes retrouvés à BARCELONE. Avec nous il y avait encore huit jeunes gens, dont six Belges et deux Autrichiens. Arrivés à BARCELONE, cette femme a conduits les Belges au Consulat Britannique, les Autrichiens au Consulat d'Autriche et ensuite elle nous a conduits au rendez-vous que nous avions fixé avec mes parents.

15. Nous sommes restés à BARCELONE du 9 octobre 1942 au 21 novembre 1942, occupés à chercher le meilleur moyen de partir. Nous sommes restés pendant quelques semaines logés à un hôtel particulier et ensuite dans une pension, Place Catalane.

16. Nous avons quitté BARCELONE le 21 novembre, en direction de VIGO ; la femme qui nous accompagnait avait pris sur elle tous les papiers d'identité français. J'ai voyagé avec des sauf-conduits et la cèdula espagnols jusqu'à VIGO. Nous sommes arrivés à VIGO sans incidents, le surlendemain, le 23. Nous sommes restés aux environs de VIGO dans un village: PELAGYO de NAVIO, à quelques kilomètres de VIGO. Nous sommes restés là plusieurs jours, car tout n'était pas prêt ; nous avons été logés dans la maison du passeur à PELAGYO et nous sommes partis le 24 au soir, nous sommes partis en taxi et nous sommes allés jusqu'à NIEVES, en passant par VIGO; nous sommes restés là pendant deux heures et avons passé le Rio vers deux heures du matin, accompagnés de deux guides que je ne connais pas. Arrivés là, nous avons suivi les guides pendant toute la nuit, et en fin de compte nous sommes arrivés, je ne sais pas actuellement où, à un village portugais. C'était alors le 25 novembre, à midi. Nous sommes restés là toute l'après-midi; nous avons donné de l'argent au passeur pour qu'ils nous l'échange pour des Escudos, il n'est pas revenu; alors, nous sommes allés voir le curé ; c'est lui qui nous a donné à manger, il nous a logé et nous a procuré

une voiture pour aller jusqu'à la gare. Nous avons fait 5 km en voiture, nous sommes arrivés à PELAGYO, à 5 km de la frontière. Nous avons voyagé toute la nuit pour arriver au point de départ. Nous sommes arrivés à PORTO le 26 novembre, nous y avons passé la journée et nous sommes partis le 26 au soir, nous avons pris le train de LISBONNE où nous sommes arrivés le 27 novembre.

17. Nous sommes partis de LISBONNE en avion le 10 janvier au matin, et le même jour nous sommes arrivés à POOLE en Angleterre.

18. Je désire servir dans une unité combattante des F.F.C.

* * *

10. Paul André METZ part le 10 octobre 1942

Paul André Metz franchit la frontière en compagnie de son père tous les deux découvrent à cette occasion qu'ils font partie du même réseau de résistance.

Interrogatoire de METZ Paul, André, du 26 janvier 1943

-. Né le 25 février 1924 à ANTONY (Seine)
-. Nationalité française,
-. Profession étudiant,
-. Fils de André, Lieutenant-Colonel d'active, actuellement à Londres, en instance d'incorporation,

1.- J'ai fait mes études au Lycée Lacanal à SCEAUX jusqu'en 1937 et ensuite au lycée Haguenau en Alsace, puis au Lycée de Strasbourg jusqu'en 1939.

2.- J'ai été ensuite évacué dans la région de la Manche, puis à THIERS où j'ai continué mes études au collège de Courpières pendant trois mois. Je suis allé ensuite successivement au collège du Caousou puis l'armée suivant au lycée de Toulouse (année 1941/42). En 1941 j'ai échoué au bachot. J'ai recommencé l'année au lycée de Toulouse jusqu'en mars, date à laquelle, avec mon père, nous avons essayé de passer une première fois la frontière espagnole.

3.- Nous avons été repris par des gendarmes français à BANYULS puis, après avoir été interrogés à MONTPELLIER, nous avons été remis en liberté, le délit de frontière n'étant pas retenu. J'ai alors continué mes études avec mon père, à Toulouse et j'ai passé le bachot en juin 1942.

4.- Le 10 Octobre nous avons pris le train à PERPIGNAN en vue d'essayer de franchir la frontière à nouveau. Nous l'avons franchie à PRATZ DE MOLLO avec un guide nommé FREYCHONETTE. - Nous avons pris le train à RIPOLL jusqu'à SAN ANDRES puis un autobus jusqu'à BARCELONE où nous sommes restés deux jours chez des amis du guide. Nous sommes allés ensuite au consulat britannique un soir vers 10 h. Une voiture du consulat nous a conduits à MADRID où nous avons vécu pendant une semaine chez M. CRESCHWEL(?), diplomate anglais.

5.- Nous avons quitté MADRID, toujours dans une voiture diplomatique pour aller à SEVILLE où nous avons été conduits dans une pension connue du consulat. Ensuite le consul nous a donné de l'argent portugais, un billet de

chemin de fer pour HUELVA, un guide, mais sans nous prévenir des risques que nous aurions à courir.

6.- En cours de voyage nous avons été pris par un contrôleur et conduits à la prison de HUELVA où nous sommes restés un mois. Nous en sommes sortis le 23 Décembre. Nous avons alors embarqué à bord d'un bateau jusqu'à Gibraltar. Nous nous étions déclarés de nationalité britannique, le consulat nous ayant donné un *emergency certificate*.

7.- Nous sommes arrivés à Gibraltar le 25 décembre pour en repartir le 1er janvier à destination de Liverpool où nous sommes arrivés le 13 janvier. Nous sommes allés ensuite à CAMBERWELL et Patriotic School.

10. - Actuellement, j'ai l'intention d'aller à l'école des Cadets.

* * *

11. Louis de Gourville est parti le 14 octobre 1942

Pour Gilbert de Gourville, nous disposons à la fois de son journal personnel et de l'interrogatoire du BCRA. C'est la transcription de ce dernier que nous présentons ci-après.

Interrogatoire de DE GOURVILLE, Louis, Denis, Edmond, Marie du 24.2.1943

-Nom : DE GOURVILLE, Louis, Denis, Edmond, Marie
Le nom exact du volontaire d'après les déclarations qu'il a faite serait Louis GILBERT de GOURVILLE
-Né le 5 janvier .1925 à VAAS (Sarthe)
-Nationalité française
-Profession : étudiant

1. j'ai fait mes études d'abord à VANNES au Collège St François-Xavier de Vannes de 1932 à 1941, puis je suis allé pendant un an au Lycée Clémenceau à NANTES. J'ai passé la première partie de mon baccalauréat à NANTES ayant échoué l'année précédente au collège St François-Xavier. Je l'ai donc passé en Juillet 1942. J'ai fait la 1ère année de A et la 2ème année de A' allemand.

2. Après mes études il fallait que je fasse le service civique obligatoire mais je me suis fait rayer de la liste de VANNES et je suis passé en zone libre vers le 15 Juillet. Je me suis rendu à TOULOUSE où habite mon oncle qui est également mon parrain, M. de SERRES de GOURVILLE domicilié au Château de PUYDANIEL par AUTERRIVE (Basses Pyrénées). J'ai franchi la ligne de démarcation à la HAYE-DESCARTES je me suis adressé à un paysan qui travaillait dans les champs et qui me paraissait tranquille et il m'a dit de ne pas passer à un certain endroit parce qu'il y avait une patrouille allemande ; j'ai traversé un petit cours d'eau, je suis passé à travers d'autres champs et j'ai demandé à des travailleurs si j'étais encore loin de la zone libre, ils m'ont répondu que j'y étais. J'ai rejoint la route et J'ai demandé au conducteur d'un camion qui passait de me conduire au prochain village qui était le GRAND PRESSIGNY. Le lendemain matin je me suis rendu à CHATEAUROUX d'où j'ai pris le train à 11h pour TOULOUSE, où je suis arrivé dans la soirée. Le lendemain je suis allé à AUTERRIVE où je suis resté trois semaines. Je dois vous dire que mon oncle n'a pas les mêmes idées que moi!

3. J'ai essayé d'aller au Consulat américain mais il n'y en avait pas.

4. Voyant qu'il n'y avait rien à faire je suis retourné à PARIS vers le 15 août. Je suis passé par CHATEAUROUX. De là, je suis allé à MASSAY et j'ai continué à pied jusqu'à TEIGNY. Je suis arrivé à VIERZON en pleine nuit. Les Allemands m'ont demandé une fois mes papiers (j'avais une carte d'identité) et je leur ai dit que je venais de BOURGES, J'ai repris le train de BOURGES et je suis arrivé à PARIS.

5. A PARIS je suis allé voir un camarade Michel ALIX que j'avais connu à VANNES pendant l'exode. Il habitait 14 Avenue Perrère, ASNIERES. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas me fournir de renseignements mais qu'il fallait partir par l'Espagne. Il devait venir avec moi, mais il a préféré rester pour passer son baccalauréat.

6. J'ai quitté PARIS le 3 octobre. J'ai pris le train à la gare d'Austerlitz et je suis arrivé à VIERZON vers 10 h. Lors de mon premier voyage un réfugié qui se trouvait à GACÉ m'avait demandé de lui apporter son vélo qui était à PARIS; je l'avais donc mis dans le train à la Gare d'Austerlitz et je l'ai repris à VIERZON. Je suis allé demander un laissez-passer à VIERZON pour pouvoir sortir de la ville (j'ai dit que je voulais passer le dimanche chez une tante). Puis je suis parti pour TEIGNY. J'ai franchi la ligne et je suis arrivé à GACÉ le 4 octobre Je suis allé porter la bicyclette à destination. Comme il n'y avait aucun moyen de communication - c'était un dimanche - je suis resté toute la journée à GACÉ. Le lundi, j'ai pris le train pour ISSOUDUN. Arrivé dans cette ville à 10 heures du soir, je suis reparti par le train vers 11h pour CHATEAUROUX où je suis arrivé le 5. (J'étais avec un camarade Jacques TRACOL qui habitait VANNES, rue de la Loi - son père était directeur de l'Usine à Gaz et d'énergie Electrique). Nous sommes restés toute la journée à. CHATEAUROUX et nous avons décidé de partir à VICHY à l'ambassade américaine.

7. Quand je suis parti de VANNES, j'avais environs 15 000 francs que mes parents m'avaient donnés.

8. Je suis resté quelques heures devant l'Ambassade américaine mais, comme il y avait des policiers français aux alentours, je n'ai pas insisté et le 7, je suis parti pour MARSEILLE.

9. Nous sommes arrivés le 8 à MARSEILLE. Nous sommes allés à NICE d'où nous avons un peu voyagé, un camarade nous ayant dit qu'il y avait des embarquements clandestins du côté de JUAN-les-PINS. Mais nous n'avons rien trouvé.

10. Comme le mois d'octobre s'avançait et que par conséquent, l'époque des neiges approchait, nous avons décidé de partir. Nous sommes allés à TOULOUSE. Mais nous n'avions pas de pesetas et il fallait en trouver pour

passer en Espagne car on avait dit que l'argent étranger n'était pas accepté. Je suis allé directement à la Banque de France et j'ai raconté une histoire : ma sœur allait partir en vacance en Espagne et je voulais des pesetas, mais on m'a répondu qu'il fallait présenter le passeport pour avoir les pesetas.

11. Le 14 octobre, à 5h du matin j'ai pris le train pour la TOUR de CAROL où nous sommes arrivés vers midi et demi. Nous avons déjeuné au Buffet de la Gare et à 1h1/4 nous avons pris le train pour BOURG MADAME où nous sommes arrivés vers 2h/1/4. Nous avons attendu l'ouverture des magasins pour acheter une carte détaillée et le 14, vers 3h, nous avons commencé à marcher dans la direction d'OSSEJA. Nous avons traversé la forêt de PALAU et nous avons franchi la frontière à 7h du soir. Nous sommes arrivés sur la route PUI PUIGCERDA - RIBAS où nous sommes arrivés le lendemain à 5h et demi du matin. J'ai cherché le Consulat mais ne l'ai pas trouvé. J'ai demandé à des dames qui allaient au marché s'il y avait un train pour BARCELONE mais elles m'ont fait comprendre qu'il y avait beaucoup de policiers à la gare. Nous avons donc décidé d'aller à pied. Nous sommes entrés dans un café où nous avons pu changer 1.000 francs pour 100 pesetas. Nous avons pris le car pour RIPOL où nous sommes arrivés à 6h du matin. De là partait un train pour BARCELONE à 7 heures.

12. Dans le train, tout s'est bien passé. Dès que nous avons vu une agglomération importante, nous sommes descendus nous doutant que nous étions à BARCELONE. Là, j'ai acheté un plan de cette ville et j'ai repéré le Consulat britannique. Je m'y suis rendu vers 10h et je suis resté une journée sous la protection du Consulat anglais, dans une pension. Le lendemain à 8h j'ai pris le train pour VALENCE à SANTS[5]. Le Consulat eut le tort de ne pas nous suggérer la défiance à l'égard de la police espagnole. Vers 10h1/2 le contrôleur passe et demande nos billets. Se doutant que nous étions étrangers par nos costumes et notre attitude, il nous a adressé la parole. J'ai dit en espagnol que je ne comprenais pas. Il est allé chercher la police et j'ai été arrêté. Amené à TARAGONNE, j'y suis resté 35 jours, en prison puis j'ai été conduit à MIRANDA. J'ai été libéré le 12 janvier.

13. De Madrid, je suis allé à GIBRALTAR où j'ai embarqué sur l'"ORMONDE" et je suis arrivé à GOUROCK le 27 janvier. Je suis resté 15 jours à CAMBERWELL et 12 jours à Patriotic School.

[5] BARCELONA-SANTS est la gare de Barcelone

Un extrait du journal de Louis Gilbert de Gourville

Son journal donne force détails sur un certain nombre de prisons espagnoles. Il montre aussi que c'est à la suite de la grève de la faim imposée aux prisonniers de Miranda par les prisonniers polonais que les Espagnols ont imposé aux divers consuls français, anglais, belges et autres de venir prendre en charge leurs ressortissants. Le journal figure sur le site de l'Association du Souvenir des Cadets de la France Libre.

Arrivée à la prisons de Tarragone

Finalement, nous avons pris le train dans une gare de banlieue. Un poème ce train: des gosses sur les toits, des gens sous les banquettes tous en loques, en tout cas malpropre. Impossible de bouger. Le contrôleur passe et me fait un grand discours auquel je reste coi. Ce n'était pas difficile de voir que nous étions étrangers car nous étions les seuls à peu près correctement mis dans le compartiment.

Il nous boucle dans le wagon sans que nous nous en doutions et va prévenir le policier en civil qui accompagne inévitablement les trains en Espagne.

Pour en revenir au contrôleur, il a du toucher 100 pesetas pour ce petit service, car tout se paie et s'achète, depuis le loqueteux jusqu'aux femmes de ministres et aux ministres eux-mêmes.

Les policiers nous fouillent, nous interrogent sur notre nouvelle identité en anglais, puis en français car décidemment, nous les déroutons, nous qui, purs Britanniques, ne comprenions pas du tout cette langue qu'ils appellent anglaise.

On me prend mon appareil photographique. Je me délaisse de la 2ème carte d'identité française à mon vrai nom que dans ma bêtise j'avais gardée. Finalement, mon dictionnaire leur parait à leur goût, ils s'en emparent. Il en sera de même de tous les menus objets que je possède jusqu'à ma mise en liberté le 12 janvier 1943 à 16h30. Nous étions le 10 octobre 1942 21heures (3 mois en Espagne!).

Enfin, nous arrivons à Tarragone avec nos gardes du corps. Au moment où nous arrivons dans la gare, nous assistons à un spectacle curieux: le contrôleur poursuivant depuis la locomotive jusqu'au wagon de queue sur le toit un passager clandestin.

Dans le compartiment, d'où je m'étais extirpé, une matrone cacha son gosse âgé de 4 ans dans ses jupes, tout ce qu'il y a de plus volontairement au moment où le vénérable et vénal représentant de la Compagnie de chemin de fer se présenta pour requérir les billets.

Nous sommes emmenés au commissariat où on nous interroge. Le commissaire trouva mon briquet à son goût et m'en remercie pour ajouter à mon contentement de nous voir mis en cellules avec un loqueteux qui obligeamment nous céda le banc de pierre (à de si nobles seigneurs qui jetaient les mégots par

terre) et sans plus de façons, se roula en boule à deux pas des WC à odeur plus que douteuse.

Le lendemain, le ventre au bout des ongles, nous décidâmes de manifester notre présence en réclamant de la "comida". On obtempère et on nous apporte un brouet noir qui parait-il devait être ce qu'ils appelaient du café; pas de pain. Le loqueteux qui n'avait jamais été à pareille fête l'avala gloutonnement non sans s'être lavé les mains dedans.

Nous réclamons et finalement, l'inspecteur bon enfant nous fit apporter à manger du restaurant. Le loqueteux, en nous voyant aussi manger croyait voir le Saint-Esprit et même, il poussa l'amabilité jusqu'à négocier un paquet de cigarettes au tarif marché noir soit 18 fois le prix.

On passe à l'anthropométrie : trois fiches : une pour Madrid, une pour Genève, une pour … Berlin!

Finalement, après bien des promesses, on nous dirige, menottes aux poignets, entourés par un peloton de soldats, comme des bêtes dangereuses car on avait essayé de leur fausser compagnie où nous sommes dirigés à la prison, sorte de citadelle, ancien château de Ponce-Pilate où, après nous avoir agréés, les anciens de la prison, (depuis 10 ou 12 ans) nous palpent, nous chipent tout ce que nous avions, nous tondent jusqu'au plus petit poil après nous avoir mis tout nus. Ils nous annoncent, avec l'autorisation du directeur que nous sommes en tôle pour un temps indéterminé pour viol (sans jugement évidemment) pour viol … du territoire Espagnol, puisque nous étions sans passeport et sans papiers. Ils nous fouettent et nous maintiennent, les salauds, sous la douche glacée sous prétexte que nous pouvions être le bienveillant refuge de puces, poux ou autres parasites.

Je me regarde dans un carreau. J'avais le crâne comme une boule de billard … On nous enlève nos vêtements pour les passer à l'étuve (On nous les rendra brûlés et pleins de poux cette fois, ces poux espagnols si vivaces et quelle progéniture rapide !!).

On nous revêt de combinaisons grasses et puantes à souhait, où j'ai grelotté pendant 8 jours durant. On nous enferme dans un petit cagibi pour ne pas nous mélanger, pensez donc nous sommes peut-être malades. On nous pique, la même aiguille pour les tuberculeux, les rachitiques etc …

J'en passe et de croustillantes entre autre le fait de parler javanais comme patois canadien (car nous étions espionnés), le chant de De profundis pour l'hymne national, le fait de tuer 124 punaises en 12 minutes …Pour nourriture, une louche de flotte le matin dans laquelle nageait un morceau de chou. Le soir idem et 150 grammes de pain pour la substantielle journée d'ennui. On nous mis dans la salle commune : même nourriture, même suave colique.

Les seuls types sympathiques de la prison (nous étions 150 dans un espace de 14m x 65m) étaient deux assassins : l'un avait tué sa belle-mère, l'autre sept

gardes-civils. Ils nous prêtèrent des couvertures. C'est ainsi que nous sommes restés jusqu'au 17 novembre.

Tous les soirs, il fallait faire le salut fasciste (sans cela, gare, les coups pleuvaient), au garde à vous, écoutant les chants fascistes soi-disant nationaux et les invocations à Franco.

Nous étions, j'ai oublié de le dire avec les prisonniers de droit commun qui étaient là, dans cette turne depuis 1 à 15 ans sans avoir mis les pieds dehors.

* * *

Pour accéder au texte complet :

* * *

12. Raymond ILLOUZ passe en Espagne le 25 octobre 1942

Interrogatoire de Raymond ILLOUZ du 16 décembre 1942

-ILLOUZ Raymond
-Né le 25 janvier 1924 à MARSEILLE,
-Nationalité : française,
-Profession étudiant
-religion : israélite
-Célibataire

1. J'ai fait mes études secondaires au lycée Carnot à Paris ; j'ai commencé en 1931/32 et en suis ressorti en 1939 alors que j'étais en 2ème pour aller à l'institut Crémieux à Hauteville près de Versailles.

2. J'ai quitté Paris pendant l'exode et je suis allé à MARSEILLE où j'ai passé mon bachot - je me suis présenté au lycée Thiers. En 1941 je suis allé à DIEULEFIT (Drôme) à l'école de la Roseraie où j'ai suivi des cours de philosophie. J'ai été reçu à la 2ème partie du bachot en 41/42.

3. VL. - Que faisiez-vous quand vous étiez à MARSEILLE ?

I. - J'avais l'intention de partir pour rejoindre les F.F.C. J'ai demandé un visa pour l'Amérique du Sud avec l'intention de m'arrêter à Lisbonne. Mon père avait été forcé de retourner une fois à Paris sur l'ordre de son patron pour fermer l'usine et régler quelques questions vers le 22 Septembre 1940. Il a passé la ligne en fraude.

VL - Je suppose qu'il devait avoir là-bas de gros intérêts pour se hasarder à franchir la ligne à ce moment-là.

I - Je ne sais pas bien tout cela, mais du moment qu'il avait reçu l'ordre de se rendre à Paris .... D'ailleurs il est retourné un mois et demi après.

5. VL. - Quelles sont les opinions de vos parents ?

I. - Mes parents ont toujours été gaullistes. Ils devaient également partir en Amérique.

6. VL. Quel était le motif de départ ?

I. - Ne pas rester en France surtout pour la question israélite. Leur visa pour l'Amérique a été facilement obtenu un mois après la demande, Quant à moi je

n'avais pas encore 18 ans à ce moment-là. D'autre part je sais qu'il y a passablement de personnes d'âge militaire qui ont obtenu également le visa de sortie simplement sur demande.

7. VL. - N'avez-vous connu personne susceptible de vous indiquer un moyen de rejoindre les F.F.C. ?

I. - Beaucoup de gens prétendaient connaître des moyens mais personne ne pouvait préciser quoi que ce soit.

8. VL. - Quelle était l'opinion générale des milieux étudiants à Marseille ?

. I - En général gaulliste, mais je les connais assez peu et me contentais de suivre mes cours. - Quant aux professeurs ils ne faisaient aucune allusion aux évènements, sauf un professeur de droit constitutionnel, M. ROUX qui, d'après les étudiants, était pro-vichyste.

9.- J'ai quitté la France le 25 Octobre 1942 muni de visas réguliers pour l'Amérique. J'ai franchi la frontière espagnole à Port Bou et Cerbère. Je me suis ensuite rendu à BARCELONNE, MADRID et LISBONNE où je suis arrivé le lundi 2 Novembre. J'ai séjourné dans cette ville pendant trois semaines à l'hôtel Franckfort, rua Santa Augusta.

10.- Je me suis mis en rapport avec M. GORLIER avec lequel mes parents étaient déjà en relations en France. Je me suis alors engagé dans les F.F.C.

11.- J'ai embarqué à bord du "GOLDDEN HORN". J'étais seul comme passager, mes autres camarades ayant monté à bord d'autres hydravions. Il y avait parmi eux LOICA qui venait également pour s'engager dans les F.F.C., LANG, sorti hier de Patriotic school, Paul MANUEL et Joseph CASANI ainsi que M. DOUILLY.

12.- J'ai déjà dit que mes parents étaient en relations avec M. GORLIER. Mon père ne me tenait pas au courant de ses affaires. C'est à Lisbonne que j'ai su qu'il faisait des avances en France aux personnes désirant rejoindre les F.F.C. - Ces avances étaient faites suivant les directives de M. GORLIER et remboursées par lui.

15.- Actuellement je désirerais suivre le peloton des élèves officiers.

* * *

8. Après l'occupation de la zone sud

L'année 1941 s'est terminée par l'entrée en guerre des Etats-Unis, promesse de renversement des rapports de force.
En septembre 1942, une loi institue le service de travail obligatoire sans mentionner l'envoi en Allemagne.
Le 8 novembre 1942 les Alliés débarquent en Afrique du Nord
Le 11 novembre 1942, les Allemands envahissent la "zone libre". On parlera désormais de "zone sud"

Les évasions

On voit que les évasions se multiplient dès l'instauration du travail obligatoire.
Les évasions de Cadets reflètent un mouvement général.

Les Espagnols

Confrontés à l'afflux massifs des arrivées, les Espagnols vont d'abord poursuivre les incarcérations, puis, compte tenu du basculement des forces du côté des Alliés, ils vont accélérer les passages vers Lisbonne ou Gibraltar.

Le 11 novembre 1942

A partir de cette date, la garde de la frontière pyrénéenne est prise en charge par des troupes allemandes appuyées par la Gestapo dans certains cas. Être pris à la frontière signifie le plus souvent la déportation.

Le service de travail obligatoire

C'est d'abord un "décret-loi" du 4 septembre 1942 permettant la réquisition des individus selon les besoins du gouvernement et l'obligation pour tous de justifier d'un emploi.

Puis le 17 février 1942, c'est l'obligation par classe d'âge de faire 2 ans de service de travail obligatoire.

LOI n° 106 du 16 février 1943 portant institution du service du travail obligatoire.

Le chef du Gouvernement,

Vu les actes constitutionnels n°s 12 et 12 *bis*;

Le conseil des ministres entendu,

Décrète:

Art. 1er. — Pour tout Français ou ressortissant français du sexe masculin, âgé de plus de vingt ans et résidant en France, les obligations résultant des dispositions des titres Ier et III de la loi du 4 septembre 1942 relative à l'utilisation et à l'orientation de la main-d'œuvre comportent notamment l'exécution d'un service du travail obligatoire.

Art. 2. — Le service du travail obligatoire sera effectué par année d'âge ou fraction d'année d'âge.

La durée du service du travail obligatoire est fixée à deux ans. Toutefois, cette durée pourra être réduite par décret pris en conseil des ministres.

Art. 3. — Le service du travail obligatoire pourra être accompli dans l'emploi occupé à la date de l'appel lorsque cet emploi est conforme aux besoins du pays.

Les jeunes gens astreints au service obligatoire du travail bénéficieront des mêmes conditions de travail et de salaire que les travailleurs libres occupant les mêmes emplois.

Art. 4. — Des décrets fixeront les modalités d'application de la présente loi.

Art. 5. — Toute personne qui enfreint la présente loi ou les mesures prises pour son application est passible d'un emprisonnement de trois mois à cinq ans et d'une amende de 200 à 100.000 fr. ou de l'une de ces deux peines seulement qui pourront être portées au double en cas de récidive.

Les mêmes peines sont applicables à toute personne ayant prêté son concours à toute manœuvre tendant à faire échec ou ayant fait échec aux dispositions de la présente loi ou des mesures prises pour son application.

En particulier, ces peines sont applicables à tout employeur ayant embauché des personnes visées à l'article 1er de la présente loi et astreintes au service obligatoire du travail par les décrets d'application prévus à l'article 4 si celles-ci n'ont pas justifié avoir satisfait aux obligations de la présente loi et des décrets pris pour son application.

Art. 6. — Le présent décret sera publié au *Journal officiel* et exécuté comme loi de l'Etat.

Fait à Vichy, le 16 février 1943.

PIERRE LAVAL.

Par le chef du Gouvernement:

Le garde des sceaux

On notera que les textes parlent du travail requis par le gouvernement en omettant de préciser qu'il peut s'agir d'un travail en Allemagne.

Les lois anti-juives

Les lois en application dans la zone nord sont étendues à la zone sud et provoquent également un courant de migration des personnes de confession israélite.

Impact sur l'émigration et sur la résistance

Ce sont certainement les lois sur le travail obligatoire qui sont à l'origine de l'explosion numérique des maquis…

13. André BERNHEIM, Albert BLIN et Pierre LEFRANC départ du 10 novembre 1942

Ces trois futurs Cadets vont faire le voyage ensemble. On dispose de plusieurs récits sur ce voyage :

- Un journal d'André Bernheim
- Un ouvrage de Pierre LEFRANC
- Un bref récit d'Albert Blin
- La transcription de l'interrogatoire d'André Bernheim

C'est ce denier récit que nous présentons ci-après

Interrogatoire de BERNHEIM André, Louis Alias DELBEUF

A Londres, le 20 Juillet 1943

-Né le 14 Juillet, 1920 à LA SAUSSAY, (Eure)
-Nationalité : Française,
-Religion : Israélite
-Célibataire
-Etudiant

1. J'ai fait mes études au Lycée Corneille d'ELBEUF et de 1928 à 1937, quand je suis allé au Lycée Louis le Grand à PARIS.
En 1939, j'ai suivi les cours du Lycée de Rennes jusqu'en 1940, quand j'ai été admis à l'école Normale Supérieure. De 1940 à 1942 j'ai suivi les cours de la Faculté des Lettres et de la Faculté de Droit de LYON; j'ai eu ma licence ès lettres à LYON en 1941, et pendant un an j'ai fait l'école des Sciences Politiques.

2. Je n'ai jamais fait de service militaire et j'étais sursitaire aux chantiers de Jeunesse.

3. Il y avait longtemps que je cherchais à rejoindre le Général de Gaulle. Ma première tentative date de juin 1940. Je suis parti avec mon frère de NOGARO dans le Gers où j'étais replié depuis le mois de juin et nous sommes allés jusqu'à PERPIGNAN. De PERPIGNAN, nous sommes allés jusqu'à la frontière espagnole et nous avons vu qu'il n'y avait pas moyen de passer. Nous sommes retournés à PORT-VENDRE pour essayer de nous embarquer pour l'Algérie sans résultat. Ensuite, nous sommes allés à ANDORRE où nous sommes restés huit jours en attendant le moyen de passer. Nous étions à l'hôtel de France aux Escaldas. Nous avons eu de très mauvais renseignements sur l'Espagne et voyant qu'il n'y avait rien à faire, nous sommes retournés à NOGARO.

4. Ma deuxième tentative date de septembre 1941. C'était à MARSEILLE où j'ai été en relations avec un genre d'armateur plus ou moins louche du nom de BARALA qui nous a fait des propositions d'évasion qu'il a été à la veille de réaliser d'après lui mais qui en réalité étaient tout ce qu'il y avait de plus fallacieux. J'ai découvert cela au bout de 15 jours.

5. A la fin de l'été 1942, j'ai été mis en relations, indirectement d'ailleurs, avec quelqu'un que je ne connaissais pas, que j'ai connu ici, Monsieur SCHUMACHER qui s'est occupé de nous faire évader de France. La combinaison qu'il avait d'abord n'a pas pu marcher et nous sommes partis le 10 novembre, sans aucune filière. Il ne nous a jamais donné de détail sur la filière qu'il nous a proposée d' abord. J'avais été mis en relation avec lui par une tierce personne, un garçon qui s'appelle Jean EPSTEIN-LANGEVIN qui a passé la frontière en même temps mais qui n'a pas été libéré au même moment.

6. J'ai quitté LYON le 10 novembre. (Mon frère a quitté LYON trois semaines plus tard). Nous nous sommes dirigés sur PERPIGNAN, puis sur BANYULS où nous avions un vague renseignement qui s'est avéré faux. Nous étions huit, Il y avait mon camarade EPSTEIN, un garçon qui s'appelle Albert BLIN, un autre qui s'appelle LEFRANC et un autre qui s'appelle HASEBIERE.

7. Nous avons traversé la frontière au col de BANYULS sans guide le 12 novembre. J'ai été arrêté le même jour, transféré à la prison de FIGUERAS, puis le 23 novembre au camp de concentration de MIRANDA. J'ai été libéré le 18 mars, mais je suis resté en résidence surveillée à MADRID jusqu'au 29 avril. J'ai rejoint l'Afrique du Nord dans le convoi organisé par le Haut-Commissariat en Afrique du Nord, puis l'Angleterre où je suis arrivé le 6 juin sur le SANTA ROSA.

11. J'ai connu les mouvements de Libération et de COMBAT à Lyon, mais je n'y ai jamais pris une part active.

M.O. Quelle était votre adresse à LYON ?

12. J'ai habité un an au 27 rue d'Enghien., six mois rue Philippe de LASALLE et à la fin rue DUCAIRE.

13. J'espère pouvoir être admis à l'école des Cadets bien que je vienne d' avoir 23 ans il a quelques jours. Le Commandant m'a dit que vraisemblablement j'y serais admis.

Le récit d'Albert BLIN

Albert Blin a précisé dans une lettre manuscrite adressée à l'Amicale des Cadets les grandes lignes de son parcours pour rejoindre la France Libre.

L'essentiel de cette lettre se rapporte à son action comme aspirant dans l'encadrement de maquis et dans l'encerclement de la poche de Royan.

Son voyage est raconté de façon beaucoup plus détaillée par Pierre Lefranc.

Une première tentative en juin 1940

En 1940, je me suis retrouvé à Bayonne où j'ai d'abord été à la gendarmerie pour m'engager. Puis, après que le maréchal Pétain avait fait don de sa personne à la France et que le général de Gaulle avait lancé son appel, j'ai cherché sur le port un bateau pouvant me mener en Angleterre. On m'en a désigné un et je me suis retrouvé au Maroc. De retour en métropole en octobre 1940, j'ai fait une seconde tentative d'après des informations qui devaient me mener à Alger et les dites informations étant obsolètes, je me suis retrouvé aux chantiers de jeunesse.

Puis, en très mauvais état, je suis une seconde fois revenu en France.

Départ le 10 novembre 1942

De nouveaux contacts à Lyon me permirent d'espérer enfin un bon départ pour la bonne destination ? Le débarquement américain en Afrique du Nord hâta ce départ. Le 10 novembre 1942, nous étions 7 (dont Pierre Lefranc) à prendre le train pour Perpignan où de soi-disant contacts ne furent pas trouvés. Le 11 au soir, nous repartions pour Banyuls où nous allâmes loger dans un hôtel proche de la gare.

Nous y trouvâmes un juif allemand prêt à passer les Pyrénées. Le lendemain, à 6 heures du matin, nous quittâmes les lieux et suivîmes notre guide. A 13 heures, nous étions sur la frontière. Une heure plus tard, deux gardes civils qui chassaient nous arrêtèrent et nous enfermèrent au village de Rabos.

Notre périple fut lent : après Rabos, il y eu Figueras, Barcelone, Saragosse, Miranda de Ebro, Madrid (un mois en résidence surveillée), Setubal, Casablanca, Marrakech, re-Casablanca, Gibraltar, Greenock en Ecosse où nous débarquâmes du "Santa-Rosa" le 6 juin 1943. Nous y avons fait connaissance d'un certain Marcel Schlouch qui deviendra Marcel Savigny.

Ensuite, Patriotic School, l'École des Cadets d'où nous sortîmes, Pierre Lefranc, Marcel Savigny et moi, avec beaucoup d'autres aspirants en juin 1944.

Le récit de Pierre LEFRANC

Pierre Lefranc a fait en 123 pages un récit très détaillé de son passage en Espagne au début de son livre "Voici tes fils" paru en 1974. Il n'est évidemment pas question de le reproduire ici.
Son récit donne de nombreux détails non seulement sur son voyage, mais aussi sur l'attitude des Espagnols autres que les gardes civils, sur la condition des prisonniers catalans condamnés à mort et aussi sur le fameux camp de Miranda.
On ne citera que quelques extraits :

Une filière, mais laquelle ?

Moi, j'attendais tout simplement de partir en avion. On me l'avait promis. Je savais que des opérations clandestines avaient lieu et j'estimais que rien ne serait plus rapide qu'un vol direct. Les mois passaient, il y avait peu d'opérations et chaque fois surgissait une soi-disant personnalité qui prenait mon tour.

Je commençais donc à désespérer et à envisager sérieusement un départ plus modeste, sur mes deux jambes. Je m'enquérai de filières.

Merveilleux morceaux choisis d'aventure que les filières ! Les circuits proposés, plus romantiques les uns que les autres, ne présentaient que l'embarras du choix. Tantôt, c'était une infirmière décorée en 14-18 dont le frère propriétaire d'une ferme à deux cents mètres de la frontière, officier en retraite, avait connu le général de Gaulle à Saint-Cyr ; tantôt c'était un diplomate ami du second de l'Ambassade d'Angleterre en Espagne et qui se rendait fréquemment à Madrid ; ce pouvait être aussi un curé dans la paroisse duquel professait un instituteur, grand chasseur de chamois, pour lequel les Pyrénées n'avaient pas de secret et dont les états de services comportaient le passage de plusieurs généraux, d'un académicien octogénaire, etc.

Aucun état, il est vrai, ne jouissait d'autant de considération dans la Résistance que celui d'ecclésiastique et quoi que les barbares aient cru utile d'inscrire sur leur boucle de ceinturon, la conviction habitait tous les chrétiens patriotes que le Seigneur était avec eux. Plus M. Hitler était assimilé à l'antéchrist, pas vite franchi, plus cette certitude était forte.

Pour se faire reconnaître il fallait frapper trois fois, citer un passage de la Bible, venir de la part de l'oncle Jules, tenir à la main une plume de paon ou porter un casque gaulois... bref, beaucoup de fantaisie et peu de sérieux.
Comment passaient donc les aviateurs abattus qu'on entendait à la BBC et qui prétendaient avoir rejoint Londres en huit jours ? Je réalisai plus tard que les meilleures filières d'évasion, qui fonctionnaient magnifiquement sur le territoire français, menaient parfois dans les prisons espagnoles. Mais alors le nécessaire

était aussitôt fait pour que ces aviateurs fussent rapidement libérés, pour qu'une voiture diplomatique les conduisît à Gibraltar et qu'un avion les déposât chez eux le lendemain matin.
Un matin, quelques jours après la rentrée de l'automne 1942, je rencontrai Jean dans un couloir de la Faculté. Il était dans un grand état d'exaltation. Il me poussa dans l'embrasure d'une fenêtre pour me dire ceci : « Je pars ce soir par une filière de l'Intelligence Service. Je ne sais quels sont vos sentiments, mais si vous le souhaitez, il y a une filière pour vous »
(...) la filière s'avérera fausse et ils franchiront finalement les Pyrénées en faisant confiance à un aubergiste de Banyuls.

Le repas des habitants de Rabos.
C'est leur première journée en Espagne, ils ont été arrêtés et mis dans la prison d'un petit village. Les gardes leur ont dit qu'ils n'avaient pas d'argent pour les nourrir…
Ce soir-là, j'entendis donc des bruits qui venaient du village. Je montai au rempart, c'est-à-dire sur un tas de tuiles, d'où je parvenais à voir quelques mètres de la ruelle. Des voix se rapprochaient. J'aperçus un garde qui tenait d'une main sa mitraillette et de l'autre une torche, le curé et un autre groupe de gardes également mitraillette en main. « Quel beau tableau ! » pensai-je, et aussitôt après : « Ces sagouins ne viendraient-ils pas nous fusiller, par hasard ! » Maurice, qui était toujours inquiet de tout, me demanda ce qui se passait. Je n'osais lui décrire ce que je voyais. Les verrous furent tirés et les torches éclairèrent mes compagnons alignés sur le sol, ébouriffés et clignant des yeux.
Le curé s'avança et se mit à parler. « Ce n'est pas de l'allemand », remarqua Schneidel avec à-propos. Nous ne comprîmes rien au discours de cet homme tout de noir habillé et qui nous parlait les mains jointes.
« Le train est peut-être en avance » se hasarda Gallion mais personne ne trouva ça drôle, la tendance générale étant plutôt à l'inquiétude.
Puis une bousculade se produisit autour de la porte et nous vîmes arriver deux femmes qui portaient un grand plat fumant, puis venaient un autre plat et une bonbonne de vin. Une odeur merveilleuse. Une vague de joie. Il fallut un effort pour attendre un instant, mais le prêtre tenait à placer son discours. André eut l'inspiration subite de parler latin au saint homme, un latin fantaisiste, évidemment, mais ils se comprirent. La population avait fait une collecte pour nous nourrir, traduisit André. « La France, répondit André, ou plutôt le Canada, remercie les habitants du village d'avoir participé à la lutte pour la liberté que nous menions pour tous les peuples du monde... » La fin de cette belle phrase se perdit dans l'excitation générale. Les Allemands s'associèrent largement au festin si ce n'est aux paroles d'André. Schneidel découvrit qu'un mouton presque entier nous était servi. « De la viande, de la viande ! » s'écria-t-il, comme le matelot de

Christophe Colomb avait crié : terre ! Puis il se mit à manger religieusement et je tournai la tête quand je vis que des larmes coulaient de ses yeux.
L'atmosphère de la surprise-partie monta vite à un niveau rarement atteint boulevard Saint-Germain, surtout lorsque arriva la deuxième bonbonne. Les femmes et les hommes du village, assis sur les marches, buvaient avec nous ; les gardes aussi, et les enfants attrapaient des morceaux dans la sauce. Ils ne devaient pas voir souvent de viande, nos petits convives de ce soir inoubliable. Puis quelqu'un, à défaut de chant canadien, entonna le chant de tous les prisonniers, qu'ils soient d'un côté ou de l'autre d'une frontière : la Marseillaise. A notre surprise, nos hôtes rustiques connaissaient des couplets que nous ignorions. Nous serrâmes ensuite les mains. Le curé demanda le silence et, entouré de la fumée des torches finissantes, dans l'odeur du ragoût et du vin, dit un « Notre-Père »... Je me suis pris à le réciter avec les autres. La porte se referma. « Vous voyez les gars, dit Gallion, qui affirmait que les murs de la cave s'étaient mis à tourner, tout va bien. »

* * *

14. Alix GOLENDORT part le 13 novembre 1942

Pour Alix GOLENDORT, on dispose d'une copie du questionnaire manuscrit qu'il a renseigné à Londres mais on ne dispose pas du compte rendu rédigé et tapé à la machine de l'enquêteur.

Interrogatoire du 13 juin 1943

-Nom : GOLENDORT
-Prénom : Alix
-Né le : 8 mai 1920 à PARIS XIV
-Nationalité : Française
-Profession : Etudiant en pharmacie
-Marié
-Religion : Catholique

Etudes : 1930 à 1935 au Lycée Voltaire Paris 11
1936-1937 au Lycée Hoche à Versailles
1937-1939 au Lycée Voltaire à Paris 11
1939-1940 un stage de pharmacie rue Turbigo
1940-1941 : Première année de faculté de Pharmacie à Marseille
1941-1942 : néant (mobilisation chantiers de jeunesse)

Circonstances de décision de rejoindre les FFC

Arrivée des Allemands à Marseille le 11 novembre 1942
Passage de la frontière franco-espagnole le 13 novembre 1942 en passant par PERPIGNAN, PRAT-de-MOLLO, (Hôtel des touristes), FIGUERAS, MIRANDA
Départ du camp de MIRANDA le 28 avril 1942
Arrivée à GIBRALTAR le 2 mai 1943
Départ le 30 mai 1943
Arrivée le 7 juin 1943

* * *

FRANCE COMBATTANTE

Etat-Major Particulier du
Général de Gaulle

B.C.R.A.
SH/CM/ 7622 D/BCRA/R.2
REF : M.I.6.
CLA : II 3

CLASSEMENT 3 22.4.1
Dossier : Cdm Pers - Group
No 8865 - 26

2 ex.

4

Londres le 13 Juillet 1943

Non s. ce n'est déjà fait
Vu

NOTE POUR LA SECTION C.E.

Vu

Objet : Michel d'ARCANGUES

Je vous signale que le volontaire Michel d'ARCANGUES, actuellement à l'Ecole des Cadets, âgé de 20 ans, qui est arrivé en Angleterre au début de juin 1943, nous a été indiqué par les services britanniques comme possédant des informations intéressantes sur une organisation d'évasions à la frontière franco-espagnol.

Il sera de passage à Londres le 14 Juillet. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir le faire interroger sur ce point au cours de son passage à Londres.

Le Lieutenant MELLA
Chef de la section "R"

Destinataires

Section C.E.
Archives "R".

C-E : Arrivée
N° 13.576
Date 13 JUI 1943
Dossier 17512

15. Michel d'ARCANGUES part le 15 novembre 1943

Basque et passionné de culture basque, il a non seulement su traverser les Pyrénées, mais est ensuite revenu en France pour faire passer André de Ganay et Alain Desforges.

Il est mort assez tôt après la guerre et l'Amicale des Cadets n'a pas conservé de document sur sa vie.

Le récit complet de ses évasions a été transcrit dans le cadre de son interrogatoire par le BCRA, à son arrivée en Angleterre.

Le récit de son évasion

Interrogatoire de d'Arcangues Michel n° D9389 du 27.5.1943

1. A l'âge de 10 ans j'ai été envoyé au lycée de Beaumont (Angleterre). Ensuite j'ai continué mes études à Bayonne jusqu'au bachot. J'ai passé la première partie en juin 1939 "B". Je n'ai pas passé la philosophie à cause de ma mobilisation. J'ai été mobilisé en juin 1940, à Tarbes, au 2ème Hussards.

2. A ma démobilisation, j'ai été envoyé au chantier de jeunesse de St-Pé-de-Bigorre, N° 30 comme chef d'équipe. J'y suis resté jusqu'au 1er février 1941. J'avais fait de la préparation militaire à Bayonne (Cavalerie). Du 8 juin 1940 à septembre 1940, j'avais été versé dans un bataillon d'EOR à Tarbes commandé par le Lieutenant DESFORGES. A la fin de ce peloton, je devais sortir comme aspirant. Evidemment, il n'y a pas eu de suite à cause de l'armistice.

3. Rentré chez moi en février 1941, je me suis occupé des fermes et propriétés de ma famille jusqu'en Juillet 1942, date de mon voyage à Paris. J'avais l'intention de faire quelque chose dans la décoration de cinéma. J'ai trouvé du travail aux studios de Joinville. J'ai commencé avec Fernand GRAVEY, le capitaine Fracasse. Je suis resté là jusqu'à mon départ en novembre 1942. J'ai d'abord fait deux voyages en Espagne.

4. Non je n'ai jamais eu de contact avec une organisation quelle qu'elle soit, aussi bien pendant ma période au camp de jeunesse qu'à Arcangues ou à Paris. Ce qui m'a décidé à quitter la France a été l'occupation de la zone libre. J'ai vu qu'il n'y avait aucune hésitation à avoir. Personnellement, j'aurais voulu partir avant, mais mes parents s'y sont opposés.

5. J'ai quitté Paris vers le 11 ou 12 novembre 1942, aussitôt après l'occupation de la zone libre. Je suis allé à Bayonne où je suis resté deux ou trois jours. J'ai

quitté la France définitivement le 15 novembre. Je suis allé à St-Etienne de Baïgorry. Arcangues est en zone occupée et interdite. Je ne suis pas allé chez moi pour ne pas causer d'ennuis à mes parents

6. Arrivé à St-Etienne de Baïgorry j'ai fait route avec un ami qui était de la région et qui avait rendez-vous avec un contrebandier basque espagnol. Nous avons contourné le col d'Ispéguy et nous sommes allés à un endroit appelé Eloriota, connu des contrebandiers, pays tout à fait perdu. Arrivé dans un village, dans la vallée, appelée Errazu, mon ami m'a laissé. C'est un nommé M, Français basque, domicilié tout à fait sur la frontière.

7. Arrivé en Espagne, je connaissais un homme qui faisait le transport (autobus) et j'ai passé la nuit chez lui. Le lendemain, il m'a pris dans son autobus et je suis allé ainsi jusqu'à Pampelune. En Espagne, on demande des papiers pour aller d'une province à une autre, mais en principe, on peut se promener sans papiers dans la Navarre. Mon but était de rejoindre un consulat anglais. Arrivé à Pampelune, j'ai vu qu'il n'y avait pas de consulat, mais j'avais l'espoir d'obtenir de faux papiers d'identité espagnole. Je connaissais le mouvement nationaliste basque qui était assez fort et je connaissais ses sentiments pro-Alliés et surtout anti Allemands ; je comptais m'adresser à ce mouvement qui me considérait comme leur compatriote. Malheureusement, à Pampelune, ce n'est qu'une minorité assez surveillée et les personnes que j'ai vues m'ont conseillé d'aller à Bilbao. Là, effectivement, j'ai obtenu assez facilement des faux papiers d'identité établis au nom d'Azcareto COSTA. Ils m'ont été faits par un basque espagnol, un type de la police également nationaliste. Je n'ai rien eu à payer. Ensuite, je me suis présenté au consulat anglais de Bilbao pour leur demander de m'aider. J'avais un peu d'argent, des faux papiers et je parlais espagnol. Je suis allé à Madrid en train où j'ai vu Mr B. à l'ambassade britannique.

8. Entre temps, comme ma mère est bolivienne, j'ai eu l'idée d'aller voir le ministre de Bolivie qui m'a promis un passeport bolivien pour aller au Portugal. J'ai attendu ce passeport à Madrid chez des parents à Madrid le Comte d'A. Mais la venue d'un ami de DESFORGES m'a décidé à rentrer en France parce-que dit-il, mon ancien instructeur voulait passer. Cet ami se nommait C. Il est parti en Afrique du Nord. Il m'a dit : "DESFORGES veut absolument passer, pourrais-tu l'aider". Je suis parti. J'ai pris un autre chemin pour passer la frontière, je suis passé à Arbaiceta. Je suis resté assez longtemps à Bilbao. J'étais en train de m'entendre avec des amis basques pour obtenir des faux papiers pour des amis. J'ai été en rapport avec un joueur de pelote E. et un autre A. J'ai donc passé la frontière à Arbaiceta vers le 26 ou le 27 janvier. Une fois les faux papiers obtenus, je suis allé à Pampelune où j'ai retrouvé un ami, type que je savais avoir fait beaucoup de contrebande nommé B qui voyage entre la France et l'Espagne. Il a une auberge à Pampelune et m'a promis de me passer le lendemain dans sa

voiture. Cela me convenait. Je suis arrivé en France à Saint-Jean de pied-de port puis je suis allé à Bayonne où j'ai pris le train pour Paris afin de voir DESFORGES que j'ai retrouvé. Je ne connaissais pas son adresse, mais nous avions un ami commun qui avait été élève E.O.R., J. vague neveu de l'ancien sénateur. Il avait le numéro de DESFORGES. J'ai proposé à ce dernier de le conduire mais je devais repartir assez vite. Il était à ce moment-là chez VOISIN[6] et avait à liquider quelques affaires. Nous nous sommes alors arrangés : je lui ai donné l'adresse d'un type que je connaissais, le père JANSENIUS et j'ai emmené avec moi un ami : De GANAY.

9. J'avais connu De GANAY à Paris dans des petites parties de jeunes gens et je m'étais lié d'amitié. Je savais qu'il voulait partir et je l'ai emmené. Je suis entré avec lui par l'intermédiaire de DOLFUS que je connaissais déjà. Ce dernier prétendait qu'il était en contact avec des mouvements de résistance mais sans donner de détails. Je ne peux dire si cela était vrai. C'est un garçon très sympathique mais j'ai l'impression qu'il est un peu hâbleur. Il prétend n'avoir que 18 ans mais il en a certainement 20 ou 21 ; il me l'a avoué un jour. A un moment donné, il habitait une propriété à Bayonne et il m'a dit qu'il était en relation avec des agents de l'I.S. Je ne le connais pas beaucoup. Un jour que je déjeunais avec lui en décembre 1941 (Il revenait de Berlin) il m'a dit que les Allemands étaient foutus. Il n'avait pas l'air très enthousiaste. Il a voiture et essence et est considéré comme persona grata. C'est surtout DOLFUS qui m'a décidé à emmener de GANAY. Il m'a dit que je lui rendrai un grand service de conduire ce garçon et comme il avait eu déjà l'occasion de m'obliger, j'ai accepté. Retourner avec de GANAY n'était pas une petite affaire. Nous avons décidé de ne pas voyager ensemble et je l'ai expédié sur Bayonne où il est arrivé le matin et moi le soir. Je pouvais m'arrêter à Biarritz ou à Bayonne, mais, lui, devait s'arrêter à Dax, étant de Paris. Il a fait le restant de la route en vélo. Je l'ai retrouvé à Bayonne chez un contrebandier basque espagnol un type qui pèse 140 kilos.

10. S est un contrebandier réfugié depuis la guerre, de Bilbao, en contact avec tous les contrebandiers français et espagnols. Il venait chez A. J'avais décidé de rester chez A. J'ai franchi de nouveau la frontière après St-Etienne de Baïgorry, le 13 février, pendant la nuit. Arrivé à Bilbao, j'ai retrouvé DESFORGES passé en train.

11. Nous avons pris contact avec le consulat américain. A ce moment-là, il y avait un accord et tous les français devaient aller au consulat de Bilbao qui se chargeait de les expédier sur Madrid en leur donnant de l'argent et des faux papiers. A Madrid, nous sommes allés à l'ambassade anglaise. Un mois après je

[6] Etablissements VOISIN : Constructeur aéronautique

suis parti pour Séville puis j'ai suivi la filière normale jusqu'à Lisbonne où je suis arrivé le 12 avril.

12. De Ganay s'est présenté à l'ambassade d'Argentine qui lui a délivré des papiers ainsi qu'à Desforges.

13. De Lisbonne, je suis parti par avion jusqu'à Bristol. J'ai passé ensuite 8 jours à Camberwell et 24 jours au R.V.P.S. J'ai été interrogé au bout du 15ème jour.

14. Actuellement, je désire entrer à l'école des Cadets si cela est possible.

15. B. Que pensez-vous de DESFORGES ?

C'est un homme très remarquable; je l'ai eu comme instructeur. Il est Français avant tout. Quant au problème Giraud-De Gaulle, il pense que c'est la même chose. Il ne retient qu'une chose : servir la France. Vis-à-vis de Pétain, il considère qu'il s'est trompé. Je me souviens d'une conférence qu'il nous avait faite. Il a toujours été anti Allemand. Je pense qu'il est allé à Paris d'abord pour revoir ses parents puis dans l'espoir de trouver une filière. Avant d'aller à Paris, il m'avait écrit une lettre me demandant de le dépanner. Je ne sais pour quelle raison il est allé travailler chez VOISIN. Il est parti quand je suis allé le chercher. Il est resté très longtemps à Uriage. Moi-même, j'y ai fait un stage de 15 jours. Il disait : " Nous sommes ici pour reformer la France et foutre les boches dehors".

16. DUNOYER de SEGONZAC est un ami remarquable, pas collaborateur. Il m'a dit qu'il y a ici un ancien aumônier d'Uriage, N, très bien connu, ami intime de DESFORGES, tout à fait dans ses idées. Il nous avait fait une conférence très intéressante sur le "National-Socialisme"

17. Je dois signaler que j'ai rencontré à Lisbonne le nouveau ministre de M. LAVAL, M.MONNIER. J'avais rendez-vous avec mes amis De Ganay et Desforges, j'entre, je les demande, M.Monnier vient et me dit "Vous êtes Français !", je suis le nouveau ministre de M.LAVAL. J'avais l'air bête, je ne savais pas où me mettre. Il me demande "avez-vous des nouvelles de MM. X … amis à moi qui sont gaullistes, ils ont été arrêtés dans le train de Madrid à Lisbonne. Je lui ai répondu que justement, je m'étais occupé de ces personnes le matin même. Enfin je ne me souviens pas trop de ce qu'il m'a dit mais j'ai retenu une chose : " En ce moment tous les Français jouent double jeu ". Je n'ai su qu'après que c'était M. MONNIER.

* * *

16. Raymond BANZET - Passage le 16 novembre 1942

Interrogatoire de Raymond BANZET, Londres le 1er Juillet 1943

-Nom :	BANZET, Raymond, Louis, Paul
-Date et lieu de naissance :	5 février 1920 à Mulhouse (Ht.Rhin)
-Nationalité :	française
-Profession :	étudiant
-Religion :	protestante
-Situation de famille	célibataire

1. J'ai fait mes études au Lycée de Mulhouse de 1927 à 1935. De 1935 à 1937 au Collège de Glay (Doubs) - de 1937 à 1938 Lycée de Vesoul où j'ai passé la première partie du baccalauréat.

2. En 1938 je me suis engagé par devancement d'appel. Le 1er novembre 1938 je fus affecté au 2ème G.A.M. à Strasbourg ; à la déclaration de la guerre au 2ème R.A.M. En mars 1940 mon escadron a passé au 14ème R.D.P. avec lequel j'ai fait toute la guerre. Cet escadron a été dissout après l'Armistice, je fus affecté au 8ème Dragons à Issoire. J'ai été démobilisé le 5 décembre 1940, comme brigadier. Pendant la période de juin 1938 à septembre 1939 je suivais des cours de spécialiste de conducteur de chars.

J'ai été décoré de la Croix de Guerre avec citation à l'ordre de la Brigade. J'ai été blessé en juin 1940 dans les bois de Thibre près de Châlons s/Marne par éclats de bombe.

3. De janvier 1941 au 25 octobre 1942 j'étais stagiaire dans la maison de commerce " LORACH & CIE. " 8-12 rue de la Justice à Mulhouse.

4. Le 25 octobre 1942 j'ai quitté Mulhouse dans la matinée. Je suis parti à bicyclette, sans aucune indication, je me suis dirigé vers St.Louis, Huningue. A Huningue j'ai traversé le pont du Rhin et suis arrivé à Lorach(Allemagne). En longeant la frontière suisse j'ai été arrêté par des gardes-frontière allemands qui m'ont demandé ce que je faisais, je leur ai répondu que je me promenais. Ils ne m'ont fait aucune remarque et m'ont laissé continuer ma route. A la frontière suisse j'ai laissé tomber ma bicyclette, j'ai passé par-dessus les barbelés et suis arrivé à Bâle à 3 heures de l'après-midi. Je me suis présenté au poste de douane

suisse. Ils m'ont emmené en voiture et m'ont interné à la prison de Bâle. Le lendemain 26 octobre j'ai été conduit au Commissariat pour déclaration. Dans l'après-midi je suis allé au Consulat Français et le mercredi matin 7 octobre J'ai été dirigé sur Neuchâtel et mis à la prison militaire. Je fus interné pendant trois jours. J'ai quitté Neuchâtel pour Genève, puis Annemasse. A Annemasse j'ai été reçu par la Légion et mis au centre d'accueil français.

Je suis parti pour Lyon pour aller retrouver mon oncle, Mr.BANZET, 44 rue Dubois. Mon oncle avait été expulsé d'Alsace en 1940, il habitait Thann avant son expulsion. Je suis resté à Lyon jusqu'au 11 novembre 1942. Au cours de mon séjour à Lyon, j'ai fait des démarches auprès de Mr.KALB au Centre des Alsaciens-Lorrains, afin de pouvoir passer en Afrique du Nord. Mais entretemps il y a eu le débarquement, on ne pouvait plus partir.

5. Le 11 novembre j'ai quitté Lyon pour me rendre à Toulouse auprès de mes amis Alfred et André WALTER Alfred Walter était inspecteur de police à Brive-la-Gaillarde. Avant la guerre il était à Mulhouse et c'est à ce moment-là que j'avais fait sa connaissance. Alfred Walter s'est décidé de partir avec moi. Nous avons quitté Toulouse le 15/11/1942 à destination de la Tour de Carrol pour passer ensuite en Espagne. Nous avons traversé la frontière dans la nuit et sommes arrivés à Puigcerda le lendemain. Nous avons demandé la route de Barcelone à un civil, qui nous a donné les indications nécessaires. Nous avons pris la route qu'il nous avait indiquée et vers 3 heures du matin nous avons été arrêtés par des soldats espagnols qui nous ont ramenés à Puigcerda. Nous avons passé la nuit en prison et le lendemain on nous a fait partir à Figueras où nous avons été écroués jusqu'au 27 novembre. A cette date-là nous sommes partis pour le camp de Miranda. Le 27 avril j'ai été libéré et dirigé sur Madrid. J'ai passé la nuit à Madrid et suis parti le lendemain à destination de Gibraltar où je suis resté jusqu'au 30 mai. Le 30 mai je fus embarqué à bord du "Letitia"[7]. Je suis arrivé en Angleterre le 4 juin Greenock, puis Camberwell, Patriotic School et actuellement je suis au centre d'accueil.

6.- Je désirerais entrer à l'Ecole des Cadets et en cas de réussite entrer dans les Commandos ou Parachutistes, sinon je reprendrai volontiers mon ancienne fonction, c.à.d. conducteur de chars.

[7] Un autre document mentionne le SANTA-ROSA arrivé le 5 juin à Greenock

17. Raymond VITTE passe le 20 novembre 1942.

Interrogatoire de VITTE Raymond du 19 juin 1943 à Londres,

Candidat volontaire aux F. F. C.

Né :	le 12 avril 1922 à PROVINS (Seine & Marne).
Nationalité :	Française
Profession :	Conducteur de Travaux Publics
Situation de famille :	Célibataire
Religion :	Catholique

1. J'ai fait mes études d'abord à l'École Primaire de PROVINS jusqu'en 1934 après avoir obtenu mon certificat d'études. Ensuite au Collège de PROVINS où j'ai passé la première partie de mon baccalauréat (Sciences) en 1939. De 1939 à 1940, j'ai préparé Math. Elem, mais je n'ai pas passé l'examen Après j'ai suivi les cours de Conducteur de Travaux Publics à l'École Eyrolles_ Boulevard Saint-Germain à PARIS, jusqu'en 1942. Je suivais ces cours par correspondance et je travaillais en même temps chez mon père qui m'a initié et j'ai ainsi pu apprendre le métier de conducteur.

2. De 1939 à 1940, j'ai fait ma préparation militaire élémentaire Mais je n'ai pas été mobilisé.

3. Depuis longtemps déjà, je voulais quitter la France pour venir en Angleterre et combattre l'ennemi aux côtés des Alliés. J'étais dans une ville très calme où il n'y avait pour ainsi dire aucune activité. Je n'ai pas eu vent d'organisations gaullistes ou autres. Nous discutions entre nous. Moi personnellement, j'ai agi comme j'ai pu, c'est-à-dire qu'au cours de mes discussions, je parlais toujours en faveur des Alliés ce qui faisait douter les personnes qui ne croyaient pas en la victoire des Alliés. A part cela, je n'ai eu d'activité quelconque dans une organisation. J'ai quitté au mois de novembre 1942 mais je voulais partir bien avant cette date, mais ma mère s'opposait à mon départ. Au tout début 1942, j'étais d'ailleurs allé à DIEPPE dans ce but. A peine suis-je arrivé là-bas, des personnes m'ont découragé. On m'a dit qu'il y avait plusieurs jeunes gens qui s'étaient fait arrêter et qui avaient été envoyés en prison. Ceci se passait en avril 1942, avant l'affaire de DIEPPE. Je suis revenu de DIEPPE avec l'intention de passer par l'Espagne car j'avais entendu dire que c'était la meilleure combinaison.

Sur ces entrefaites, mon père est tombé malade et j'ai dû remettre mon départ à plus tard car je devais le remplacer dans son Entreprise de Bâtiments et Travaux Publics. Au mois de septembre, mon père allait un peu mieux et, ce n'est qu'au mois de novembre époque à laquelle mon père était complètement rétabli, que j'ai pu mettre mon projet à exécution,

4. Comment êtes-vous allé à DIEPPE?

R. J'étais à ROUEN à cette époque-là où j'étais en déplacement pour le compte de mon père. Pour aller à DIEPPE il fallait un laissez-passer spécial que j'ai pu obtenir en qualité de conducteur de Travaux Publics Je suis parti de ROUEN un matin, en bicyclette et je suis arrivé à DIEPPE vers 10 heures. Avant d'arriver à DIEPPE, je me suis promené sur les fortifications, sur les falaises et je n'ai pas été arrêté par les Allemands pour vérification de mes papiers. J'ai pu remarquer que toutes les villas étaient renforcées de béton armé et servaient de postes d'observation. Comme je vous l'ai déjà dit, personne ne m'a arrêté. J'étais allé à DIEPPE, car j'avais eu vent d'une histoire de bateau de pêche. En arrivant, je suis allé dans un petit café sur le bord des quais. Dans ce petit café, j'ai entendu parler des marins et je me suis mêlé à la conversation. C'est ainsi que j'ai appris que plusieurs jeunes gens étaient partis sur des bateaux de pêche mais qu'à 3 milles des côtes ils avaient, été aperçus par une patrouille allemande et qu'ils avaient été arrêtés et mis en prison. J'ai expliqué à ce groupe de personnes que j'étais venu à DIEPPE avec l'intention de m'embarquer sur un bateau de pêche et pouvoir ainsi rejoindre l'Angleterre. Ils m'ont immédiatement déconseillé ce moyen d'évasion car depuis cette dernière histoire les Allemands étaient à l'affût. Je suis donc retourné-chez moi.

5. J'ai quitté PROVINS le 18 novembre avec mon camarade Elie DEPRET qui, à Miranda, se faisait appeler Pierre DUMESNIL. A PROVINS il avait travaillé à la maison LIES THOMAS comme tourneur. Après il avait travaillé dans une ferme où il faisait les vendanges. Il était encore dans la ferme où il faisait les vendanges au moment où nous avons quitté PROVINS.

D. Comment avez-vous connu Elie DEPRET?

R. Elie DEPRET est un camarade d'enfance; je l'ai connu lorsqu'il avait 9 ans. Nous avions exactement les mêmes idées et depuis longtemps nous cherchions une combinaison quelconque pour pouvoir partir. Nous avions convenu que le premier de nous deux qui entendrait parler de quelque chose préviendrait l'autre. Comme c'est moi qui ai eu, le premier, le tuyau de l'Espagne, je lui ai donné un coup de téléphone et nous avons décidé que notre départ aurait lieu le mercredi. En effet, par l'intermédiaire de cousins, j'ai eu l'adresse d'une personne à BAYONNE qui devait me recommander à des passeurs qui me feraient franchir la frontière espagnole. Cette personne s'appelait Michel LASALLE et habitait à

Maison Barbé, Saint-Léon, BAYONNE. Nous sommes partis en direction de BAYONNE en passant par PARIS et BORDEAUX. En arrivant à BAYONNE, nous sommes allés voir Michel LASALLE, qui nous a emmenés, mon camarade et moi, le soir même et en voiture un peu plus loin que SAINT-ETIENNE -DE - BAIGORRY dans un hôtel où nous devions trouver un passeur. L'hôtelière n'a pas voulu nous loger en attendant un guide parce que nous n'avions pas de papiers et que nous ne voyagions pas légalement. Voyant que l'hôtelière ne voulait pas nous loger, Michel LASALLE nous a présentés à des ouvriers télégraphistes qui allaient jusqu'à la limite extrême de la France, c'est-à-dire jusqu'à la frontière espagnole. En raison de leur travail, ils pouvaient voyager librement et ils connaissaient très bien la région. Lorsque LASALLE leur a parlé de nous, ils nous ont dit de monter dans le camion avec eux. Ils nous ont également dit qu'ils allaient nous emmener jusqu'à UREPEL où nous trouverions certainement quelqu'un qui nous ferait passer la frontière.

6. Lorsque les télégraphistes nous ont déposés à UREPEL, nous avons effectivement trouvé un guide qui, je crois, était contrebandier car il passait également de la saccharine et diverses choses. Nous avons donné 4.000 francs au guide qui nous a fait passer la frontière franco-espagnole le 20 novembre.

La suite du récit est absente du dossier mais le récit de son compagnon d'évasion, Elie DEPRET permet de connaître la suite:

Le récit d'Elie DEPRET, son compagnon d'évasion.

Le 18 novembre 1942, j'ai franchi clandestinement la frontière espagnole entre les Aldudes, point extrême de la route qui passe par Saint Etienne de Baigorri et Elzondo, dans cette petite cité, grâce à l'obligeance d'une française mariée à un Basque espagnol. J’ai avec un billet d'autobus gagné San-Sebastien et me suis rendu au Consulat d'Angleterre de cette ville, puis après avoir signé un engagement dans les F.F.L., muni d'un viatique, j'ai tenté de gagner l'Ambassade d'Angleterre de Madrid, en empruntant le train. Arrêté dans ce train, sans "sauf conduit" j'ai été incarcéré à la prison Puerta del Sol, ensuite à la prison Conde de Penalver et finalement transféré au camp de Miranda de Ebro.

En juin 1943, j'ai rejoint le Balneario de Ondarraora de Ubilla , puis regagné Miranda, pour prendre un convoi ferroviaire, qui à travers l'Espagne m'a mené à Sotubal au Portugal, puis à bord du paquebot "Gouverneur Général Lépine ". J’ai débarqué à Casablanca en août 1943, pour être incorporé dans l'armée de l'air.

Une amitié qui remonte à l'école communale et ensuite au collège de notre ville nous a amenés, Raymond Vitte et moi, répondant à un idéal commun, à tenter et réussir ensemble notre évasion par l'Espagne, et cela sans appui, ni contact.

C'est donc conjointement que nous avons franchi la frontière le 18 novembre 1942, signé notre engagement au Consulat de San Sebastien, pris le train pour

Madrid, été incarcérés dans les mêmes prisons et cellules, pour débarquer à Miranda par un jour de décembre 1942, avant Noël, peu de temps avant la grève de la faim déclenchée par les polonais.

Au hasard d'une inscription sur une liste, comme il en fleurissait dans le camp, R. Vitte, plus heureux que moi, a quitté le camp de Miranda au mois de mai 1943. Je ne l'ai revu qu'à la fin de la guerre, l'un et l'autre étant démobilisés.

C'est par la suite que j'ai eu connaissance de son odyssée. Dirigé sur Madrid, il a gagné Gibraltar, et par convoi, gagné l'Écosse puis été incorporé à l'École des Cadets de la France Libre à Ribbesford. Il a été promu aspirant le 1er juin 1944.

Débarqué en Normandie, blessé devant Avranches le 15 août 1944, rapatrié et soigné en Angleterre, il a rejoint son unité le 14 septembre, puis participé à la campagne d'Allemagne jusqu'au 8 mai 1945. Il était affecté au XII corps d'armée US comme officier de liaison et fut démobilisé le 20 novembre 1945.

18. Louis WEISS passe la frontière le 27 novembre 1942

Interrogatoire de WEISS Louis, Henri du 17 juin 1943

Nom :	WEISS Louis, Henri
Né le :	18 juin 1922 à BERG, Bas-Rhin.
Religion :	protestante
Profession :	Etudiant
Situation familiale :	Célibataire.

1. J'ai suivi les cours de l'école primaire avec stages pratiques et théoriques à la section préparatoire à l'école nationale technique de STRASBOURG du 1er octobre, 1935 au 15 Juillet 1938 quand j'ai obtenu mon brevet élémentaire. Du 1er octobre 1938 au 15 Juillet 1939 j'ai fait la première année de la section mécanique à l'école nationale technique de STRASBOURG. De Juillet 1939 à janvier 1940, mon père a été déplacé sur PARIS et j'ai suivi des cours par correspondance de l'école spéciale des travaux publics de PARIS. J'ai préparé le concours des Arts et Métiers, mais comme en mai, j'ai été obligé de partir à nouveau, cela n'a pas marché.

2. En janvier 1941, j'ai fait une première tentative de départ. J'avais fait une demande pour avoir un laisser-passer pour chercher des affaires à PARIS que j'avais soi-disant laissées là-bas. Je l'ai obtenu et je suis parti. Je suis allé jusqu'à PARIS où j'ai vu des amis de mon père qui m'ont donné l'adresse d'un Monsieur LUCIANI à MARSEILLE. Je me suis rendu à MARSEILLE, mais Monsicur LUCIANI était parti. J'habitais le Centre d'Accueil pour Alsaciens et Lorrains. J'ai fait tout le littoral pour pouvoir partir, mais cela n'a pas marché. Ensuite, j'ai fait une démarche auprès de la mission des Alsaciens-Lorrains pour passer en Afrique du Nord mais cela n'a pas donné de résultats. Du 1er janvier 1942 au 10 Juillet 1942, j'ai suivi les cours de l'école St. ELOI à AIX en PROVENCE où j'ai préparé le concours des grandes écoles. J'ai été reçu en Juillet 1942. Du 1er octobre 1942 au 27 novembre 1942, j'ai suivi les cours de la première année de l'Institut Electrotechnique de GRENOBLE à l'école préparatoire de CHAMBERY.

3. Je n'avais pas de relations directes pour passer en Espagne, mais quand les Allemands sont arrivés, j'ai décidé de tenter le passage quand même. J'ai quitté

CHAMBERY avec deux amis, Jean PERRIN[8] qui est ici et un autre qui est resté à MIRANDA, Pierre BOURREC. Nous sommes allés à TARDETS où nous avons par hasard trouvé un garagiste sympathisant. Nous avions l'intention de partir pour MAULEON parce que c'était plus près de la frontière, mais on nous a dit que la filière n'était pas bonne par ce chemin. Nous sommes allés de TARDETS à HOX et là nous avons trouvé des passeurs qui nous ont fait passer par la forêt d'IRRATY. Les passeurs n'ont rien voulu nous prendre pour le passage, mais nous les avons payés quand même. Nous avons rencontré ces passeurs par l'intermédiaire d'un instituteur, ex-prisonnier évadé, qui vivait à HOX et qui donnait des cours à TARDETS. (J'ai donné tous les détails sur mon passage à la section Évasion). D'autres personnes m'avaient auparavant aidé indirectement : Monsieur GAYTON, Directeur de l'Ecole Préparatoire de CHAMBERY nous a facilité le départ en nous remboursant les frais d'inscription de l'école ; Monsieur HOLL., Président du groupement des Alsaciens-Lorrains à CHAMBERY a écrit à OLORON pendant six mois au moins et s'est occupé de nous, parce qu'il a un frère en Espagne qui est passé ; Monsieur LACK, 13 rue Bonnivat à CHAMBERRY, est un Alsacien qui nous a accueillis chez lui avant de partir; Monsieur FRIEDRICH, de la S.N.C.F. de CHAMBERY est un cheminot qui nous a donné des renseignements pour aller trouver un autre cheminot qui habite à OLORON, mais dont je ne me rappelle plus le nom.

4. J'ai été arrêté en Espagne le 30 novembre 1942, près de PAMPELUNE ; je suis resté à la prison de PAMPELUNE 7 jours et au camp de MIRANDA cinq mois et demi. J'ai été libéré le 24 mai 1943 et j'ai embarqué à GIBRALTAR sur le SANTA ROSA qui est arrivé en Angleterre le 6 juin 1943.

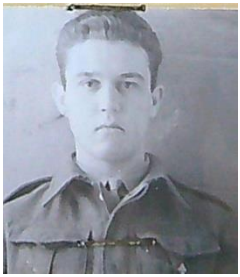
5. S. I. Je n'ai jamais fait de service militaire. Je voudrais rentrer dans une unité motorisée.

[8] Peut-être le Français libre Jean Perrin né le 27 juin 1923 – Riedisheim, SAS, MPLF le 14 Juillet 1944 à Trédion.

19. Charles VOELKEL passe le 3 décembre 1942

Son récit[9]

En tant que membre d'un mouvement du scoutisme « Éclaireurs Unionistes » j'avais la possibilité de choisir le Chantier de Jeunesse qui aurait à m'accueillir le jour de mes vingt ans. Replié en Auvergne chez des amis de mes parents j'avais en août ou septembre 40 rencontré un des dirigeants de cette association de jeunes qui, inquiet du tour que pouvait prendre ce mouvement, souhaitait y voir d'anciens scouts "sûrs" ou présumés tels. Je me suis retrouvé près de Vichy dans un camp où, en dehors du chant dédié au Maréchal, l'on nous abreuvait de sentences laudatives mais encore mal structurées. Plus tard ce n'était guère mieux, mais la jeunesse du dit Maréchal présentait plutôt mal. Je suis parti à Perpignan flanquant un jeune héros pompeusement appelé "Conquérant de province". Quant à moi j'étais chef du mouvement pour les Pyrénées Orientales. Bien évidemment je n'y suis resté que le minimum de temps convaincu de l'inanité de cette création.



J'avais fait acte de candidature pour le Chantier de jeunesse de la Marine non pas tant pour naviguer mais parce qu'il était basé en Algérie à Arzew. Je fus donc convoqué à Marseille peu avant ma majorité de vingt ans pour, dans un premier temps, livrer ma chair tendre aux bataillons de punaises du centre de passage des troupes coloniales. L'embarquement était donc prévu pour le 10 novembre.

Les Américains en décidèrent autrement. Un gradé de la Marine française, non sans jurer, nous informa que nous étions rendus à nos familles en attendant une convocation ultérieure. J'ai donc fêté mes vingt ans en famille mais, méfiant, je cherchais déjà comment rallier l'Afrique du Nord.

J'avais rencontré deux amis catalans de mon âge qui cherchaient aussi un moyen de fuite. Un cousin de René Terrisse devait se joindre à nous ainsi que Pierre Pams. Tous deux devaient s'engager dans les S.A.S à la sortie du camp de concentration, le cousin ayant été récupéré en urgence du seul fait de ses compétences : mécanicien sous-marinier. Nous en étions à cette recherche dans tous les bistrots bien ou mal fréquentés. La chance étant avec nous il n'y eu pas d'intervention de la police vichyssoise dans nos projets. Entre temps j'avais retrouvé sur un quai de la Basse un chef éclaireur : Paul Mas, qui effectuait son

---

[9] Le texte de ce récit, daté de 1999, tapé à la machine par Charles Voelkel est conservé dans les archives de l'Association du Souvenir des Cadets de la France Libre. Pour des raisons de lisibilité, on a ajouté quelques sous-titres et modifié la ponctuation en conservant néanmoins les tournures de phrases du texte original.

service militaire au 24° R.I.C à Perpignan. En attendant il logeait dans une maison pas encore close.

Le départ de Perpignan et 21 heures de marche

Il fallait se décider car l'inquiétude grandissait ; la garnison allemande de Perpignan était de moins en moins discrète et, le soir du 3 décembre 1942, tous les cinq prenions le car direction Saint-Laurent de Cerdans avec pour seule instruction : contacter le curé de St-Laurent : Monsieur l'Abbé Bousquet. Il n'en était pas à son premier convoi car parti à cinq, nous nous vîmes neuf au départ vers onze heures du soir. Grâce soit rendue au gendarme qui nous a contrôlé dans l'autobus, il eut le bon goût, entre ses dents, de me souhaiter bonne chance...

Avions nous fait du bruit sur ce chemin pierreux dans le maquis cerdan, quelques coups de feu nous inquiétèrent pourtant sans que les balles aient pu nous menacer. Arrivée au ruisseau dit "La Mouga": destruction de nos pièces d'identité et en avant marche direction le sud. Le paysage, très beau, ne nous a pas inspiré surtout après quelques dix-sept heures de marche en terrain vallonné voire escarpé puis "halt" : deux gardes civils nous demandent des papiers alors qu'ils savent pertinemment que nous n'en avons pas, "Vamos", "le Jefe au village", ce qui nous vaut encore quatre heures de marche. A ce moment nous ne sommes plus que six. Au détour du chemin l'un de nos gardes confie son fusil à l'un d'entre nous et se précipite derrière un buisson... devinez pourquoi. Un peu plus loin un vieux paysan, sortant d'un abri de pierres sèches nous offre un verre de vin, un vin solide et charpenté qui nous fait faire la grimace avant de remercier cet homme comme il se doit.

Premier interrogatoire à Oix près de Castell Fujit, repas à l'auberge réglés par nos soins sur les quelques pesetas dont nous avions pu nous munir. Ce samedi soir nous n'avions pas de fièvre mais sommeil. Le lendemain dimanche 5 décembre messe pour tous, prétextant une religion réformée sinon déformée nous regardons la vie de ce village, pauvre comme tous les villages espagnols de cette époque.

Lundi 6 décembre

Le lundi sera un autre jour... Ce lundi 6 décembre, après avoir scrupuleusement payé notre place, nous nous retrouvons dans les locaux de la Policia Armada, appelés aussi "les Grises" du fait de la couleur de l'uniforme, peu appréciée des catalans et des espagnols en général. Re-interrogatoire, manifestement ils ne croient pas un mot de notre nouvelle identité qui canadienne, qui anglaise. Mes profs d'anglais du collège ont dû tricher et m'enseigner un patois grand breton ; cellule avec repas payés par nos soins et, le mardi matin simulacre de jugement, départ menottés vers la gare et ses luxueux wagons de marchandise. Regard sur la campagne de Saragosse et ces lieux qui furent l'objet de furieux combats entre républicains et franquistes.

Les deux gardes civils qui nous escortent tentent de nous acheter montres et bijoux à des taux parait-il préférentiels.

Arrivée à Miranda

Deux jours de ce régime et arrivée nocturne à Miranda del Ebro. Dépenaillés mais avec des cheveux moins ras que les nôtres, nos futurs commensaux nous crient de nous prétendre juniors alors que nous avons eu toutes les peines du monde à faire croire à nos geôliers que nous étions des soldats. A l'épreuve du temps la table des dits commensaux se révèlera des plus frugales. Première nuit dans une baraque en construction. Elle n'a pas encore de toit et de ce fait réveil enneigé. Tant pis l'on verra moins la crasse des couvertures, autre euphémisme ce pluriel laisserait présager une pléthore... réduite à une par tête. Dans les jours qui suivent la Noël que nous passons dans les cris sauvages de "nos amis polonais", leurs beuveries, mais comment ont-ils fait ? et quelque assassinat bien réel d'un Français qui avait eu le mauvais goût de gêner l'un des buveurs sur le chemin de la vidange.

Hélas nous n'avions encore rien vu : l'on nous loge dans une autre baraque en devenir mais munie d'un toit. Cette baraque deviendra latrines, chiottes puis cloaque, mais en attendant je me trouve jouxtant un petit homme vieux "surtout pour mes vingt ans". Pourtant sa figure ne me paraissait pas inconnue. Lui ayant ouvert une boite de sardines, preuve que son diplôme de polytechnicien ne lui avait pas profité puisqu'il lui fallait une clé, j'ai alors appris que mon voisin était M. Jules Moch. Au reste il n'est pas resté en apprentissage de survie bien longtemps.

La grève de la faim

Nous avons encore déménagé et les Polonais, encore eux, nous ont proposé une grève surprise, grève de la faim qu'ils avaient bien orchestrée avec les colis de leur Croix Rouge. Au sixième jour nous faisions plus pitié qu'envie. Nos relations avec le groupe polonais ne pouvant se dégrader davantage nous n'eûmes que des relations financières. En effet avec mes camarades nous avions été promus payeurs des "canadiens". L'un de ces polaks (gravissime injure pour ces slaves) surnommé Pierre Dac, était beaucoup moins drôle ; ce Wierdak avait pour séide un capitaine Wochieschovski qui nous proposa, sous le sceau du secret, de dédaigner les Allemands et de s'en prendre aux Russes. Il doit être encore étonné de notre accueil.

Et enfin le départ

Un beau jour Pierre Pams et René Terrisse ont été appelés au départ, j'en avais profité pour jaunir d'un ictère finement diagnostiqué par le Médico "es amarillo !!!"

Vint notre tour, Paul Masse et moi-même, persona non grata pourtant habitués à nous gratter, nous avions vingt-quatre heures pour quitter l'Espagne. Malgré

nos louables efforts, il nous fallut trois jours pour rallier Gibraltar et la liberté d'un marché aux esclaves où l'adjudant giraudiste nous faisait les doux yeux tandis que son homologue Français Libre nous promettait le nirvana.

Va pour le nirvana, nous étions là pour cela, mais nous étions en juin 43.

Peut-être que d'autres pourront tenter une étude sur la nourriture ingérée par les carabiniers espagnols de l'époque au vu des taches maculant leurs uniformes. Qui parlera de la belle hollandaise qui officiait au "calabosso", (prison intérieure du camp), des estraperlos (trafiquants), des croupiers du "siete paga doble" (Le 7 paye double), du joueur d'échecs étudiant ses coups jusqu'au trou des chiottes, de la chasse aux poux et des interminables discussions sur le devenir de la guerre qui risquait de finir sans nous.

J'ai revu le village d'Oix qui abritait un excellent restaurant en 1980. Mon épouse catalane apprit que nous eûmes de la chance car des volontaires franquistes firent la chasse aux rouges qui avaient l'audace de franchir clandestinement la frontière. Parmi nos amis Cadets - ils le sont de plus en plus malgré l'âge - d'autres dangereux, dirions-nous terroristes aujourd'hui, rouges, ont eu des aventure bien plus dangereuses et parfois cocasses.

* * *

20. Jean-Louis ALIX passe le 10 décembre 1942

Interrogatoire de ALIX Jean, Louis, François du 7 avril 1943

NOM: ALIX Jean, Louis, François
Né le 14 Août 1922 à AMBERIEU (Ain)
Nationalité : Française
Profession : Étudiant en droit (1 ère année à MONTPELLIER)
Religion : Catholique
Célibataire

1.- J'ai fait mes études primaires à BELLEY (Ain) jusqu'à 8 ans puis je suis allé à STRASBOURG au Lycée Fustel de Coulanges jusqu'au Baccalauréat que j'ai passé en 1938 et 1939, 1ère et 2ème parties, (Sciences-Langues/ Philosophie). Ensuite j'ai suivi les cours à l'école Supérieure de Commerce à DIJON de 1940/1941. Nous sommes allés à PERPIGNAN en 1941 et je me suis engagé au 11ème Régiment de Cuirassiers à LYON le 10 Avril 1941. Mon Chef d'Escadron était le Capitaine de BUDOT. Un des officiers était l'Aspirant de la BRIVE (appelé de la classe 1939 et démobilisé le 15 Septembre 1941).

2.- J'ai résilié mon contrat à la suite d'un accident de cheval. Je n'ai eu aucune difficulté à résilier mon contrat grâce à un certificat médical. Je suis retourné à PERPIGNAN et je me suis occupé des réfugiés d'ALSACE-LORRAINE. J'étais secrétaire de l'Amicale des Réfugiés d'Alsace-Lorraine de PERPIGNAN. Le Cdt. THOUVENOT, du Génie, en était le président. C'est un architecte de STRASBOURG qui n'aime pas beaucoup les Allemands et est plutôt sympathisant à la cause alliée. Nous recevions "L'ÉCHO DES RÉFUGIES" édité à MONTPELLIER et qui devait être tiré à 25.000 exemplaires. Ce journal traite surtout des questions d'Alsace-Lorraine, donne des nouvelles du pays et ne cache pas ses sentiments anti-allemands.

3.- Je suis resté à PERPIGNAN jusqu'au 9 Décembre 1942 et pendant la nuit je suis parti pour l'Espagne. Un ami de mon père, M. BLANC, m'avait donné des tuyaux pour faciliter mon départ. Il m'avait fourni l'adresse d'un curé de St. LAURENT de CERDANS à qui je devais dire que je venais de la part de Maurice. Il me reçut mais me conseilla de ne pas partir seul ; il me dit qu'il était à ma disposition dès que je serais prêt. Je retournai à PERPIGNAN et M. BLANC me mit en relations avec un aviateur-électricien polonais naturalisé

français appelé OPPEMENSTEIN qui désirait partir également. Cet aviateur est encore à MIRANDA. Nous sommes partis le lendemain; j'avais 300 pesetas et l'aviateur en avait 200. Mon père m'avait procuré cet argent mais j'ignore comment mon camarade avait fait pour se procurer le sien.

Nous sommes partis par l'autocar dans la direction de St. LAURENT de CERDANS. Nous avions nos papiers qui ont été vérifiés en cours de route. A St. LAURENT nous sommes allés chez le Curé et il nous donna la marche à suivre pour arriver à la frontière qui était à environ 3 kms. Dans la montagne nous avons brûlé nos papiers et nous avons décidé de prendre la nationalité canadienne. Nous avons passé la frontière de jour sans difficultés et nous avons marché pendant plusieurs jours (70 à 80 kilomètres) dans la direction de RIPOLL. Nous avons été pris à St. JUAN, dans le train, au moment du contrôle d'identité. Nous avons été emmenés à la prison de St. JUAN et nous avons été fouillés. Là on nous enleva nos montres, nos stylos et tout notre argent sans nous donner de récépissé. De là nous avons été envoyés à la prison de GERONNE où on nous fit subir un deuxième interrogatoire et une deuxième fouille. J'avais conservé mon nom véritable et j'ai donné ma date de naissance exacte.

4.- Nous sommes restés 12 jours à la prison de GERONNE. Les conditions de la prison étaient épouvantables. Nous étions 175 prisonniers dans une pièce de 8 mètres sur 3 mètres. Nous étions couchés presque les uns sur les autres. La nourriture consistait d'une louche de soupe et de 125 grammes de pain par jour. Puis nous avons été transférés à MIRANDA par BARCELONNE et SARAGOSSE, et conduits les menottes aux mains. Nous sommes arrivés à MIRANDA à 5 heures du soir par -8° au-dessous de zéro et on nous laissa jusqu'à 1 heure du matin sans manger. On nous donna une seule couverture. Comme on n'avait pas voulu me reconnaître canadien je fus incorporé au groupe français. Toutefois, deux semaines avant mon départ, je fus reconnu "vrai canadien". La nourriture et les conditions étaient presque aussi mauvaises qu'à GERONE. L'esprit des prisonniers était mauvais excepté parmi les Polonais et les Belges.
Sur 1600 Français il y avait environ 600 "canadiens" qui désiraient se "planquer". Les officiers français étaient mis en résidence surveillée, sur parole d'honneur de ne pas s'évader. Le Consulat Américain s'occupait des jeunes et à un moment donné il fut question d'envoyer tous les jeunes en Afrique du Nord.

5.- Je suis sorti le 25 février réclamé par les autorités britanniques. Entre temps nous avions fait la grève de la faim. Le camp entier refusa toute nourriture pendant une semaine du 6 janvier au 13 janvier. Cette grève ne servit à rien et les conditions ne furent pas améliorées. Le Lieutenant PINETON était là-bas à cette époque.

6.- Pris en charge par les autorités britanniques, je suis resté à MADRID environ une semaine puis dirigé sur GIBRALTAR le 5 mars 1943.

7.- Je désire servir dans les parachutistes. Sinon je désirerais suivre les cours à l'Ecole des Cadets.

8.- DEMANDE. - Pouvez-vous me donner des renseignements sur les troupes allemandes qui occupent la région de PERPIGNAN.

REPONSE. - Ce sont des S.S. Il y en a environ une division. Ils sont très jeunes, certains n'ont pas plus de 16 ans. Ils paraissent moins "gonflés" que ceux que j'ai vus à DIJON, ils n'entrent plus dans les villes en chantant conne c'était leur habitude au début.

21. Jacques KAUFFMAN passe le 10 décembre 1942

Jacques KAUFFMAN a écrit le récit de son évasion et de sa vie militaire dans un texte dont un exemplaire a été conservé dans les archives de l'Amicale des Cadets de la France Libre et numérisé par l'ASCFL.

Après la guerre, il est retourné à la vie civile.

Le récit de Jacques Kauffman

La France occupée

1940 … La guerre ! La campagne en France s'achève dans la débâcle la plus complète. Les civils mêlés aux militaires se dirigent vers le sud, sans but précis, si ce n'est de fuir devant l'envahisseur.

Le 22 juin, Pétain demande l'armistice avec les Allemands. Les uns se sentent soulagés, d'autres consternés, d'autres encore révoltés.

Puis le temps passe. Au milieu de tous ces évènements, un inconnu, le général de Gaulle lance son fameux appel historique. Très peu de gens l'ont entendu.

La France est maintenant occupée par les Allemands du Nord à la Loire et sur toute la côte Atlantique.

Personnellement, parti de la Nièvre à bicyclette, j'atterris à Brive.

La vie s'organise petit à petit ; les gens parlent des évènements. Des courants d'opinions se forment. Certains pensent collaboration avec l'ennemi ou marché noir, etc … D'autres commencent à parler de résistance et c'est chez nous qu'Edmond Michelet organise le premier embryon de la Résistance.

Beaucoup écoutent à la radio de Londres la fameuse émission « Les Français parlent aux Français » qui animera les sentiments de tous. Charles de Gaulle devient une figure de légende et tout le monde connaîtra son appel.

A la recherche d'une filière d'évasion

Avec un ami réfugié à Brive, nous pensons que nous devrions rejoindre d'autres Français à Londres. Nous en discutons souvent. Seulement, comment aller de Brive à Londres ? A force de se renseigner, nous comprenons que le chemin le plus court passait par l'Espagne. Comment ? Mystère ! Puis, un jour, j'apprends qu'il existait une filière au départ de Pau. Nous décidons de tenter notre chance. Le plus difficile est d'en informer nos parents.

Juste quelques jours auparavant, le 11 novembre 1942, les Allemands occupent également le sud du pays ce qui n'était pas fait pour faciliter notre aventure.

Qu'importe, nous nous rendons à Pau au café dont on nous avait parlé. Je m'adresse timidement au propriétaire qui nous explique qu'il y avait bien, voici bien un an, un gars patron de pêche qui …

Devant notre mine déconfite, notre homme nous dit qu'il existait une autre possibilité de se rendre en Espagne, mais que pour cela, il fallait entrer en contact avec un de ses amis hôtelier à Tardets, sur le gave de Pau.

Nous le remercions et prenons le premier train pour Mauléon, puis de là, le car jusqu'à Tardets.

Nous trouvons l'hôtel en question et nous demandons une chambre. Gauchement, nous confions notre projet à l'hôtelier, Monsieur Soulet qui nous met aussitôt à l'aise. Dès l'entrée dans son établissement, il avait tout compris car nous n'étions pas les premiers. Il nous présente d'autres candidats dont le départ est prévu pour le lendemain soir. Nous nous joindrons donc à eux.

Première tentative interrompue par les gendarmes.

Le jour J, nos sacs sont portés au lieu de rendez-vous à 2 ou 3 km de là. Nous sommes le 9 décembre et nous nous apprêtons à franchir les Pyrénées sans équipement autre qu'un manteau et des chaussures légères.

Nous prenons la route du rendez-vous. Mon ami et moi marchons en tête, nos autres camarades nous suivant à distance.

Soudain, nous sommes pris dans le faisceau lumineux d'une lampe de poche. Ce sont deux gendarmes patrouillant à bicyclette. Ils nous demandent ce que nous faisons à cette heure en pleine nature. Nous risquons un petit « nous nous promenons ». Bien-sûr, firent-ils « Vous allez en Espagne et vous pensez que ce n'est qu'une simple promenade ? »

Je hasardais un « il y a bien des bergers en montagne ! » Ils nous prenaient pour des demeurés. Ils nous demandent nos papiers qu'ils embarquent et nous demandent de venir les récupérer à la gendarmerie, puis ils partent tous deux.

Restés seuls, nos autres camarades qui avaient observé le manège réapparurent. Nous leurs demandons de rentrer bien vite à l'hôtel. Quant à nous, nous nous rendons à la gendarmerie.

Là, nous recevons une magnifique leçon de civisme collaborationniste.

« Pourquoi voulez-vous partir, alors qu'en allant travailler en Allemagne comme volontaires vous toucherez d'excellents salaires et puis il faut suivre son destin comme je le fais, sinon, vous auriez pu me tuer tout à l'heure, etc, etc ».

Je décide de jouer le jeu, fais l'étonné, lui parle des salaires, etc, etc et lui dis que j'ignorais tout cela, puis, l'air convaincu, leur demande l'heure du car pour rentrer dès le lendemain.

Il trouve qu'il a affaire à des gens intelligents ayant tout compris et il nous rend nos cartes.

Ouf de soulagement car si nous étions venus à la gendarmerie, c'était uniquement pour récupérer ces papiers et éviter ainsi d'innombrables ennuis à nos parents.

Deuxième départ pour l'Espagne.

Nous repartons immédiatement à l'hôtel où nos camarades inquiets nous attentent.

Notre guide nous récupère et c'est le départ pour une marche qui devait durer plus de 20 heures.

Dans la journée, notre guide s'arrête devant un ruisseau qui servait de frontière entre la France et l'Espagne. Là, il nous fait ses adieux après nous avoir indiqué le chemin à prendre. Encore deux heures de marche, livrés à nous-même et nous atteignons une maison forestière. Là, des gardes-frontière espagnols nous accueillent, nous comptent plusieurs fois pour être sûrs que nous étions 7 et nous installent dans une grange. Nous nous endormons bien vite dans la paille.

Le lendemain, nos gardes nous escortent vers un petit village. Nous sommes embarqués dans un panier à salade qui nous amène par le col de Roncevaux à proximité de la frontière française.

Prisons de Pampelune et de Miranda.

Nous avons tous très peur d'être remis entre les mains de la gendarmerie française. Il n'en est rien. Quelques formalités pour nous qui nous faisons passer pour Canadiens.

Réembarquement et quelques heures plus tard nous nous retrouvons à la prison de Pampelune.

Cela se passait le 24 décembre 1942, la veille de Noël.

J'y passerai 39 longs jours.

Finalement, nous quittons la prison et nous sommes mis en résidence surveillée dans une ville thermale de Navarre.

Les premiers contacts se font entre le chef de notre groupe et un représentant de l'ambassade de Grande Bretagne qui prend des renseignements sur nous.

Puis on nous fait quitter l'hôtel pour nous interner au camp de concentration de Miranda où nous retrouvons une foule d'environ 2000 prisonniers dont beaucoup de « Canadiens » de toutes les nationalités.

11 juin 1943 - Départ pour Gibraltar puis pour l'Angleterre.

Nous sommes déjà le 18 avril 1943 et ce ne sera que le 11 juin que nous quitterons le camp.

Ensuite, nous allons en train jusqu'à Algesiras après un arrêt d'un jour à Madrid.

Le trajet Algésiras-Gibraltar se fera à bord d'une vedette britannique.

Nous sommes installés dans une caserne, habillés et libres de circuler dans la ville surtout peuplée de marins anglais et américains.

* * *

22. Aron alias Caron passe le 21 décembre 1942

Interrogatoire de ARON Michel, Henry, Georges, Alias CARON du 5/8/1943

-Candidat volontaire aux FFC
-Né le 23 octobre 1920 à Strasbourg
-Nationalité Française
Profession étudiant endroit, après la guerre ouvrier typographe
-Célibataire
-Religion Israélite

1. Le domicile normal de mes parents à PARIS était 20 rue de Varennes, 7ème. Mon père est décédé en 1930. J'ai commencé mes études au lycée Janson de SAILLY de la 9ème à la 3ème J'ai fait la 2ème et la 1ère au lycée BUFFON et la philosophie au Lycée Henri IV. Je suis bachelier. Je suis ensuite entré à la Faculté de droit pendant l'année 1938/1939. J'ai suivi aussi des cours d'allemand à la Sorbonne. Je n'ai pas passé d'examen. J'ai échoué à la première année de Droit.

2. Pendant la guerre, j'ai travaillé comme secrétaire à la Maison de Peinture, les Fils de LEVY FINGER à Paris, rue de BONDY. Les LEVY FINGER sont actuellement à MIRANDA. J'ai fait encore une année de droit.

3. A la débâcle, l'usine a été brûlée. Je suis alors parti Biarritz, mais je n'ai pu embarquer. Je suis passé: en zone libre régulièrement en Juillet. Je suis allé à Sète où nous avions une -maison. Je suis resté jusqu'en décembre puis je suis allé â un cours de typographe à Montpellier, puis de là à Marseille où j'ai vécu jusqu'en juin 1942 au 5 rue Rouvière en dehors des 8 mois passés aux chantiers de jeunesse de Juillet 1941 à février 1942 à HYERES. Après cela, je suis revenu à Marseille où ma mère demeurait avec moi.

4. J'ai quitté MARSEILLE en décembre d'après les indications données par les Pères Jésuites de MARSEILLE que j'ai connus par l'intermédiaire du docteur Georges VIDAL-NAQUET qui est également parti.

5. Personnellement je n'ai eu aucun contact avec les pères Jésuites. Je suis allé chez M. VIDAL-NAQUET qui avait pris rendez-vous pour nous. J'étais avec mon cousin BERCHIMEN. Nous avons été présentés à Pierre SABILLE et à Jean-Jacques BRISSAC qui est allé en Afrique. M.VIDAL-NAQUET a organisé un rendez-vous. Nous avons pris le train pour aller à Porté où nous sommes

arrivés le 15 au matin, nous avons franchi la frontière pour ANDORRE le soir et nous avons attendu 6/7 jours pour franchir la frontière espagnole le 21 décembre, Nous sommes arrivés à Seo de Urgel où nous avons été arrêtés. Je me suis déclaré canadien du nom de CARON.

6. Après être restés 10 jours à Seo de Urgel, j'ai été envoyé à Lérida où je suis resté Jusqu'en mai. Je suis allé ensuite, ensuite en résidence surveillée à Rocallaura. Libéré le 24 mai, je suis allé à Barcelone puis à Madrid et à Gibraltar où j'ai embarqué le 19 Juillet sur le "SAMARIA" arrivé le 24 Juillet à Liverpool. Je suis resté jusqu'au 4 Août à Camberwell, puis j'ai été envoyé à Patriotic School d'où j'ai été libéré le jour même.

7. Actuellement, je désire être incorporé dans l'armée de terre (cavalerie motorisée), suivre le cours d'E.O.R. ou aller à l'école des Cadets (ce qui sera le plus rapide)

8. J'ai fait des séjours en Autriche en 1935, 1936, 1937, dans des camps autrichiens ou dans des familles pendant l'été. En 1938 j'ai passé un mois en Angleterre à Brighton et à Londres. J'ai également fait divers séjours en Suisse, à Ostande (Berner oberland) dans une maison d'enfants.

9 J'ai des amis dans les F.F.C. : Capitaine de Vaisseau Jules MOCH, Colonel d'aviation CORNIGLION-MOLINIER (ami de mon oncle et tuteur Denis BLOCH arrivé en été 1941)

11. En ce qui concerne les organisations clandestines, j'ai connu à MONTPELLIER Jacques DUPUY et ROUSTAND qui travaillaient dans le mouvement "Liberté". Ils étaient à la pension Marguerite. J'ai d'ailleurs rencontré DUPUY à Madrid. Il était un de mes amis d'école. Je l'ai rencontré un jour. Il m'a demandé si j'étais fidèle sujet du Maréchal, puis il m'a offert de faire partie du mouvement Liberté, j'ai accepté. J'ai pu lui faire parvenir quelques renseignements sur les aménagements pour recevoir les produits d'Afrique du Nord. Quand je suis parti à Marseille, il dit qu'il avait transmis mon adresse et qu'on viendrait me voir ce qu'on n'a jamais fait.

12. En septembre ou octobre 1942, j'ai eu l'occasion de travailler une fois pour "Libération". Mon patron m'a prêté une "casse" qu'on a amenée chez un type dont j'ignore le nom à Marseille. Ce service m'avait été demandé par un de mes amis nommé Boris BONICHEWSKY qui était étudiant en médecine. Son père était décédé et sa mère était dentiste à Paris. Il m'a dit ensuite que la personne pour laquelle était fait ce travail se nommait BOQUET. J'ai vu aussi BOQUET mais j'ignorais son nom.

13. J'ai eu des contacts qui n'ont pas abouti à grand-chose avec mon ami le lieutenant Pierre BLUM, qui m'a proposé en octobre de me faire entrer dans une

organisation militaire gaulliste. Au moment où cela devait être fait (je devais suivre un cours d'officier remplaçant), je suis parti en Espagne.

23. Philippe WEYL passe le 24 décembre1942

Récit rapide de mon évasion par l'Espagne

Faisant partie dès 1941 du réseau de renseignements "Gloria SMH" et ce réseau ayant été découvert, j'ai quitté Brest, avec un camarade du même réseau nommé Emile Loison, le 20 septembre 1942. Après avoir passé la ligne de démarcation, nous nous sommes engagés au 27e B.C.A. (Annecy), afin d'échapper aux recherches des autorités allemandes. Au moment de l'invasion par les Allemands de la zone dite libre, nous avons quitté le 27e B.C.A. et, après avoir repris contact avec des camarades du réseau "Gloria SMH" qui avaient quitté la zone occupée pour les mêmes motifs, nous avons décidé de rejoindre Gibraltar à travers l'Espagne.

Nous sommes partis le 24 décembre 1942 de Tarascon sur Ariège vers 18 heures en direction d'Andorre. Faisaient partie de l'expédition : Mlle Picabia, MM. Emile Loison, René Le Gac, Weyl[10], Emmet, Sommer et deux autres agents dont je ne connaissais que le nom de guerre, tous du réseau "Gloria SMH", un aviateur canadien nommé Walther que nous avions récupéré à Marseille (l'avion de cet aviateur avait été abattu au-dessus de la Belgique) ainsi qu'un Français natif d'AFN qui s'était joint à nous au dernier moment.

Peu après avoir quitté Tarascon sur Ariège, nous avons dû nous cacher dans le lit d'un ruisseau pour échapper à une patrouille allemande. Un guide, payé par nous, nous a conduits jusqu'au Port de Siguer (2900 m). Il faisait très froid et nous avions eu les pieds mouillés en nous cachant dans la rivière. De plus nous étions poursuivis par une patrouille allemande que nous avions aperçue vers 2 heures du matin à environ 800 mètres plus bas. L'un de nos camarades, le Français natif d'AFN est mort gelé vers 4 heures du matin ; nous avons dû porter trois de nos camarades qui ne pouvaient plus marcher tant ils étaient épuisés.

Après avoir marché dans la neige toute la nuit et toute la matinée, nous avons atteint le Port de Siguer et nous sommes descendus dans la vallée d'Andorre où nous avons atteint le village de Serrat vers 15 heures. Plusieurs d'entre nous avaient eu les pieds gelés (plusieurs camarades durent être amputés partiellement quelques jours plus tard).

Deux de nos camarades qui avaient le moins souffert du froid, MM. Loison et Emmet ont tenté, avec deux guides Andorrans de retrouver le corps du camarade mort de froid, mais ces recherches furent vaines. J'avais moi-même deux doigts du pied droit gelés et, dans l'impossibilité de mettre des chaussures, je n'ai pu participer aux recherches. Notre équipe s'est alors scindée en deux groupes, l'un est resté près des blessés graves, l'autre, dont je faisais partie avec l'aviateur canadien, Emmet et Weyl, est passé en Espagne dans la soirée du 25 décembre

[10] Il n'a pas été possible de déterminer s'il s'agit de Philippe Weyl ou d'un autre homonyme

1942. A Seo de Urgel nous avons été arrêtés par la police espagnole et, étant donné notre état, hospitalisés à l'hôpital de la ville. Nous nous sommes déclarés Canadiens. Nous avons pu communiquer par téléphone avec le consul britannique de Barcelone qui, ayant pris connaissance de notre indicatif de réseau, nous a promis de nous libérer dans un délai de quinze jours. Dès que nous avons pu à nouveau marcher, nous avons été incarcérés à la prison provinciale de Lérida. Quinze jours après, le consul de Barcelone venait nous chercher, nous faisait conduire à l'ambassade britannique de Madrid et après avoir reçu des papiers attestant notre qualité de sujet anglais, nous avons été logés à l'hôtel Atocha où nous sommes restés dix jours. A l'issue de cette période nous avons été dirigés par chemin de fer sur Gibraltar où j'ai contracté un engagement dans les Forces Françaises Libres.

* * *

24. Marc SAVIGNY alias SLOUCH passe en famille le 24 décembre 1942

Marc Savigny a écrit un récit en anglais qui a été traduit en français par l'Association du Souvenir des Cadets de la France Libre.
Nous ne retranscrirons ici que la traversée des Pyrénées.

Le passage en Espagne

Puis, vint la grande nouvelle ! Les Alliés avaient débarqué en Afrique du Nord. J'étais dans une extrême jubilation, mais un regard, échangé avec mon père me fit comprendre que j'avais loupé quelque chose. Poings sur les lèvres, il resta silencieux un moment puis nous dit :
"La flotte française est à Toulon. Ils vont foncer là-bas de peur qu'elle ne rejoigne les Alliés. Ils seront ici demain. Nous devons partir en vitesse".
Bien sûr. Dans la nuit, les panzers traversaient la zone libre et les Allemands occupaient toute la France, depuis la frontière italienne jusqu'à la frontière espagnole, refermant la dernière porte vers la liberté. Nous étions pris au piège ! C'est ce que je pensais. Mon père décida alors que nous devions essayer de passer en Espagne avant que les forces allemandes n'aient eu le temps de s'installer en nombre sur la frontière pyrénéenne. Il vendit pour rien sa montre en or et nous nous dirigeâmes vers Banyuls, sur la côte orientale de la chaîne des Pyrénées, dans une localité bien connue pour ses vins de dessert, à quelques kilomètres de la frontière espagnole. Là, nous logeâmes dans un hôtel local, quelques jours avant Noël.
Nous prîmes quelques jours pour reconnaître les environs, en observant plus particulièrement à quels moments se faisaient les relèves des gardes-frontières. Puis, la veille de Noël, mon père dit :
"Allons-y ! Ils seront tous en train de célébrer Noël et nous n'aurons jamais de meilleure occasion…"
À une heure du matin, après avoir laissé le montant du prix de nos chambres sur les tables, nous sortîmes sans bruit, Père et moi portant une valise chargée de quelques chemises, de sous-vêtements et de paires de chaussures de rechange. Puis nous nous dirigeâmes vers les pistes de montagne.
Nous atteignîmes le sommet, quelque 5000 pieds (1500 mètres) plus tard, à quatre heures du matin et ho ! Accrochez-vous ! Nous vîmes, au loin, les premières lumières de civilisation. Derrière nous, la France était toute sombre à cause du couvre-feu. Au revoir, notre belle France !

Nous célébrâmes l'évènement en buvant dans un petit ruisseau une eau extrêmement claire, limpide et froide. À ce moment, elle avait meilleur goût que du champagne. Puis, après un repos bien mérité, nous reprîmes tranquillement notre marche et, à l'aube, nous trouvâmes une petite grotte pour nous reposer durant une heure.
Plus tard, à Madrid, j'ai rencontré une jeune femme belge qui avait essayé de traverser cette même montagne avec son fiancé, un soldat belge en fuite. Ils s'étaient perdus, avaient tourné dans la neige durant des heures. Finalement, elle avait dû, jusqu'au bout de ses forces, tirer son fiancé dont les pieds, d'abord, puis les mains avaient gelé. Après une nuit de blizzard et de vents glacés, sans autre chaleur que celle de leurs corps, il mourut de froid. Au matin, elle l'avait enterré dans la neige.
Comme vos peines, mes amis, paraissent bien relatives lorsqu'on entend celles des autres.
Nous continuâmes notre descente après avoir mangé le pain que ma mère avait eu la bonne idée de placer dans la valise, puis nous marchâmes vers notre liberté retrouvée, dans un pays libre.
Comme nous nous trompions ! En réalité, nous découvrîmes plus tard que les grandes villes étaient pleines d'officiers allemands en uniforme, bien conscients d'être dans un territoire dont le gouvernement s'acquittait d'une grosse dette datant de la guerre civile. Vers 9 heures, nous avions avancé sur une route allant vers Figueras lorsque, sortant d'un tournant, nous nous trouvâmes face à face avec 5 carabiñeros (policiers espagnols) arborant un sourire de chat du Cheshire qui indiquait clairement qu'ils avaient attrapé un poisson de plus. Toutefois, ce fut presque un soulagement pour nous de voir ces hommes, portant leurs chapeaux tricornes laqués noirs esquissant des sourires vaguement amicaux, figures détendues, sortis de leur ennui, et tenant nonchalamment chacun un fusil, instrument de leur incontestable autorité.
Celui qui avait un galon sur son épaulette demanda de façon autoritaire : "Frances ?"… Nous nous regardâmes de façon interrogative avec l'air du "Qu'est-ce qu'il dit ?". Il abandonna son air rigide et articula "Français ! Si ?" de façon très affirmative. Mon père répondit immédiatement en français :
"Nous sommes Canadiens en route vers notre ambassade à Madrid"… Un sourire triste, de type air de déjà vu, parut sur les lèvres de l'officier découragé qui laissa tomber : "Papeles por favor" ("Vos papiers, s'il vous plait"). De nouveau, mon père répondit que, parce que nous avions à franchir les lignes allemandes, nous avions dû jeter nos papiers et n'en avions plus à montrer.
Ayant fait son devoir avec ces incessants envahisseurs français, il nous dit lentement et distinctement de continuer dans la même direction et à environ 8 kilomètres, de nous arrêter à la hauteur d'une maison blanche au bord de la route et de les y attendre.

Nous reprîmes notre marche, durant laquelle je remarquai pour la première fois que Mère avait considérablement ralenti le pas, et qu'elle souffrait évidemment de quelque douleur qu'elle refusait de reconnaître, en insistant pour que nous continuions.
Nous marchâmes encore et encore jusqu'à atteindre la ville de Figueras, sans trouver la maison blanche sur le bord de la route qui avait été annoncée. En fait, nous avions bien vu une maison blanche au bout d'une longue allée bordée d'arbres, mais à environ 100 mètres de la route. Alors que nous cherchions une maison sur le bord de la route.
En arrivant à Figueras, nous fûmes immédiatement accostés par deux carabiniers, qui nous emmenèrent à la station de police locale, dans l'attente de recevoir des ordres. A propos des carabiniers, ils se déplacent toujours par deux car ce ne serait pas sûr pour eux de marcher seuls. Un signe comme quoi tout n'allait pas si bien dans le royaume d'Espagne !
On nous laissa assis sur un banc durant quatre heures, sans nourriture ni eau ; et, vers le milieu de l'après-midi, ma mère n'allait vraiment plus bien du tout. Elle était couchée sur le banc en position fœtale, terriblement pâle et répondait à nos questions par de faibles gémissements.
La porte s'ouvrit brutalement sur le carabinier rencontré le matin. En arborant un air féroce, il commença, en hurlant de toutes ses forces, par nous dire que nous avions tenté de lui échapper en ne nous arrêtant pas à la maison blanche et que nous allions être immédiatement reconduits à la frontière française.
Imaginez la scène : un policier frustré intimidant trois pauvres pigeons terrorisés à l'idée d'être remis à la police de frontière allemande avec les conséquences terribles qu'on peut deviner !
C'est alors que mon père, abandonnant toute précaution fit un pas en avant et regardant l'officier droit dans les yeux dit "Ok ! Nous sommes Français ! Mais vous parlez de renvoyer un homme qui a combattu dans les deux guerres mondiales, qui a été prisonnier durant deux ans dans la dernière, avec une femme qui est maintenant totalement épuisée et est manifestement malade et un adolescent qui n'a pas l'intention d'aller dans les camps de travail de Pétain ou des Allemands"…et tout cela en espagnol figurez-vous !
La figure de l'officier arbora un sourire visible et il commenta : « Vous parlez un très bon espagnol, Monsieur ! Félicitations ! C'est vraiment instructif de voir que nos voisins en savent autant sur notre culture…" Ses yeux se posèrent sur ma mère qui faisait un effort désespéré pour se tenir assise. "… et parce que Madame n'est pas bien, j'oublierai cet incident. Elle doit voir immédiatement le docteur de la prison. Bonne chance Monsieur !"
Il salua, fit demi-tour et disparut de nos vies qui pour un moment avaient été entre ses mains.

* * *

25. Robert GAITZ passe le 28 janver 1943

On dispose de 2 récits de son évasion. Le premier est un extrait de l'interrogatoire effectué par les services anglais à l'arrivée à Gibraltar. Le second a été rédigé dans les années 1980 et est paru en 2000 dans le numéro 38 de la revue de l'Amicale des Cadets de la France Libre : L'Écho des Cadets.

Premier récit de 1942 enregistré en Grande Bretagne par le BCRA le 12 juin 1943[11]

J'ai fait mes études au Lycée Carnot jusqu'en 1941.

J'ai quitté Paris pour Grenoble en octobre 1941.

J'ai fait l'Institut d'enseignement commercial de Grenoble et la capacité en droit dont j'ai fait la première année.

J'ai fait deux ans de l'Institut d'enseignement commercial.

J'ai quitté Grenoble le 28 janvier quand j'ai trouvé une filière pour partir. Je cherchais à rejoindre le général de Gaulle depuis la débâcle. Mon père a trouvé cette filière et me l'a proposée. C'est un lorrain qui était à Perpignan qui s'est occupé du passage avec mon père. J'ai pris contact à Perpignan avec ce lorrain dont je ne me rappelle plus le nom.

Il habitait avec sa mère dans un petit appartement ; ce sont des réfugiés de Lorraine. Je suis arrivé un vendredi matin à Perpignan et ce monsieur m'a dit qu'on partirait dans l'après-midi. Nous avons été à l'autocar où il m'a indiqué un monsieur en me disant de descendre là où cette personne descendrait.

L'homme est descendu au carrefour de Tailliet avec une femme et une petite fille ainsi qu'une vieille dame qui n'est pas venue avec nous par la suite.

Ce carrefour est du côté du Roc de France[12]. Nous avons marché pendant une demi-heure environ et nous sommes arrivés à un petit chalet dans la montagne. Nous y sommes restés environ une heure et demie et nous avons passé la frontière vers 4 heures du matin. Nous sommes partis à 8 heures du soir. Nous étions à 400 mètres de hauteur. Nous sommes redescendus aux environs de la mer, puis nous sommes remontés à 800 mètres. Je ne connais pas le nom des personnes qui étaient avec moi.

Je suis descendu en Espagne sur Massanet. Je suis resté deux heures dans un hôtel où il y avait trois autres Français qui étaient là et qui s'étaient déclarés Anglais, comme moi, d'ailleurs. Vers 3 heures de l'après-midi, nous avons été reconduits sur la frontière. Au bout d'une demi-heure de marche, les carabiniers nous ont expliqué le chemin de la frontière et ont ajouté « Voyez, Figueras est dans cette direction. On ne tournera pas la tête. Tâchez de ne pas vous faire prendre. »

---

[11] Archives Gaitz- Dossier 310-R5-31

[12] Roc de Frausa

Je suis parti avec ces trois garçons à Figueras où nous sommes arrivés vers 7 heures du matin et où nous nous sommes séparés. Je ne les ai plus revus. J'ai continué ma route pour cinq kilomètres et j'ai pris le train à Villamallet pensant pouvoir prendre un train de marchandises, et immédiatement j'ai été appréhendé. J'ai été conduit à la Guardia Civil de Gerone et emprisonné le soir même. Je suis resté 28 jours à la prison de Gerone jusqu'au 27 février 1943. A ce moment-là j'ai été libéré. J'ai passé 48 heures à Gérone, cinq semaines à Barcelone, logé par les soins du consulat Britannique dans un hôtel avec des papiers en règle. J'étais sorti comme moins de 18 ans car le consul avait fait mettre 17 ans et demi sur mes papiers quoique je me sois déclaré comme 18 ans et demi à mon arrestation. A Madrid j'ai donné mon âge comme 17 ans à la police. Je suis resté trois semaines à Madrid puis je suis parti pour Gibraltar en train avec des papiers et le passeport que m'avait fait faire l'ambassade de Madrid. (J'ai omis de vous dire que la personne à Taillet chez qui j'avais été m'a déclaré appartenir au deuxième bureau et à l'intelligence service). A Madrid, on m'a fait signer un papier pour me faire dire que je partais bien pour me battre.

A Gibraltar j'ai embarqué sur le Duneaton Castle le 25 avril et je suis arrivé à Greenock le 2 mai.

Je suis resté 32 jours à Camberwell et dix jours à Patriotic School.

Le deuxième récit daté sans doute de 1982

Mon périple commence en janvier 1943 à Perpignan, dans l'arrière-salle du café où j'ai rencontré le passeur qui m'avait été indiqué. Dans l'autocar en attente du départ vers Prats de Mollo où je suis censé me rendre comme apprenti chaudronnier, la conversation s'engage entre voisins. Le mien est très étonné de ma présence car il ne connaît pas l'artisan chez qui je dois me rendre. Les autres passagers tentent en vain de le faire taire lorsque les gendarmes montent dans le car pour faire un contrôle d'identité.

Je leur présente ma carte d'identité sur laquelle étaient mentionnés mon domicile à Grenoble et ma qualité d'étudiant. Ayant tout de suite compris la raison de ma présence dans la région, les gendarmes referment ma carte et me la rendent.

Je descends du car à la halte prévue et trouve le guide, une femme et un enfant et, si je me souviens bien, un ou deux hommes un peu plus âgés que moi. Nous pénétrons dans la montagne. Pendant la nuit, dans un fond de vallée, nous nous sommes « planqués » en observant le silence le plus absolu au passage des gardes-frontière allemands accompagnés de chiens. Au petit matin (le 29 janvier 1943) notre passeur nous abandonne après nous avoir montré la pente sud et nous avoir dit que nous n'avions plus qu'à la dévaler.

Arrivés quelques heures plus tard près d'une ville, nous envoyons la femme qui faisait partie de notre groupe acheter quelques provisions. Elle est revenue

accompagnée de gardes civils qui nous ont emmenés à la Jefetura de Policia. Je décline ma pseudo-identité, Roberto Raffael, citoyen britannique, né et domicilié à Blackpool (Lancashire) et je reste en garde à vue jusqu'à ce qu'une patrouille en armes vienne nous chercher, en nous disant qu'elle allait nous remettre aux mains des Allemands.

A la première halte, je tends ma blague à tabac aux gardes qui s'installent confortablement pour se rouler des cigarettes. Nous en profitons alors pour dégringoler la pente à travers des buissons d'épineux et nous échapper sans que nos gardes ne nous poursuivent. Nous passons la nuit, gelés, dans un abri de cantonniers. Au matin, nous contournons Figueras dont la prison a mauvaise réputation et je me dirige vers une station de chemin de fer plus au sud , Villamaya, où je prends un billet pour Barcelone, mon père m'ayant muni de quelques pesetas.

Je suis rapidement contrôlé dans l'omnibus où j'ai pris place par la police, et appréhendé. On me fait descendre à Gerone d'où les « cognos » m'emmènent à pied à la prison provinciale à Salses. Tard le soir, je suis mis dans une cellule malgré ma citoyenneté britannique. J'ai une longue discussion en anglais avec un compagnon d'infortune, lui aussi citoyen britannique, coiffé d'un beau chapeau « Eden » noir. Au cours de cette conversation, nous découvrons que nous étions tous les deux élèves du lycée Carnot et que nous parlions beaucoup mieux le français que l'anglais.

Le lendemain matin, bien que mon séjour ne devait être que très bref en raison de ma nationalité britannique, j'ai droit au rasage de crâne et au passage à l'étuve de mes vêtements, y compris l'argent qui se trouve dans les épaulettes.

Ma nouvelle « pension de famille » est très mauvaise, la nourriture rare et médiocre. Nous vivons par terre, sans paillasse sur le carrelage des grandes pièces non chauffées en plein mois de février avec, si ma mémoire ne me trahit pas, une mince couverture.

Au bout d'un mois je suis libéré en tant que jeune de moins de dix-huit ans de nationalité anglaise, et, sous le contrôle de la police, je rejoins Barcelone – où je donne quelques leçons d'anglais pour améliorer l'ordinaire –, puis Madrid et Gibraltar.

A peine arrivés, un sémillant colonel de cavalerie français accompagné d'un pâlot enseigne de vaisseau, nous harangue et nous explique que nos engagements antérieurs sont devenus sans valeur : « Que ceux qui veulent venir avec le général Giraud se joignent à moi ; ceux qui veulent aller avec de Gaulle, allez avec l'enseigne de vaisseau ! »

Nous sommes onze à nous diriger vers l'enseigne de vaisseau, le douzième, un ex-policier de Vichy, rejoint le colonel.

Dans une caserne, nous percevons un embryon de paquetage militaire britannique et le lendemain, après avoir fait provision de cigarettes hors taxes

dans la grand-rue de Gibraltar, nous sommes embarqués à bord d'une ancienne malle des Indes.

Nous arrivons finalement à Greenock, près de Glasgow, avant d'être transférés sous bonne escorte à Londres où nous sommes parqués dans un camp de triage en banlieue, l'hospice de Camberwell.

Le séjour étant trop long à mon goût, je m'échappe un jour pour me présenter au QG des FFL où je suis malheureusement arrivé après la fermeture des bureaux. Je suis retourné à Camberwell pour "m'invader".

Quelque temps plus tard, au centre de sélection de la Patriotic School, un examinateur me présente un billet d'autobus londonien trouvé dans ma poche lors de la fouille et m'en demande l'origine. J'ai cru qu'il allait avoir une crise d'apoplexie quand je lui ai parlé de mon "évasion", suivie de mon "invasion", sans autre but que d'accélérer ma participation aux hostilités.

Au bout de dix jours, je suis enfin libéré et j'ai pu enfin m'engager dans les Forces Françaises Libres où j'ai été affecté à l'École des Cadets.

* * *

26. André de GANAY passe en février 1943

C'est par le récit de Jean d'Arcangues que l'on connait les modalités de passage en Espagne d'André de Ganay. Mais il en a lui-même fait un récit assez bref en 2013.

Son parcours

- Il est né le 4 févier 1924 à Paris (7e)
- Il a donc 16 ans en juin 1940
- Il passe en Espagne en février 1943

Son récit

“ En 1942, avec Michel d’Arcangues, un ami de collège, nous avons décidé de partir en Angleterre rejoindre De Gaulle dont nous avions entendu l’appel du 18 Juin, un vrai périple.
Nous avons décidé de passer par les Pyrénées, je ne souhaitais pas prévenir mon père afin de ne pas l’inquiéter.
Comme je n’avais pas d’argent j’ai dû lui voler deux grosses bagues en or massif.
Nous avons pris le train pour Bayonne. De là nous sommes passé en Espagne par le pays Basque près d’Arcangues.
Arrivés à Pamplona nous avons pu grâce au consul américain que connaissait Michel d’Arcangues; voyager jusqu’à Madrid.
Là nous avons rencontré Mr Juan Sugragnes; l’homme d’affaire de ma famille en Espagne. J’ignorais totalement que ma famille avait des intérêts en Espagne.
Grâce à son aide nous avons tous les deux pu sortir et avons obtenu des passeports pour nous rendre immédiatement en Argentine;
Mais en réalité nous avons gagné l’Angleterre en passant par le Portugal.
Après un temps au Patriotic school, interrogatoires en règle pour s’assurer que nous n’étions pas des espions, nous avons intégré l’école des Cadets de la France Libre dont je suis sorti aspirant ; promotion 18 Juin.
Le 25 Aout 1944 je suis envoyé au Blanc prés de Châteauroux, pour aider les maquis locaux; Puis j’ai intégré la deuxième DB, au Bataillon de Marche du Tchad jusqu'à Berchtesgaden.”
Propos recueillis par Mme Sonia de Panafieu en 2013 à l’occasion d’un livre sur la famille Bemberg (André avait 89 ans).

* * *

27. Paul ZUCKERMAN passe le 20 janvier avec Claude GOMEZ-VAEZ

Interrogatoire de ZUCKERMAN Paul – le 22 avril 1943

-Né le 7 septembre 1921 à PARIS.
-Nationalité: Française
-Profession: Étudiant-dentiste
-Religion: Israélite
-Célibataire

1.- Je suis allé au Lycée Jules Ferry à PARIS, ensuite nous sommes allés habiter à ENGHIEN-les-BAINS, et j'ai passé le certificat d'études et le brevet élémentaire à l'âge de 17ans 1/2. Ensuite j'ai fait deux stages d'apprentissage chez des dentistes: William DAVENPORT, 63 Avenue Victor Emmanuel III à PARIS, ensuite chez le Dr. SPAAKS, 68, rue Pierre Charron, PARIS; il était Président de l'"American Légion".J'ai quitté le Dr. SPAAKS en juin 1940, je suis allé me réfugier à BIARRITZ avec mes parents, les Allemands sont arrivés deux semaines plus tard, et je suis allé dans la zone libre, dans ma famille à TOULOUSE, et en octobre, voyant que la vie à PARIS était très calme, je suis retourné à PARIS où je suis resté jusqu'en mars 1941, à cette époque je suis retourné en zone libre, je suis allé à MARSEILLE. A MARSEILLE, je ne faisais absolument rien, je suis allé un peu partout pour essayer de partir et d'obtenir un visa de sortie, je voulais venir en Angleterre. J'ai fait un stage d'un mois dans un laboratoire, je payais mes assurances sociales et celles du patron pour faire foi que j'avais un emploi, et de novembre 1941 à juin 1942 je suis entré dans un chantier de jeunesse à HYERES-PLAGE, j'ai fait d'abord du forestage, ensuite le peloton de chef d'équipe, ensuite je suis allé à l'infirmerie où je travaillais avec le dentiste, j'avais tout le service de l'infirmerie sous mes ordres, de 8 à 20 hommes. Dans tout le groupement nous étions 2.000; .au groupe 8 J.O.S — c'est à dire "Jeunes Ouvriers Spécialisés" — c'était des éclopés, il y en avait environ 200; l'infirmerie faisait partie du 17ème groupe. C'était assez mal organisé, on mangeait très mal. - A ENGHIEN-les-BAINS j'avais l'ait la P.M.E., j'ai appris un peu, mais vraiment pas grand'chose, pas d'armes, j'ai suivi des cours techniques et j'ai fait de l'équitation.

Après les Chantiers je suis retourné à MARSEILLE où mon père était déjà depuis 6 mois, ma mère et ma sœur nous ont rejoints à ce moment. Nous habitions l'hôtel Scribe, après mon père a trouvé un appartement trop petit pour

me prendre avec lui et j'ai trouvé un appartement 9 rue des Ecoles. Mes parents demeuraient 13 rue des Trois-Mages, ils ont quitté MARSEILLE dans la semaine qui suivait mon départ.
2.- Je suis resté à MARSEILLE de juin 1942 jusqu'au 17 janvier 1943, date à laquelle je suis parti pour l'Espagne. Pendant les 7 mois que j'ai demeuré à MARSEILLE le premier mois je n'ai rien fait, je me suis reposé, j'ai aidé mon père à trouver un logement, ensuite j'ai pris la précaution de faire un court stage dans un laboratoire, et ensuite je me suis occupé de gaullisme et j'ai essayé de partir.

3.- A partir de septembre 1942 je suis entré en contact avec un M. Max CARVALHO, jeune homme de 23/24. ans, il fait la diffusion des tracts; il a un magasin de tailleur pour hommes rue Colbert à MARSEILLE. Il appartenait au mouvement "COMBAT", son indicatif était: "EMSET" il avait également un frère qui le secondait, André, ainsi que moi. CARVALHO recevait les tracts, mais il ne pouvait pas les prendre dans son magasin, moi je pouvais en prendre la responsabilité car j'avais un appartement qui m'avait été cédé par une jeune mariée dont le mari était prisonnier et qui était retournée chez sa mère ; je passais pour son neveu et je n'avais pas à déclarer mon adresse à la police. CARVALHO me remettait les tracts, et quelques fois ses amis m'en remettaient, ils m'ont été présentés sous des noms tels que : LOULOU et ANDRE. CARVALHO était un ami intime, mais les autres je les ai rencontrés dans son magasin où ils apportaient les tracts, et quelques fois chez moi. On a démoli quelques affiches pendant la nuit.

4.- CARVALHO était à la tête de 240 hommes d'une part, et de toute une section d'Anciens Combattants de MARSEILLE d'autre part. On devait recevoir des armes, mais ils ont hésité car les Marseillais ont le sang un peu trop chaud et ils ne voulaient pas prendre des risques. J'ai risqué une fois d'être présenté à son chef supérieur un jeune homme de 25 ans qui répondait au nom de MATHIEU, je ne sais pas qui il était. De CARVALHO dépendaient les chefs de trentaines et les chefs de sizaines, je remettais les tracts aux chefs de trentaines qui les remettaient aux chefs de sizaines Les chefs de trentaines étaient d'une part un groupement de jeunes gens de 20 à 25 ans et d'autre part ils donnaient les directives au Président des Anciens Combattants de MARSEILLE, M. VIGNE, secrétaire aux Messageries Maritimes. Nous ne pouvions pas nous en mêler directement, M. VIGNE est un homme de 50 ans, il avait sous ses ordres des mutilés et M. CARVALHO qui avait 23 ans ne pouvait pas lui donner des ordres. Il y avait beaucoup de sympathisants aux Messageries Maritimes, j'allais leur porter des tracts; un autre secteur comprenait le patron du Bar Noailles à MARSEILLE, là pas mal d'hommes se réunissaient : tous les figurants du théâtre et du cinéma Pagnol. Les quatre bras droits du patron du Bar Noailles se faisaient

appeler: "PRINTEMPS", "ETE", "AUTOMNE" et "HIVER". En général je les contactais dans l'arrière-boutique du Bar Noailles ou chez moi où il y avait de temps en temps des réunions. Je connaissais également quelques Juifs d'une vingtaine d'années dont un ami personnel Fred BEK ; je crois qu'il est de souche nord-africaine, il aide son père qui a un commerce de chemiserie et articles pour hommes; son magasin est rue des Beaux-arts, son adresse personnelle est : rue Château Redon 16. J'ai fait ce travail jusqu'à la date de mon départ.

5.- J'étais entré dans ce mouvement dans le but de partir, j'avais une certaine satisfaction morale à faire ce travail, mais ils ne pouvaient pas me faire partir. Ils m'ont dit que je désertais le mouvement quand je suis parti, il m'a fallu me débrouiller par moi-même, je suis parti avec deux camarades : le cousin de Max CARVALHO, nommé Claude GOMEZ VAEZ et Alfred LEVY. Je l'avais connu à MARSEILLE, ses parents sont au Panama en Amérique, il est allé à PERPIGNAN où il travaillait dans une mission militaire autorisée par la loi, c'était une espèce de caserne qui s'occupait de ravitaillement, il travaillait à titre civil. Je suis allé à CARCASSONNE où je suis resté 24 heures, puis à PERPIGNAN. J'avais ma carte d'identité et j'avais réuni dans une enveloppe tous les papiers de mon père.

6.- J'ai oublié de vous dire qu'à 21 ans je pouvais devenir Américain. Je n'ai pas dû opter à ma majorité car l'Amérique était en guerre. C'est les Anglais qui m'ont proposé à R.V.P.S. de parler à une commission américaine car j'étais né quand mon père était Américain et j'ai été déclaré à la Légation Américaine. Les Anglais m'ont demandé ce que je comptais faire et je leur ai dit que je tenais à rester Français et à combattre dans les F.F.C. - LEVY et GOMEZ VAEZ sont Français,

7.- Nous nous sommes rendus à PERPIGNAN; j'avais aux environs de 6000 Frs et 200 pesetas que mon père m'avait procurés à MARSEILLE. A PERPIGNAN le 1er tuyau que nous avons eu était bon. Nous sommes allés trouver, d'après les indications d'Alfred LEVY, un Lieutenant qui travaillait à titre civil dans un centre d'ouvriers étrangers, celui-ci nous a mis immédiatement en contact avec un guide basque qui nous a fait traverser la frontière. Je ne sais pas le nom du guide, ni du Lieutenant. Ce Lieutenant est venu nous trouver le soir même à l'hôtel, et il nous a indiqué le guide et nous sommes partis en compagnie du guide tous les trois, 48 heures après notre arrivée, Nous avons pris le train à PERPIGNAN le soir même à 7h1/2-8h jusqu'à ARGELES-sur-MER, nous sommes descendus à contre-voie et nous avons marché dans la nuit jusqu'à notre arrivée en Espagne. Nous avons contourné le patelin et nous sommes allés à pied à travers champs, à plusieurs reprises le guide nous a dit de ne pas fumer et de ne pas parler. Nous n'avons jamais rencontré personne. Nous sommes arrivés à la frontière le 22. Le guide nous a laissés à la frontière, nous lui avons donné

12.000 frs pour les trois. Nous n'avions pas de carte, mais nous avions une boussole et nous sommes descendus en direction du sud. Le guide nous a laissés à 3 heures du matin, nous avons marché jusqu'à 3 heures de l'après-midi, puis nous avons dormi pendant une demi-heure et nous avons repris notre marche. Le premier civil espagnol que nous avons rencontré nous a indiqué le chemin à prendre pour contourner le village, ensuite nous avons rencontré un paysan qui nous a hébergés pour la nuit et le lendemain il nous a conduits sur la route de FIGUERAS, nous sommes arrivés là à 11h1/2 du soir, nous étions exténués, mes deux camarades avaient les pieds blessés. Nous étions un peu découragés, et nous sommes allés à la gare pour avoir un billet de chemin de fer, mais nous avions raté le train et il fallait attendre jusqu'au lendemain, nous nous sommes cachés dans les environs, ensuite GOMEZ VAEZ, qui parle Espagnol, est allé à la gare parler à un employé du chemin de fer qui lui a dit que nous commettions une grosse imprudence en prenant le train, et lui a conseillé de prendre un train de marchandises. Nous sommes allés nous reposer, puis nous avons marché pendant 1/2 heure-3/4 d'heures, en nous éloignant de la gare, nous avons vu un train de marchandises passer, et nous sommes allés en direction de GERONA par la route nationale, à pied. Nous n'avons rencontré personne et nous sommes arrivés à GERONA le lendemain à 10h1/2. Nous avons vraiment eu de la chance car nous commettions une grosse imprudence. A GERONA, GOMEZ-VAEZ est entré chez un épicier pour acheter du ravitaillement, il a rencontré un garagiste qui parlait Français, celui-ci nous a hébergés et nous a fait prendre un train de marchandises qui allait à BARCELONE et en route un chef de convoi m'a aperçu en se baladant, il est monté et nous a demandé ce qu'on faisait sur ce train, GOMEZ-VAEZ lui a dit que nous étions des Canadiens, que nous allions à notre consulat à BARCELONE, et lui a demandé qu'il ne dise rien; quelque temps après il est venu nous demander si nous avions des billets de chemin de fer, et nous lui avons donné 60 pesetas. Nous sommes arrivés à BARCELONE sans encombres le 25 janvier à peu près. Nous sommes allés chez des connaissances de GOMEZ-VAEZ : Centrale Corsetera, 11 rue de la Catalogne, fabricants de corsets. Nous avons été très bien reçu par l'ami de GOMEZ-VAEZ qui nous a procuré le moyen de dormir chez son contremaître. Ce contremaître était un rouge espagnol.

8.- Le lendemain, après nous être reposés, GOMEZ-VAEZ et LEVY sont allés au Consulat Britannique et moi au Consulat Américain, là je n'ai pas obtenu satisfaction, ils m'ont dit que je devais attendre un mois pour régulariser ma situation avec Washington, ils ne pouvaient pas me subvenir entre-temps, ni m'aider. Je leur ai apporté les papiers de mon père, et ils m'ont dit: "C'est très bien tout cela, mais vous avez négligé votre situation, si vous êtes dans ce pétrin c'est votre faute". J'étais déçu et je suis allé au Consulat Britannique. Le Consulat britannique a hébergé clandestinement dans un hôtel mes deux amis, et ils m'ont

dit que je pourrais partir le soir même. Deux heures plus tard j'étais arrêté dans le chemin de fer par la police civile, ils m'ont mis dans un compartiment avec une sentinelle à laquelle j'ai offert une cigarette et j'ai demandé la permission pour aller au lavabo, ce qui m'a été accordé. Le train ne marchait pas très vite et j'ai sauté en bas du train et j'ai marché jusqu'à 4h du matin pour arriver à LERIDA, là j'ai acheté un journal espagnol que j'ai mis sous mon bras, puis j'ai repris le train jusqu'à SARAGOSSE et en montant dans le train j'ai été pris au bras par un garde espagnol qui m'a demandé mes papiers il m'a amené dans une salle de la gare où j'étais gardé par trois sentinelles, puis à 5 heures du matin il m'a conduit à la préfecture espagnole de LERIDA. J'avais laissé tous mes papiers américains au Consulat à BARCELONE. Ils m'ont interrogé, mis en prison à 6 heures et à 9h1/2. j'ai encore été interrogé ; je leur ai dit que j'étais Canadien, né à MONTREAL le 7 septembre 1925, et à 10H1/2, j'ai reçu un "salvo conducto" pour aller à MADRID. Je suis allé à MADRID puis à Gibraltar, sans incidents. Je crois que GOMEZ-VAEZ et LEVY sont actuellement à Camberwell.

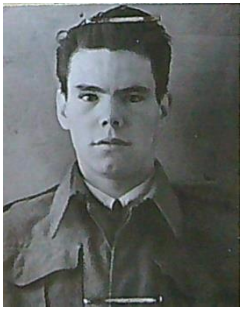
9.- A Gibraltar j'ai embarqué sur le "Athlone Castle" qui m'a amené à LIVERPOOL le 15 mars. J'ai passé 22 jours à Camberwell et 12 jours à RVPS.

10.- Je voudrais servir dans l'Aviation.

28. Pierre LAVAL passe le 26 janvier 1943

Interrogatoire de LAVAL Pierre, Auguste, du 26.6.43

- Candidat Volontaire aux F.F.C
- Né le 9 Avril 1921 à Puteaux: Seine)
- Nationalité française,
- Religion catholique,
- Profession : Étudiant,
- Célibataire,



1.- J'ai fait mes études au lycée Pasteur. J'ai passé la première partie du bachot en 1937, série "B" et la deuxième en 1938 (Mat. élémentaires). J'ai fait également des mathématiques spéciales en 1939. Je suis allé pendant une année au collège Jacques Amiot puis je suis entré à l'école Bréguet. Ma mère étant professeur, je me suis présenté à "Jacques Amiot" mais j'ai fait des études chez moi. Je suis resté à l'école Bréguet jusqu'au commencement de novembre 1942. J'ai le diplôme d'ingénieur civil et le brevet de pilote civil.

2.- J'ai fait quatre mois de P.M.S. en 1939 à l'escadron Saint Georges à Neuilly. Je voulais faire mon stage aux usines où j'étais. Depuis la débâcle jusqu'à novembre 1942 j'ai toujours été à Bréguet.

3.- Je n'ai jamais fait partie de mouvement de résistance. J'étais en relations avec le journal "Résistance" tenu par Jean DANNEMULLER, mon ami personnel, frère d'une jeune fille adoptée par mes parents. Il demeurait 1 rue Garancière, 7ème. Avant la guerre il était un des dirigeants du journal "L'Aube", et actuellement de la presse chrétienne. Avant la guerre il signait sous son nom. Il ne m'a pas donné de détails, je sais que son journal avait un assez fort tirage.

S.I. - En ce qui concerne l'activité clandestine ou résistante, je ne sais rien. Il m'avait dit que, si je connaissais des personnes désirant partir, je n'avais qu'à les lui adresser. Lorsque j'allais chez lui, il me remettait des journaux.

B. - A quelle date avez-vous été réquisitionné par Todt ?

6.- L. - J'ai été réquisitionné par l'Organisation Todt dans la première quinzaine de novembre 1942. J'ai été envoyé à Fécamp en qualité d'ingénieur. J'avais la responsabilité de 70 camions.

7.- J'avais deux Juifs cachés chez moi. J'ai dû avant de partir à Fécamp, les aider à trouver un autre refuge. L'un d'eux était mon cousin, Maurice SCHUCHMAN.

Son vrai domicile était à Romainville où il tenait une assez grosse industrie de charcuterie. SCHUCHMAN est son vrai nom. Il était caché chez moi depuis environ un an car il était susceptible d'être recherché par les Allemands, en raison de sa religion juive et de son activité : il était chef du service de renseignements de la Russie en France.

8.- B. - Comment avez-vous su qu'il était chef du service de renseignements ?

L.- Ils nous en a parlé après pour partir. Les communistes sont venus chez moi pour le voir et il a été alors obligé de me donner des explications. J'ai vu que c'était un personnage. Il m'a expliqué que les Russes qui étaient venus le voir séjournaient en France, c'est tout ce qu'il m'a dit. Ils faisaient, parait-il, un travail très important de sabotage.

9.- S.I. - Non je ne pense pas qu'il y ait eu un noyautage du point de vue politique. Ils s'occupaient uniquement de recueillir des renseignements et organiser le sabotage.

10. B. - A-t-il souvent reçu des communistes chez vous ?

L.- Oui très souvent. J'acceptais cela étant donné qu'ils travaillent contre les Allemands. Mes parents étaient aussi d'accord.

11. B. - Connaissez-vous les noms de certains de ces communistes ?

L. - Oui. Il y avait un certain M. DANTZ, ancien Maire de Brévannes, de nationalité française et M. ROBIUSKY TALESCHUSKY, également français mais d'origine russe. Ce dernier était un ami à mon cousin. Il était également charcutier en gros, établi à Brévannes depuis 10 ans, ainsi que DANTZ qui doit aussi être d'origine russe.

12. B. - Pour quelle raison votre cousin était-il venu chez vous ?

L. - Il était susceptible d'être recherché. On avait découvert qu'il avait monté son affaire de charcuterie sous le nom de MILHAU.

13. B. - Quel est exactement votre degré de parenté ?

L. - Il est marié à une de mes cousines germaines qui est aryenne, Geneviève MILHAU, fille d'un de mes oncles, du côté de mon père (sœur de la Mère à mon Père).

14. Les amis de mon cousin venaient le voir pour différents motifs. Ils parlaient entre eux dans le bureau. Je ne me suis jamais permis de les déranger. Je ne connais ces personnes que de vue.

15. S.I. - Mon parent n'a jamais été inquiété chez moi. Notre appartement était assez grand et il y a un grand parc. ROBIUSKY est toujours à Brévannes mais DANTZ est parti vers Juillet 1942, je ne sais où. Quand on est venu pour l'arrêter chez lui il était déjà parti.

16. B. Pour quelle raison voulait-on l'arrêter ?

L. Certainement pour menées communistes.

17. B. A quelle époque votre père a-t-il été arrêté ?

L. - En Décembre 1941. Il avait été convoqué et retenu à la police (Sûreté).

18. B. - Quelles étaient les charges contre votre Père ?

L. - Seulement la franc-maçonnerie. Il a été envoyé à la Santé où il est resté trois semaines, en prison préventive. Il a fait intervenir certaines relations, je ne sais lesquelles, mais il a été relâché. Il est encore resté quelque temps en zone occupée. Deux de ses amis francs-maçons également l'ont averti qu'il allait être inquiété et il est alors parti pour Marseille après avoir franchi la ligne à Lombron.

19. S.I. - Non je ne sais pas où il a demeuré à Marseille. Il a simplement fait parvenir une carte disant "*passeport refusé mais quand même arrivé*". Je suppose qu'il a réussi à partir.

20. B. - N'a-t-il jamais fait partie de l'organisation de SCHUCHMAN ?

L. - Non jamais. Mon cousin est parti à Toulouse avec sa femme aussitôt que je suis allé travailler chez Todt. Sans aucun doute il a dû y avoir perquisition chez moi après mon départ. Je ne sais où mon cousin a passé la ligne pour se rendre à Toulouse. Je suis parti pendant la première quinzaine de novembre. Quand je suis revenu il n'était plus là. Il connaissait plusieurs endroits pour franchir la ligne. Son intention était de rester à Toulouse car il y avait d'autres amis du même genre. Il devait continuer son activité. Il m'a dit qu'il allait rejoindre des amis qui l'attendaient à Toulouse et qui feraient le nécessaire pour lui. Quand je suis arrivé chez moi on m'a dit qu'il était parti à Toulouse. Depuis je n'ai plus eu de ses nouvelles.

21. Donc, ayant été réquisitionné par l'organisation Todt, j'étais responsable d'une société de transport appartenant à VITMANN Harold dont l'adresse à Paris est 118 rue de Creuze, maison française de nom lorrain qui existait avant la guerre.

22. S.I. - On chargeait dans les camions du ciment, du bois, du fer pour le béton armé. Ils allaient partout dans la région entre Le Havre et Dieppe, plutôt dans les environs proche de Fécamp.

23. J'ai fait ce travail jusqu'à la Noël et, à cette date, j'ai obtenu une permission. Mes appointements journaliers étaient de 350 Frs y compris une prime de 100 Frs. Je n'avais pas d'heures fixes pour le travail. Je faisais environ 4 heures de travail. J'étais avec des allemands. Le centre était à Fécamp même. Je dépendais de M. VERNER, capitaine de l'organisation Todt. Il était logé, ainsi que tous les autres chefs de l'organisation Todt, à la firme de VITMANN Harold.

24. S.I. - Sous les ordres de VERNER il y avait un chef qui dirigeait les chantiers, les chefs de chantier, des ingénieurs allemands et moi. A la firme VITMANN il devait y avoir une cinquantaine d'allemands. Nous faisions des abris pour les munitions, des soutes à munitions, de grands murs bétonnés avec de gros orifices, destinés à l'emplacement de gros calibres ? Je ne sais.

25. Le siège de la Gestapo à Fécamp était juste en face les quais, à l'hôtel situé en face de la gare, je ne me souviens pas du nom. Personnellement je demeurais à l'hôtel de la Poste où il y avait des chambres réquisitionnées par les allemands. Il y avait un siège de la Gestapo dans chaque région. Je ne crois pas qu'il y avait des sous-sections.

26. Je ne connais pas de Français ayant travaillé pour la Gestapo mais comme Français germanophiles je peux citer M. KAMINSKI à BREVANNES. C'est un Polonais qui était en relations constantes avec les Allemands. Il a dénoncé pas mal de gens y compris moi-même. Il était propriétaire d'une scierie à BREVANNES. Il y avait eu des fils coupés et il avait dit que j'étais susceptible d'avoir participé à ce fait. J'ai été interné pendant 8 jours en décembre 1940 puis relâché après avoir été interrogé. Ils se sont aperçus que leurs soupçons n'étaient pas fondés.

28. J'ai travaillé chez Todt jusqu'à novembre 1942. A partir du moment où j'ai été reçus, je n'avais qu'une idée : partir. Il y avait mon cousin chez moi et si je partais il y avait perquisition immédiatement. Je suis parti là-bas pour avoir le temps de me préparer et vers fin décembre j'ai reçu l'ordre de rejoindre mon affectation.

29. Je me suis caché chez mon ami médecin à l'hôpital de Brévannes, André L'HOIR ainsi que chez GREIZ, BARRAULT et GAUDIN. Je suis allé là fin décembre et j'y suis resté jusqu'au 24 janvier, date de mon départ. Je n'avais rien pour partir, je ne pouvais le faire au hasard, beaucoup de gens me faisaient des promesses.

30. La sœur d'une étudiante en médecine, Mlle ETCHENIQUE connaissait un moyen. Elle possédait une propriété à la frontière et connaissait des contrebandiers. Je connaissais Mlle ETCHENIQUE qui était interne à l'hôpital de Brévannes. Elle m'a adressé chez sa sœur à Ustaritz où j'ai passé la frontière. J'ai quitté Brévannes le 22 au soir. J'ai demeuré jusqu'au 24 chez DANNEMULLER puis j'ai pris le train à Paris jusqu'à Bayonne où m'attendait la sœur de Mlle ETCHENIQUE qui m'a fait prendre une correspondance pour aller jusqu'à Ustaritz, à 20 km de Bayonne. Je n'avais pas besoin de laissez-passer, j'avais celui délivré par Todt, mais on ne m'a rien demandé.

32. Nous avons franchi la frontière avec un guide procuré par Mlle ETCHENIQUE. J'ai payé 10.000 Frs pour nous deux. Nous sommes arrivés à Bilbao sans incident, aucune patrouille. Le guide nous nous a lâchés et nous avons été obligés d'arriver par nos propres moyens dans un petit village avant Bilbao où des personnes nous ont proposé un taxi pour aller à San Sebastian mais nous ont conduit à Bilbao. Ils nous ont demandé 5.000 pesetas mais nous lui avons donné 35.000 Frs. Nous avons changé les pesetas à 20 Frs. Nous lui avons remis de l'argent français. Nous avions 60.000 Frs, 5 plaques en or et 10 Livres.

33. S.I. - Nous avons brûlé nos papiers d'identité dans la montagne étant donné que nous voulions prendre la nationalité américaine, personnellement je devais m'appeler Peter ROGERS. On ne nous avait pas donné de tuyaux. De nous-mêmes nous avons jugé que cela était préférable.

34. Nous avons été arrêtés à Bilbao tous les deux et mis en prison à Larinaga puis transférés au camp de Caranza. Le lendemain de notre arrivée au camp je me suis évadé avec d'autres amis. DANIEL n'a pu venir. Son père avait télégraphié pour le faire rapatrier, il est assez influent aux Etats-Unis. Je suis donc parti avec des Français : FASSOULAT, FARNY qui est ici à l'heure actuelle et Pierre LAGIER. Nous nous sommes évadés du camp en sautant le mur. Nous sommes allés à Santander. Après avoir sauté le mur nous nous sommes séparés. Les autres ne sont pas arrivés à Lisbonne. J'ai eu la chance de réussir avec FARNY. Nous sommes passés par Santander, Mataporquera, Sixcerna, Monsulas, Losmulas puis San Christobal et de là nous avons franchi la frontière portugaise avec deux contrebandiers espagnols qui nous en ont fait connaître un troisième lequel nous a remis entre les mains d'un contrebandier portugais et nous avons passé. Nous sommes allés ensuite au consulat anglais de Porto qui nous a envoyés avec un guide à Lisbonne où nous sommes arrivés le 10 Mai.

35. S.I. - Je n'ai rien payé au guide pour franchir la frontière, c'est le consulat britannique qui s'est occupé de cela. Nous lui avons tout de même donné un chronomètre, une montre et un stylo. Mon ami FARNY est un très brave type.

C'est un caporal-chef de carrière et il a travaillé pour faire partir des évadés lorrains.

36. De Lisbonne nous sommes partis en avion le 17 mai pour arriver à Bristol. J'ai ensuite passé 17 jours à Camberwell et 19 jours au R.V.P.S.

37. A Patriotic-School j'ai été interrogé le 5ème jour. L'interrogatoire a duré deux heures. J'ai été rappelé deux fois, Puis j'ai été interrogé un matin par trois officiers et l'après-midi par trois autres officiers pour avoir des précisions sur l'organisation Todt. Pour mon interrogatoire personnel cela a marché très vite.

38. A l'incorporation on m'a dit que j'étais trop âgé pour aller à l'école des Cadets. Je ne tiens pas à rester neuf mois inactif et si j'étais incorporé dans les parachutistes cela demanderait trop longtemps. Je désire donc servir pour les missions.

9. Gibraltar – La visite du général de Gaulle

A Gibraltar, Ils reçoivent la visite du général de Gaulle. Pierre Lefranc raconte ainsi l'évènement :

— A vos rangs, fixe.

Le voilà, grand, plus grand que prévu, mince et raide. Il salue et passe devant nous en croisant notre regard, puis il demande au groupe d'officiers qu'on se rassemble dans une salle.

Voici alors, à peu près, ce qu'il nous dit d'un ton grave :

— *Messieurs, la France a besoin du sacrifice de tous ses fils. Elle se réjouit que vous arriviez pour la servir (il observe un temps) enfin !*

Pour vous tout reste à accomplir, la tâche est immense. Ce que vous avez fait n'est rien. N'oubliez jamais que votre présence dans nos rangs ne vous donne aucun droit mais vous impose des devoirs accrus.

— Il nous engueule, ma parole, chuchote Gallion.

— *Il faut que l'ennemi soit battu sur tous les champs de bataille, que le territoire national soit libéré et que les soldats de la France soient partout présents ; alors la France, la France debout sera présente à la victoire. Voici votre mission.*

Quant à moi, ma tâche est de réaliser l'union de toutes les énergies qui servent la patrie, où qu'elles se trouvent et quels que soient les chefs qui les commandent.

Cette union se fera par le haut ou ne se fera pas ; elle se fera dans le respect des principes qui nous inspirent depuis le premier jour ou elle ne se fera pas. Je m'y engage. Ce que nous représentons restera intact.

Il a les mains croisées à la hauteur de son ceinturon et nous fixe les uns après les autres.

— *Vous allez connaître la tragédie des combats, mais quoi de plus grand quand il s'agit de la France.*

Un temps.

— *Je vous donne rendez-vous à Paris. Alors ensemble nous rebâtirons la République.*

Un silence épais comme un mur. Des larmes dans des yeux. Rude langage, rude homme.

— *Si vous le voulez bien, nous allons chanter notre hymne national : la Marseillaise.*

Les premières paroles ne sortent pas et seule la voix du Général est affirmée, puis le souffle nous vient : Aux armes, citoyens !...

1 Annexes

29. Les identités anglaises ou canadiennes

Pour bénéficier d'une prise en charge rapide par le consul anglais, un certain nombre de futurs Cadets se sont dotés d'une identité anglaise ou canadienne. Voici les noms qui ont été conservés et même pour certains les papiers d'identité.

NOM	Anglais	Canadien	Canadien	
ANSPACH Gilles		X	ANDOVER Gilles	Né à Chaudières
ARON Michel			CARON	
BANZET			BRANDON Richard	
BERTHIER Joachim			ROBERTSON	
DREYFUS Rémy	X		PLOWRIGHT	
ELMALEH Roger	X		MALEH Georges	
GAITZ Robert	X		RAFAEL Roberto	Né à Blackpool
KAUFFMAN			x	
LEFRANC Pierre		X	LAMBALLE Pierre	
LEMOINE René	X		WHITE Richard	
MAYER Antoine		X	MARSHALL Andrew	
MEYER jean Gabriel		X		
MORAND Gabriel		X	LAFLEUR Robert	
VITTE Raymond		X	LATOUR Hervé	
WEYL Philippe				
WEYL François	X		FROST William	
XOUAL Guy		x	CLARK Edward	

30. Les autres Cadets venus de France

Pour ces 11 Cadets, la documentation disponible indique la France comme leur lieu de départ mais nous ne disposons d'aucun renseignement sur la façon dont ils sont arrivés en Angleterre

Cadets	Prénom	Promotion[13]	Départ
ALIFAT	Albert	18J	3-France
BEADLE	Roy	FT	3-France
BOKANOWSKI	Étienne	18J	3-France
BONNEVAL	André	18J	3-France
CASTEL	Jean	18J	3-France
CRAIPAIN	Guy	18J	3-France
CURTIS	Thomas	CS	3-France
DELALANDE	Hervé	18J	3-France
GAUTIER	Julien	CS	3-France
GEORGELIN	Louis	18J	3-France
GUNZBURG	Alain	18J	3-France
RICCI	Denis(de)	18J	3-France

Certain voyageurs sauront éviter l'Espagne de façon originale. Ainsi Gabriel Delille s'engage-t-il en décembre 1940 dans l'armée provisoire à Marseille. Les nouveaux engagés sont immédiatement envoyés en formation en Afrique du Nord. Il goûtera des prisons Française au Maroc, mais parviendra à rejoindre Gibraltar en 1943 après l'arrivée des Américains en Afrique du nord.

[13] FT = "Fezzan-Tunisie", CS = "Corse et Savoie", 18J = "18 juin"

31. Les dates de passage

Le tableau ci-joint indique les catégories de sources utilisées d'où proviennent d'une part les récits, d'autre part les dates.
Les dossiers indiqués GR38 sont les dossiers du service historique de la défense relatifs à la France Libre. Ces dossiers sont de façon générale complétés par un dossier de type GR16 contenant les états de service des Cadets. Les états de service comptent à partir de la date d'engagement dans l'armée française et ne comportent les dates du passage en Espagne que pour les Cadets ayant signé un engagement avant le 1er juin 1940.
Pour ce qui est des références marquées comme "écochard", il s'agit du fichier des Français Libre accessible sur internet (http://www.francaislibres.net/)
La documentation propre à l'Association des Cadets de la France Libre peut revêtir plusieurs formes (document imprimé, manuscrit ou tapuscrit) fournis par les Cadets ou leur famille à l'amicale des Cadets (Association gérée de 1947 à 2010) par les anciens Cadets, ou pour certains, des livres publiés (LEFRANC, CASALIS, BERGOT)
Le travail de consultation des archives se poursuivant, le présent ouvrage ne donne pas le détail des références qui peuvent être obtenues auprès de l'Association du Souvenir des Cadets de la France Libre.

La liste ci-après est présentée dans l'ordre des dates de passage à la Frontière

Les passages

Cadet	promo	DT Frontière	Source
HESSENBRUCH Charles	K18	20/06/1940	écochard
PHILIP Olivier	18J	01/08/1940	livre
BONOPERA Enzo	K18	12/12/1940	témoignage direct
BERTHON Charles	FT	28/12/1940	GR28
XOUAL Guy	BH	28/12/1940	GR16P
NOUVEAU Jean-Pierre	FT	30/01/1941	dates Casalis
BLOCH Denis	BH	01/02/1941	GR28
CHEVRIER Henri	18J	15/04/1941	écochard
LEMOINE René	18J	25/04/1941	DOC ASCFL
FIRTH Ralph	CS	01/06/1941	témoignage
FAFA Marcel-Henri	CS	18/06/1941	texte Bergot
DESROUSSEAUX Guy	18J	01/09/1941	GR28
HULOT Léopold	FT	06/10/1941	memorial
LEFÈVRE Jacques	FT	01/01/1942	écochard
MARTIN d'ESCRIENNE Jean	FT	01/01/1942	écochard
DREYFUS Rémi	BH	01/02/1942	témoignage Résistance
VALLIER Claude	18J	01/02/1942	écochard
ANSPACH Gilles	CS	30/03/1942	GR28
ELMALEH Roger	K18	01/06/1942	écochard
FRANCK Alain	CS	01/07/1942	écochard
FOLLIOT Jean	FT	01/08/1942	témoignage
FOLLIOT Pierre	K18	01/08/1942	DOC ASCFL
SCHILTZ Aloïse	18J	05/08/1942	GR28
PINSKY Boris	CS	26/08/1942	doc La St-Cyrienne
RANVILLE Gérard	18J	01/10/1942	écochard
MORAND Gabriel	18J	07/10/1942	GR28
TUROVER Samuel	CS	07/10/1942	GR28
METZ Paul-André	CS	10/10/1942	GR28
GILBERT de GOURVILLE Louis	18J	14/10/1942	GR28 et journal
ILLOUZ Raymond	CS	25/10/1942	GR28P_2314
DUPOUY Jean-Marcel	18J	01/11/1942	écochard
LAZAR Henry	18J	01/11/1942	écochard
BERNHEIM André	18J	10/11/1942	GR28
BLIN Albert	18J	10/11/1942	témoignage Bernheim
LEFRANC Pierre	18J	12/11/1942	GR28+ Livre
GOLENDORT Alix	18J	13/11/1942	GR28
ARCANGUES Michel	K18	15/11/1942	GR28
BANZET Raymond	18J	15/11/1942	GR28
VITTE Raymond	18J	20/11/1942	GR28
MEYER Jean-Gabriel	18J	24/11/1942	DOC ASCFL
WEISS Louis	18J	27/11/1942	GR28P 2355
BERTHIER Joachim	K18	01/12/1942	état des services
CHATENAY Jacques	CS	01/12/1942	DOC ASCFL
MIDDLETON Georges	FT	01/12/1942	écochard
WEYL François	18J	01/12/1942	DOC ACFL
VOELCKEL Charles	18J	05/12/1942	AC21P

Cadet	promo	DT Frontière	Source
ALIX Jean-Louis	18J	10/12/1942	GR28
KAUFMANN Jacques	18J	10/12/1942	DOC ASCFL
CREMIEUX Claude	18J	20/12/1942	écochard
ARON Michel	18J	21/12/1942	GR28
TENSORER André	18J	24/12/1942	réseau Gloria récit Weyl
WEYL Philippe	18J	24/12/1942	DOC ASCFL
SAVIGNY Marc	18J	25/12/1942	mémoire publié
MAYER Antoine	18J	27/12/1942	Etat service Jean-Wahl
WAHL Jean	18J	27/12/1942	Etat service Jean-Wahl
WAHL Pierre	18J	27/12/1942	Etat service Jean-Wahl
DULAC Jacques	K18	01/01/1943	écochard
REMLINGER Pierre	K18	01/01/1943	écochard
SAINT-DENIS Jérôme	18J	01/01/1943	mémorial
THALMANN Raymond	18J	15/01/1943	DOC ASCFL
GOMMEZ-VAEZ Claude	K18	20/01/1943	GR28 Zuckerman
ZUCKERMANN Paul	K18	20/01/1943	GR28P
LAVAL Pierre	K18	26/01/1943	GR28
BRAUN Jean-Pierre	18J	27/01/1943	AC21P
GAITZ Robert	18J	28/01/1943	récit arcangue
LYON Gilles	18J	01/02/1943	écochard
BRIAULT Charles	18J	25/02/1943	GR28
VEYSSIÈRES Alexandre	K18	07/03/1943	GR28
MARX Jean	18J	01/04/1943	DOC ASCFL
BLANC Guy	18J	04/04/1943	DOC ASCFL
GEILLON Ange	18J	22/04/1943	GR28
BOSCQ Jean	18J	23/06/1943	DOC ASCFL
GESKIS Robert	18J		pas d'info
KASSEL Harry	CS		DOC ASCFL
MORTIER Claude	18J		écochard
ROSENBERG Armand	18J		Doc ASCFL
TERRIER Bernard	18J		pas d'info

32. Durées des voyages

Les durées ne sont calculées que lorsqu'on dispose des dates exactes de départ et d'arrivée en Grande-Bretagne.

Cadet	Promo	Date départ	DR UK	Jours	mois
ALIX Jean-Louis	18J	10/12/1942	15/03/1943	95	3
ANSPACH Gilles	CS	30/03/1942	18/11/1942	233	8
ARCANGUES Michel	K18	15/11/1942	25/04/1943	161	5
ARON Michel	18J	21/12/1942	24/07/1943	215	7
BANZET Raymond	18J	15/11/1942	5/6/43	202	7
BERNHEIM André	18J	10/11/1942	06/06/1943	208	7
BERTHIER Joachim	K18	01/12/1942	18/06/1943	199	7
BERTHON Charles	FT	28/12/1940	18/3/42	445	15
BLIN Albert	18J	10/11/1942	06/06/1943	208	7
BLOCH Denis	BH	01/02/1941	12/07/1941	161	5
BONOPERA Enzo	K18	12/12/1940	10/04/1941	119	4
BRAUN Jean-Pierre	18J	27/01/1943	24/07/1943	178	6
BRIAULT Charles	18J	25/02/1943	30/06/1943	125	4
DESROUSSEAUX Guy	18J	01/09/1941	25/06/1943	662	22
DREYFUS Rémi	BH	01/02/1942	01/05/1942	89	3
DULAC Jacques	K18	01/01/1943	01/05/1943	120	4
FIRTH Ralph	CS	01/06/1941	06/08/1941	66	2
FOLLIOT Jean	FT	01/08/1942	13/11/1942	104	3
FOLLIOT Pierre	K18	01/08/1942	13/11/1942	104	3
GAITZ Robert	18J	28/01/1943	2/5/43	94	3
GEILLON Ange	18J	22/04/1943	29/06/1943	68	2
GILBERT de GOURVILLE Louis	18J	14/10/1942	27/01/1943	105	4
GOLENDORT Alix	18J	13/11/1942	06/06/1943	205	7
GOMMEZ-VAEZ Claude	K18	20/01/1943	15/03/1943	54	2
HESSENBRUCH Charles	K18	20/06/1940	22/06/1942	732	24
HULOT Léopold	FT	06/10/1941	01/05/1942	207	7
ILLOUZ Raymond	CS	25/10/1942	29/11/1942	35	1
KAUFMANN Jacques	18J	10/12/1942	01/06/1943	173	6
LAVAL Pierre	K18	26/01/1943	17/05/1943	111	4
LEFÈVRE Jacques	FT	01/01/1942	01/06/1942	151	5
LEFRANC Pierre	18J	12/11/1942	06/06/1943	206	7
LEMOINE René	18J	25/04/1941	01/07/1942	432	14
MARTIN d'ESCRIENNE Jean	FT	01/01/1942	01/02/1942	31	1
MARX Jean	18J	01/04/1943	01/07/1943	91	3
MAYER Antoine	18J	27/12/1942	06/06/1943	161	5
METZ Paul-André	CS	10/10/1942	13/01/1943	95	3
MIDDLETON Georges	FT	01/12/1942	01/01/1943	31	1
MORAND Gabriel	18J	07/10/1942	01/05/1943	206	7
NOUVEAU Jean-Pierre	FT	30/01/1941	01/10/1941	244	8
PHILIP Olivier	18J	01/08/1940	01/08/1942	730	24
PINSKY Boris	CS	26/08/1942	11/11/1942	77	3

Cadet	Promo	Date départ	DR UK	Jours	mois
RANVILLE Gérard	18J	01/10/1942	01/03/1943	151	5
REMLINGER Pierre	K18	01/01/1943	01/06/1943	151	5
SAINT-DENIS Jérôme	18J	01/01/1943	01/03/1943	59	2

Postface

Il faut bien sûr relativiser la médiocrité de l'accueil des Espagnols.
Au vingtième siècle, comme durant les siècles précédent et comme au cours du suivant, dans tous les pays du monde, les étrangers sans papiers, migrants, réfugiés ou vagabonds ne sont pas les bienvenus. Les réfugiés espagnols fuyant la guerre civile n'ont pas été reçus de façon plus cordiale sur le sol français par la IIIème République Française et le vingt-et-unième siècle semble poursuive la chasse aux clandestins, en France comme dans la "Libre Amérique".
Il reste que pour des jeunes gens sortant tout juste du cocon familial, la découverte du monde carcéral a été une dure découverte.

* * *

10. L'association du souvenir des Cadets de la France Libre

Créée en décembre 2014, l'ASCFL a repris le flambeau de l'ancienne Amicale des Cadets créé en 1947 et dissoute en 2010.

Notre association, fidèle à l'engagement que nous avions pris auprès de Pierre LEFRANC (2022-2012) et de Serge ARVENGAS (2025-2013), veut non seulement entretenir le souvenir des Cadets , mais aussi participer à la transmission des valeurs qu'ils ont portées notamment vis-à-vis des jeunes générations qui ont besoin aujourd'hui plus que jamais de repères ; Aussi, l'association a l'ambition de rejoindre les initiatives poursuivies en ce sens par la Fondation Charles de Gaulle avec laquelle nous travaillons ensemble au 5 rue de Solferino.

Ces premières années ont été riches en activités en regrettant toutefois d'être encore trop peu nombreux pour agir. Notre association comporte une soixantaine de membres, Cadets, conjoints et familles de Cadets, et aussi amis car nous avons souhaité élargir ses assises en associant tous ceux qui sont sensibles à l'exemple de volonté, courage et esprit de résistance donné par les Cadets.

Deux tâches principales nous ont occupés les premières années. D'abord, la recherche effective de notre reconnaissance acquise par notre statut juridique d'association. Nos premiers contacts officiels sont allés vers ceux avec lesquels nous sommes appelés à travailler : Fondations de la France Libre et Charles de Gaulle, Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur, Gouverneur des Invalides, Gouverneur militaire de Paris, mais aussi les associations poursuivant des buts identiques aux nôtres (associations de la 1ere DFL, de la 2ème DB, des familles de parachutistes SAS,..). Nous avons aussi noué des contacts avec la Saint-Cyrienne et avec la Promotion de Saint-Cyr « Cadets de la France Libre ».

Ensuite, un énorme travail de mémoire est poursuivi en matière de recensement d'archives concernant les Cadets, dans le prolongement des travaux entrepris par l'Amicale mais aussi par André CASALIS. Ce travail considérable est d'ores et déjà engagé en scannant les documents nombreux en notre possession. Il conviendra ensuite de les archiver en profitant de l'expérience et de l'appui des conseils scientifiques des Fondations qui nous parrainent. Puis viendra le temps de l'analyse et de l'exploitation de ces documents et fonds photographiques et cinématographiques avec l'appui, nous le souhaitons, de spécialistes et d'universitaires.

Nous avons également mis en place le site web http://cadetfrancelibre.fr/ pour rendre accessible à un large public l'épopée des cadets.

Nous avons par ailleurs effectué en juin 2016 un déplacement en Angleterre « sur les pas des Cadets », à Malvern et à Bewdley et en mars 2017, une délégation s'est rendue à Coëtquidan. En 2018, nous avons pris contact avec les

nouveaux propriétaires de Ribbesford et participé aux côté de la Fondation du Général Leclerc aux commémorations de la bataille de Dompaire.
En 2021, nous avons commémoré la création de l'Ecole militaire des Cadets de la France Libre à Malvern et en septembre de la même année, nous avons commémoré aux Invalides, en compagnie de nombreux représentants de la promotion "Cadets de la France Libre" de l'Ecole militaire de Saint-Cyr Coëtquidan le 80ème anniversaire de la remise du fanion de l'école aux élèves aspirants de la première promotion à Malvern par le Général de Gaulle.
Voilà les tâches auxquelles nous nous sommes attelés avec enthousiasme et peut-être avec un peu d'inconscience « dans l'esprit Cadet ».
Nous avons tenu à ce que les Cadets soient porteurs de ce travail et que l'Association soit présidée par l'un d'entre eux. René MARBOT (1922-2020), assisté de Claude VOILLERY (1925-2019) et d'Etienne LAURENT (1923-2017), a pris à bras le corps cette responsabilité. Son énergie, son entregent et son excellente mémoire ont été une richesse pour notre association et ses travaux. Depuis le décès de René Marbot, Pierre Moulié assure la Présidence de l'association.

11. Eléments de Bibliographie

Sur l'école des Cadets

CASALIS – Cadets de la France Libre – L'école militaire - Lavauzelle 1994
BERGOT – Les Cadets de la France Libre – Presse de la Cité – 1978

Sur les passages en Espagne

LEFRANC – Voici tes Fils – Plon 1974
FIRTH – Un aller et retour pour l'Angleterre – Thèlès 2010

Hors commerce
SAVIGNY – War Memoirs 1940-1945
PHILIP – La plus belle des vies
ASCFL Savigny Mémoires de guerre 1940-1945
Revue l'Echo des cadets N° 37, 38, 39

Une bibliographie plus complète se trouve sur le site :

http://cadetfrancelibre.fr